

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

UNE ABSENTE À RIMOUSKI

SUIVI DE

ÉCRITURE TRANS DE RÉGION ET MÉTRONORMATIVITÉ

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR

ROXANE NADEAU

JANVIER 2019

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.10-2015). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

REMERCIEMENTS

Merci à toutes les femmes de mon entourage qui m'ont marquée par leur écriture authentique et audacieuse : Kama L. M., Kai Cheng T., Gabrielle B.-T., Sophie L., et toutes les autres...

Merci à celles qui, sans emprunter la voie de la littérature, ont mené une vie lumineuse qui tient lieu de phare dans ma propre démarche artistique.

Merci à Nicolas et à tout le reste de ma famille, auprès de qui j'ai trouvé support et confort dans les périodes les plus mouvementées de la rédaction de ce mémoire.

Merci à Alexandra pour la richesse de nos discussions et pour ta perspective unique sur l'adolescence en région.

Merci enfin à mon directeur, Marc André, dont l'ouverture d'esprit et la rigueur ont été d'une aide inespérée tout au long de la rédaction.

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	v
UNE ABSENTE À RIMOUSKI.....	1
PARTIE 1	2
1	3
2	20
3	28
4	33
5	40
6	41
PARTIE 2.....	49
1	50
2	58
3	64
4	67
5	71
6	80
7	82
8	86
9	96
10	102
ÉCRITURE TRANS DE RÉGION ET MÉTRONORMATIVITÉ	103
I - J'ÉCRIS SUR NOUS : JEUX DE FRONTIÈRES.....	107
1.1 - Relativiser sa place dans le temps	115
1.2 - État des lieux et introspection	117

1.3 - Autocritique, intertextualité, une incursion dans la modernité des récits trans : le cas de Fierce Femmes de Kai Cheng Thom.....	121
II - ÉCRIRE LA RÉGION.....	128
2.1 - Laur et P, jeunes LGBT en région : vie publique et lieux secrets.....	130
2.2 - Val : la ville sobre contre le fantasme.....	140
2.3 - Legs et héritages.....	146
BIBLIOGRAPHIE.....	149

RÉSUMÉ

Le roman « Une absente à Rimouski » est le résultat d'une réflexion sur le transfémisme et la géographie *queer*. Dans un mouvement critique des ouvrages biographiques et autobiographiques de « l'héritage littéraire trans », l'histoire développe un système de narration basé sur le point de vue de trois personnages fictifs de femmes trans, contrecarrant ainsi toute prétention à l'objectivité ou à une vision totalisante du parcours trans. Le décor rimouskois dans lequel se déroule l'intrigue définit la région québécoise pour elle-même, alors que celle-ci est souvent vue comme le revers sombre et méconnu d'une ville éclatante et exaltée, promue par le discours binaire et « métronormatif » à propos des questions LGBTQ+. Les différences d'âge et de niveau socioéconomique des protagonistes explorent la possibilité d'amitiés malgré l'intersectionnalité des oppressions qui rend les parcours trans distincts.

Le volet réflexif, intitulé « Écriture trans de région et métronormativité », se penche sur les conditions historiques qui ont permis l'émergence d'un discours collectif sur l'identité trans au Québec. De la constitution de ce discours sont tirées plusieurs œuvres culturelles significatives à mes yeux, issues autant des États-Unis que du Canada, qui ont eu un effet sur ma conception de la communauté trans et mon intégration à celle-ci. Guidée par d'autres auteures trans, je souhaite remettre en question l'héritage trans, que je décris comme obnubilé par la ville et pauvre en ce qui est de la prise en compte des différences de classe, pour m'y inscrire en tant qu'auteure de la région. Cette réappropriation permet de proposer de nouvelles avenues pour que mon geste d'écriture rejoigne une sphère communautaire trans qui a priori excluait mon expérience.

Mots-clés : métronormativité, trans, ruralité, queer, géographie.

UNE ABSENTE A RIMOUSKI

PARTIE 1

Val ouvrait la marche en enfonçant la neige par des coups de raquette énergiques, ses deux nouvelles amies suivaient en bottines. Elle n'avait qu'une paire de raquettes, de taille adulte. C'était un modèle traditionnel, abandonné dans le chalet par ses anciens propriétaires. Deux grosses palettes de bois avec des lanières de cuir tressées sur le cadre, qui dormaient au milieu de vieilles bûches humides dans un cabanon. Laur et P visaient la neige aplatie, tout en évitant dans la mesure du possible d'écorcher leur manteau sur les branches tendues devant elles. Le groupe marchait en ligne droite quelques minutes, puis virait, comme s'il suivait un sentier dessiné d'avance. Se multipliaient les épinettes ayant poussé follement dans un terrain plat, blanc, sans une seule piste d'écureuil, de perdrix ou de chevreuil. Généreuse, la forêt se déversait partout autour du chalet de Val. P s'efforçait de rester à quelques pas de Laur. Elle craignait de se faire avaler dans l'horizon des branches vertes sur fond blanc. Les épines, été comme hiver, gardaient la même couleur verte aux températures extrêmes, mais devenaient brunes et tombaient à une saison un peu fraîche. P se promit un jour de chercher sur Internet ce qui influence le cycle des arbres. Avant de trop être distancée, elle rejoint Laur, la talonnant autant qu'elle le pouvait sans marcher sur ses pieds, afin de lui parler du tout dernier forum R. P. de Yaoi auquel elle s'était inscrite.

– À la base, je voulais un thème de lycée japonais, mais dans Google il y avait un site Internet que l'histoire se déroule plutôt dans un « pensionnat ». C'est beaucoup mieux. Il y a quelque chose de triste dans le mot, parce qu'on pense à des orphelins ou des enfants éloignés de leur famille. Mais c'est aussi excitant d'imaginer une microsociété d'enfants, qui s'organisent entre eux pour faire des choses interdites, genre.

– De toute façon, les lycées, c’est quelque chose qui existe juste en France, dit Laur.

– Aujourd’hui, je vais construire la fiche de mon personnage. Les modérateurs sont vraiment sélectifs, alors je veux me dépasser en écrivant le viol vécu par mon étudiant qui est aveugle aussi. Je vais raconter comment il se sent maléfique depuis qu’il s’est fait agresser parce qu’il a secrètement aimé ça, et comment il est reclus et sombre. Du genre qui regarderait un animal agoniser dans la rue sans broncher. Mais il ne le tuerait pas lui-même en roulant dessus en vélo, mettons. Ses cheveux sont devenus gris, aussi, à cause du traumatisme. Il faut que l’histoire fasse en haut de 80 lignes, alors j’aurai le temps en masse de tout dire.

Val à l’avant, les oreilles emmitouflées dans son capuchon, entendait mal les discussions de ses invitées. Elle avait compris qu’il était question d’une agression sexuelle commise envers un jeune aveugle, mais ce n’était pas le genre d’anecdotes qui l’intéressaient.

– Pour ce qui est de ses talents, j’en veux qui le rendraient utile sans pour autant être imbattable, pour mieux faire équipe avec les personnes qui m’attirent, ajouta P. Quelque chose comme être capable de crocheter n’importe quelle serrure. Mais je vais être faible au combat pour forcer les gars plus forts à me protéger.

Laur essayait d’être patiente, mais quand P commençait à parler de ses avatars, ses mots coulaient en chutes du Niagara. Laur aimait aussi l’écriture, elle voulait participer au concours *L’Écorce fabuleuse* et espérait gagner 200\$. Mais les histoires qu’on construisait à plusieurs sur Internet pour se créer une vie imaginaire, ça ne lui disait

rien. En plus, aujourd'hui, elle aurait préféré faire la conversation à leur nouvelle amie transsexuelle Val.

– Tu parles de regarder des animaux agoniser, mais ton personnage est aveugle, releva Laur. Tu pourras pas décrire des choses visibles, c'est pas logique que tu saches crocheter des serrures.

Plus Val écoutait, moins elle comprenait. S'être rendues en forêt pour marcher nulle part les empêchait de se faire face pour parler. D'ailleurs, la pensée que chaque arbre devant elle n'avait probablement pas été vu par des humains de toute l'année l'énervait. Laur fit des efforts pour mettre de la distance entre elle et P, en essayant de rejoindre Val en tête de file. Elle espérait amorcer une conversation qui porterait sur autre chose que la séduction entre Japonais imaginaires. C'était intéressant de pratiquer un sport à trois pour leur première rencontre dans la vraie vie, mais P se limitait à parler à Laur de sa vie Internet. Val resterait une étrangère pour toujours, si ça continuait comme ça. C'était une femme fascinante : elle avait vécu toute sa vie à Montréal, ou dans une ville qui y est collée. Elle était tannée des histoires dramatiques avec sa famille et elle voulait repartir à zéro dans sa nouvelle peau de femme, c'est ce qui l'avait emmenée à Rimouski en 2006, il y avait un an. Laur et P étaient incapables d'imaginer leur ville comme autre chose qu'un lieu d'attente obligatoire avant la vie, mais elles étaient tout de même contentes de la décision de Val, puisque ça leur assurait une source d'information fiable pour leur éventuel déménagement dans la métropole. Laur entreprit de raconter à Val comment elle s'était mérité un avertissement formel au McDonald's, même si les gestionnaires étaient sûrement des décrocheurs ou des ex-prisonniers. Elle prenait le blâme en partie : elle arrivait en retard assez souvent, elle ne souriait pas aux clients. Par contre, le reproche principal qu'on lui faisait, celui d'être une droguée, était juste un malentendu. Pendant ses pauses elle s'était tenue avec les

gars de la cuisine qui fumaient du pot. Ses vêtements s'étaient imprégnés de l'odeur, et un client fit une remarque assez forte pour que le chef de quart l'entendît.

– Est-ce que tes boss te traitent avec respect au moins? demanda Val.

– On a pas la même notion de respect, eux pis moi, j'ai l'impression...

Un gestionnaire, qui n'était pas beaucoup plus vieux qu'elle, l'avait forcée à porter un tag avec son nom de gars et la mention « en formation ». Les clients la traitaient particulièrement comme une débile, ce qui lui enlevait l'envie de satisfaire à leurs caprices. Le gestionnaire avait fait croire que le tag ne pouvait pas avoir son surnom à cause de raisons légales. Mais quand il lui adressait la parole, il utilisait « Laurent » quand même.

– J'ai l'impression qu'ils me voient comme la freak du resto. J'ai les cheveux longs, oui. Pourtant je suis pas la plus fif de la place. Y a même un gay que son nick MSN, c'est Baby Spice.

– Ouin.

– Mais en même temps c'est moins de trouble, il demande pas qu'on écrive Baby Spice sur son tag.

– Reste que si tu te fais renvoyer du McDo, ça part mal. Tu me disais que tes parents te payent tout, alors c'est pas dramatique. Mais faut ben avoir quelque chose sur le CV à un moment donné.

– Écoute, de ce qu'on m'a dit, la jobine du McDo à 14 ans, c'est la première chose qui part du CV quand les gens se cherchent une vraie carrière. Au pire, j'aurai juste l'air d'une fille de riche qui a jamais eu besoin de lever le bout du doigt pour avoir ce qu'elle veut, pis je pense que mes futurs boss vont trouver ça intimidant. J'envisage pas d'étudier en restauration, alors ça m'apporterait rien de toute façon. Fuck l'expérience! Toi, tu l'as dit en entrevue, tout ce que tu as fait avant 18 ans?

– Non, je sais même pas si mon boss du moment se rappelle mon nom. J'ai juste eu une entrevue par courriel. Mais, anyway, tu veux pas faire ça, répartitrice. J'ai l'impression d'être esclave de mon ordi.

Laur se retourna et lança : « T'es d'accord avec moi, P? ».

– J'entends pas de quoi vous parlez, criss.

– Je sais, je te niaise. T'es pas frue?

P n'entendait rien, elle était tombée dans la lune, naturellement. La même chose serait arrivée à n'importe qui. Mais vu qu'on lui avait accolé l'étiquette de « lunatique », Laur se permettait de la piéger en se prenant pour une prof qui a posé une question importante à une élève trop distraite pour l'entendre. P planifiait encore la construction de son personnage « Neïl ». Il aurait un côté fendant qui envenimerait les situations où il se faisait intimider. Sa vulnérabilité, on la verrait quand il serait seul à devoir panser ses blessures. P avait déjà hâte à cette nuit, pour mobiliser toute son imagination au moment où elle serait son personnage, dans un vestiaire déserté, essayant de soigner une blessure. En pleurant. Non, il ne pleurerait pas. C'était du genre implusif, ce

personnage-là. Il serait là, à mettre une crème ou quelque chose sur son œil au beurre noir, en baignant dans des souvenirs vraiment ténébreux. Il ne se rendrait même pas compte à quel point il est triste, parce qu'il était habitué d'être comme ça depuis son viol.

Laur s'en voulait un peu de jouer ainsi avec les nerfs de P. Il lui semblait qu'elle se mettait à l'écart pour lui laisser la tâche de transformer Val en amie réelle, et non pas seulement en amie Internet. Inutile d'adresser la parole à P pour l'entraîner dans la discussion, Laur risquait de se faire répondre avec un air bête. C'était mieux de ne pas trop la prendre au sérieux. « Dans le fond, pourquoi elle est ici? », pensa Laur. Elle ne se disait pas ça pour être méchante. Seulement, à l'instant, elle se demandait comment P faisait pour toujours s'en sortir sans prendre d'initiative. « On dirait que c'est juste moi qui essaie de trouver des activités. Et après, P trouve que mes sujets de conversation sont plates. On ferait-tu mieux de pas se parler? Je ferais-tu mieux de pas organiser d'activités, tant qu'à ça? Qu'on reste toutes chez nous, si c'est ça qu'elle veut! » L'adolescente refoula son sentiment d'amertume envers P, elle envoya sa frustration sur une île lointaine dans sa tête, une île qu'elle ne visitait pas. Une parcelle de son cerveau assez grande pour y mettre de la colère contre chaque personne de sa vie sans manquer de place. Elle se sentait continuellement agressive, mais elle ne se chicanait jamais sérieusement avec ses amies, ses profs, ses parents. « C'est eux les pires », se dit Laur. C'était une idée claire qui la rassurait. Pas une parole vengeresse amère. Juste un mantra ou un vœu qu'on ne prend pas trop au sérieux.

Val se confiait à propos de ses premiers mois dans son chalet de Val-Neigette. Laur écoutait d'une oreille distraite. Le groupe retomba dans le silence. Laur, en sportive, avançait à un rythme constant, sans jamais perdre l'équilibre, pour éviter de gaspiller son énergie. P avait des cristaux de glace dans l'encolure de ses gobbers, elle ne s'en plaignit pas. Après une éternité, elles firent finalement demi-tour. Le ciel était encore

très clair et le chemin du retour sembla plus court que celui de l'aller. Une fois dans le chalet de Val, P fut soulagée de retrouver la chaleur, à genoux sur le tapis très doux et beige. Laur était assise sur une chaise beaucoup trop près du téléviseur, les yeux rivés à l'écran. Val, dans la cuisine, préparait des chocolats chauds. Le chalet était modeste et confortable, entouré d'un balcon bien déblayé, très bien décoré dans un style vieillot qui réussissait à suggérer une ambiance vieille, mais pas poussiéreuse. Tout autour, il y avait des arbres, sauf du côté est, où une rue à pic, à peine déneigée, dégringolait jusqu'à un creux avant la station de ski. Laur se résigna à fermer le poste de télé : il n'y avait jamais rien d'intéressant aux chaînes gratuites. Même les délires de P avaient plus de structure que les téléromans de fin d'après-midi.

– Mais il est pas un peu trop dark ton personnage? Dans le manga *Naruto*, y a tellement de bonhommes emo et vengeurs qui ont vu mourir leur village entier ou qui l'ont exterminé. T'en connais un, tu les connais tous.

– Sa personnalité n'est pas sombre, c'est un personnage à l'humour léger, qui est facilement satisfait par un contact avec les autres. Il aime avoir une chambre confortable pour lire et se sentir en sécurité. Mais pour que les gens le découvrent, il va falloir que quelqu'un vienne l'aider. Et ça va être le rôle d'Ailluri — c'est l'avatar d'une fille française qui veut faire l'histoire avec moi, mais qui se connecte juste les mercredis et la fin de semaine, malheureusement. Il va trouver Neïl en train de se soigner. Il va l'aborder avec du small talk, peut-être en déclarant que c'est surprenant que les vestiaires soient utilisés à une heure si tardive. Mon personnage va lui répondre quelque chose de cordial — en partie parce que quelque part, au fond de lui, il se sent réceptif à un gars un peu plus vieux, au ton léger. En tout cas, Ailluri agira pas comme les étudiants machos qui essaient de rendre leur voix plus grave ou de mal articuler pour avoir l'air plus intimidant. Neïl ne va pas répondre aux questions à propos de sa blessure au visage. Et là, l'autre adolescent plus vieux va sentir sa curiosité piquée.

Non pas parce qu'il est particulièrement à la recherche de gens vulnérables ou plus jeunes. Ça serait creepy. Plutôt, il voit quelque chose de fort chez cet étranger qu'il rencontre par hasard. Le garçon qui s'est fait attaquer n'appartient à aucun groupe, et il est fidèle qu'à ses propres convictions. Et c'est ce qui le rend mystérieux et attirant. Plus que son âge ou que sa vulnérabilité.

– Mais pourquoi ça t'allume de jouer un gars? T'es pas supposée vouloir être une fille? demanda Laur.

Val avait rangé dans une armoire au-dessus du four ce qu'elle avait prévu offrir à ses amies d'Internet pour leur première visite : du chocolat chaud en poudre qui coûtait cher et qu'on trouvait Aux Péchés Mignons, des guimauves, des peppermints... Elle gardait au même endroit les pâtes aplaties, les cannes de sauce, le pot de café instantané, le sucre... Pour ne pas se compliquer la vie, elle faisait souvent décongeler du steak haché ou du poisson et ça lui servait de repas. À l'occasion, elle ajoutait des fruits et légumes qui restaient mûrs longtemps en réserve. Elle allait rarement en ville acheter des aliments frais. À proximité du centre de ski, il y avait un dépanneur à l'inventaire limité ; Val y allait surtout pour les pâtes. Les guimauves de couleur tenaient lieu d'une éclaircie dans le régime austère. Elle avait décidé de ne pas leur donner les peppermints, ça ne s'accordait pas vraiment avec le chocolat chaud et ce que les jeunes aimaient. Elle aurait dû acheter des jujubes à la place, elle se promit de le faire la prochaine fois.

– Val, tu peux-tu faire le mien avec du lait? demanda Laur.

Le lait de vache se conservait mal, mais peut-être que les jeunes ne verraient pas la différence avec le lait de soya. Oui, ça aurait été possible d'acheter des cartons de vrai lait au dépanneur, mais à Val-Neigette il n'y avait que les cartons Natrel décorés avec

des dessins dégoulinant d'innocence artificielle, bucoliques à l'extrême. C'eut été insupportable de déjeuner à côté d'une porte vers un univers tellement campagnard qu'il ferait vomir un fermier.

– T'as-tu une cigarette à me passer? dit Laur, les yeux sur un paquet abandonné près de la fenêtre.

– Euh, non.

L'eau bouillait, Val remplit trois tasses identiques au contour bombé et criard qui semblaient venir du futur. Discrètement, elle versa dans l'eau chaude le lait de soya, juste assez pour obtenir une meilleure texture. Elle ouvrit les sachets, les versa, brassa les trois mélanges avec la même cuillère qu'elle pinça entre ses lèvres avant de la jeter dans l'évier. Elle amena les tasses au salon. P se leva et se saisit de celle qui était la plus remplie. Laur prit celle que Val lui tendait et la déposa sur la télé. En se mirant dans le reflet de l'écran, elle essayait de replacer ses cheveux mouillés par la randonnée. L'hiver avait quelques hoquets de chaleur au milieu du froid, il était donc difficile de choisir le bon accoutrement pour faire du sport au grand air.

P était couchée par terre, sa tasse sur le ventre brûlait presque son nombril. Lentement, son corps nageait à contre-courant du froid. Laur, recroquevillée dans ses habits encore humides, maintenait l'anse de sa tasse entre le pouce et le majeur. Les deux doigts à la peau gercée par le froid avec une emprise ferme. Val, silencieuse, respirait le sucre dans l'air.

– On devrait faire ça à chaque mercredi, c'est ma journée la plus plate, dit Laur.

– Non, aujourd’hui c’est juste parce qu’il y a une pédagogie, répondit Val, il faut aller à l’école.

– C’est le genre de chose que je dirais si j’étais pas allée à l’école depuis aussi longtemps que toi.

Val était retournée dans une école, récemment. La polyvalente Langevin, avec ses machines distributrices gargouillantes, le parquet ciré du corridor reflétant la lumière de la seule salle encore ouverte à cette heure, là où des gens parlaient d’une force supérieure qui pouvait être Dieu, mais pas nécessairement, et de bière qu’on ne doit plus consommer. Val n’avait assisté qu’à une réunion des Alcooliques anonymes, et elle avait absorbé assez de tristesse dans les partages des étrangers pour les dix prochaines années. Mais ce n’était pas le genre de chose dont elle voulait discuter avec des ados.

– On devrait mettre de la musique, proposa P.

Personne ne réagit.

Plus tôt le matin, Val avait vu à la fenêtre du salon les canons à neige sur la montagne. Dès le début de la saison de ski, il lui faudrait déjeuner loin de la fenêtre, jusqu’à ce que la neige artificielle fonde. Tous ces gens sur les pentes, qui montaient et descendaient toute la journée, la rendaient folle.

– Je sais qu’il faut aller à l’école, Val, et j’ai pas besoin d’une mère de secours. C’est

que, des fois, ça me semble tellement niais. J'étudie toujours 15 minutes avant les examens et j'ai quand même des notes super bonnes. Je fais juste niaiser pendant que les profs expliquent des choses qui sont déjà écrites au tableau. Je niaise aussi pendant les deux pauses de 15 minutes qu'on a entre chaque cours, pendant le 20 minutes après l'arrivée du bus le matin, pendant la période d'une heure et demie pour dîner. J'ai l'impression de niaiser en attendant que les aiguilles se rendent à l'heure où je pourrai encore niaiser, mais sans faire semblant d'écouter les profs. Des fois, j'aurais le goût de lâcher et aller aux adultes.

– Est-ce que t'aurais vraiment le goût de te tenir seulement avec ceux qui ont lâché l'école? Au CFA, pendant un an de temps, et cinq jours sur sept?

Laur détourna le regard et se cacha le nez dans sa tasse. Val était contente : même pour une première rencontre, Laur agissait avec elle naturellement. Mais ça la prenait de court de devenir une mégère quand la jeune fille se comportait en pense-bonne.

– Qu'est-ce que tu as contre la formation aux adultes? demanda P.

Val choisit d'ignorer la question. Elle-même ne savait pas ce qui lui prenait. Elle se sentait comme les adultes dans les vieilles pubs gouvernementales, habillés en ado pour faire semblant d'être cool et faciles d'approche afin de dire aux jeunes quoi penser. Elle se promit d'arrêter d'être aussi lourde. Elle les invitait pour relaxer et ça l'intéressait pas de devenir leur travailleuse sociale. Ces prochains jours, il lui faudrait enfermer dans l'armoire les sachets de préparation pour chocolat chaud et le sac de guimauves. Elle n'ouvrirait pas cette armoire, au risque de céder à la tentation de conduire jusqu'à l'école secondaire Saint-Jean de Rimouski pour y chercher Laur et P à leur pause du dîner. P s'assit, elle ne se sentait mieux au sol. Elle aurait aimé passer

un bon moment en raquettes, se faire des souvenirs. Pour une raison inconnue, elle anticipait d'être chez elle, tranquille, seule. Elle déposa sa tasse au creux d'un tabouret et braqua ses yeux bruns sur ceux de Val. Son amie préférait Laur à elle. Dans un recoin de la pensée de l'adolescente, de vieilles idées mécaniques tournaient dans leur engrenage. Elle s'ennuyait, comme plus tôt quand elles étaient en forêt.

– Ce soir, on pourrait patiner? proposa Laur.

Une heure plus tard, le temps d'aller chercher les patins de Laur et de se rendre au parc Beauséjour, le petit groupe faisait siffler la glace. Sauf P, en bottines, que sa meilleure amie et sa nouvelle amie tenaient pour ne pas qu'elle trébuchât en filant avec elles. La triade, bras dessus bras dessous, parcourait à toute allure les sentiers d'asphalte recouverts de glace, leur ombre projetée par les lampadaires tournant autour d'elles comme les aiguilles folles d'un cadran, avant de disparaître, de réparaître. P trouvait que leur silhouette ressemblait à celle d'un monstre. Un monstre invincible dont elle constituait le cœur. Ses deux autres têtes finirent par se séparer de la masse pour vivre indépendantes, alors P se coucha au sol, dos contre glace. Laur et Val, araignées sauteuses, dansaient autour d'elle. P devinait leurs mouvements au claquement de leurs patins pendant que le froid gagnait sa colonne vertébrale, engourdissant les rouages désagréables dans sa tête. Elle ferma les yeux. Elle aurait voulu fermer les oreilles, aussi.

Val glissait en mouvements lents. En silence. Ce soir-là, les mots étaient des guimauves gluantes qui menaçaient de rester bloqués dans sa gorge. Laur quitta le groupe pour aller zigzaguer dans les corridors givrés du parc. « On dirait que je vole », pensa-t-elle, en voyant ses pieds avancer au-dessus du sol, les lames enterrées sous une mince couche de neige qu'elles fendaient. Derrière elle s'étendaient deux longues cicatrices

faites à la glace lisse. À cette heure, les haut-parleurs étaient muets. Laur n'entendait que le tintement de ses pensées, comme des grelots accrochés à ses cheveux. Elle sentait presque la lumière orange des lampadaires glisser dans les plis de son manteau en petits ruisseaux. Ça ressemblait à son texte pour *L'Écorce fabuleuse*. Elle imaginait l'histoire d'une femme qui pouvait marcher au-dessus de la neige et qui devait se terrer tout l'hiver chez elle pour éviter qu'on l'exécute comme une sorcière. Elle devait par contre sortir chaque semaine pour aller chercher des bûches qu'elle donnait à manger au feu, son seul ami. Elle prenait soin de cacher ses pieds sous les pans d'une robe grise. Une nuit, elle attira l'attention de jeunes qui s'amusaient à chasser les sorcières. Ils l'observaient sortir seule de chez elle, le soir, pour aller dérober une unique bûche à chacun de ses voisins. Assez peu pour qu'on ne la remarquât pas, ou bien qu'on choisît de l'ignorer.

À un détour, Val la rattrapa : « Suis-moi ! » Laur sauta sur le rebord de la glace, s'enfonçant dans la neige jusqu'aux tibias. Leur progression à elles deux était laborieuse. Laur était la seule à avoir des patins de fille, mais le faux cuir blanc protégeait mal ses pieds du froid. Le feutre noir plus épais des patins de hockey aurait offert un meilleur isolement. Elles firent leur chemin dans la neige impraticable en direction du stationnement, jusqu'à ce que Val fasse signe d'arrêter. Près d'un arbre, il y avait un plateau recouvert de neige. Val le balaya de son avant-bras, ses mains nues bien enfouies dans sa manche.

– C'est un mémorial pour la nuit rouge, dit Val, quand tout Rimouski a pris en feu en 1950. J'avais lu ça sur Internet quand je m'informais pour mon emménagement. Des bâtiments entiers ont été réduits en cendres, des ponts aussi. On dit que, pendant une journée complète, des familles ont été coincées sur une mauvaise rive, empêchées de retourner chez elles pendant que le feu brûlait et que personne ne savait l'éteindre.

– Y a eu combien de morts?

– Pas de morts. Même pas un blessé, à ce que je sache.

– Tant mieux.

Laur avait déjà entendu parler de l'événement, quelque part durant ses années d'école primaire. Au fond de son cœur, elle était un peu déçue. Le décès d'un seul de ces étrangers enfoncés dans le passé, n'importe lequel, eut pu enlever une couche d'insignifiance à l'histoire de sa ville. Une blessure grave, même, un défigurement, une brûlure au troisième degré eût suffi.

– Le monde que leur maison a brûlé, y se sont ramassés dans la rue?

– Non, assez vite il y a eu des constructions de secours pour les dépanner. Les villes environnantes ont fait preuve de beaucoup de générosité. La croix lumineuse rouge, au bout du parc, signale l'endroit où le feu s'arrêtait.

Il semblait que rien ne pouvait atteindre Rimouski. On pouvait dessiner sur elle : les graffitis restaient éternellement. Mais rien ne se détruisait. Les immeubles se décomposaient sur place sans jamais tomber. Et les gens n'y mouraient pas brûlés. Un vertige prit Laur, quand elle se rendit compte qu'elle n'avait jamais connu une mort dans son entourage. Il y avait des histoires de gens partis en balade de skidoo qui s'étaient fait frapper par une voiture, là où les pistes en forêt étaient rompues par la route, mais c'est tout. Juste les étrangers semblaient mourir dans les petites villes.

– Ce qui est bizarre, dit Val, c’est que Cabano a eu le même genre d’incendie exactement trois jours plus tard. Selon mes recherches.

C’était peut-être une coïncidence, mais ça ouvrait au moins la porte à un peu de mystère dans l’histoire endormante de Rimouski. Laur était tout de même satisfaite. Dans leur recueillement, les deux femmes évacuèrent complètement de leur pensée P, restée étendue dans l’anneau de glace. Laur décida de partager à Val son idée d’histoire d’une femme magique qui se cachait dans sa demeure, avec comme seul ami un foyer chaud et lumineux qu’elle prenait soin de bien entretenir. Des jeunes nourriraient une rancune contre cette voleuse de bûches et grimperaient sur le toit, dans l’idée de jeter de la neige par la cheminée et d’éteindre le feu qu’ils croyaient être la source du pouvoir de la sorcière. Les enfants glisseraient peut-être pendant leur escalade, et se retrouveraient sur le pas de la porte de la femme seule et effrayée. En entendant le choc sourd devant sa porte, elle pourrait croire que le ciel lui avait laissé des anges tordus pour les soigner.

Aucune des deux nouvelles amies ne pensait à P. Elle-même ne pensait pas à elle. Dans sa tête, il n’y avait que l’énigme proposée par Laur : pourquoi vouloir incarner Neïl, un gars, dans les forums R. P., si son vœu était de devenir une fille? Elle ne voulait pas juste être une fille. Ça serait vraiment trop stressant. Même Val s’était déjà sentie comme ça. Elle leur avait dit, dans leur échange de courriels, qu’elle rêvait toute jeune de se faire enlever par des extraterrestres capables de transformer son corps de force. Elle serait revenue sur terre en fille et tout le monde aurait su que c’était l’œuvre d’expérimentations ovnies. Dans le fond, Val rêvait d’être une fille sans que ce fût de sa faute. P la comprenait, sans partager le sentiment. Son scénario idéal n’impliquait pas d’enlèvement surnaturel, mais des collégiens japonais. Elle ne voulait pas être une femme, juste un garçon plus petit que les autres, moins musclé que les autres. Un genre d’être asexué, pour toujours suspendu dans le temps avant la puberté. Et il lui faudrait

rencontrer une personne sensible, virile, attentive qui saurait trouver les petits brins de féminité en lui. Qui pourrait les cultiver pour que tranquillement la fille sorte de sa coquille de garçon en profitant de la chaleur d'une amitié spéciale. Ça ne suffirait pas d'être une fille n'importe quand, même quand c'est difficile. Il fallait en être une au bon moment pour qu'on l'aime, et c'est tout.

Était venu le moment pour les jeunes de rentrer. Le groupe finit par se réunir. P fut rattrapée alors qu'elle traînait des pieds pour dérapier sur la glace. Val reconduisit les ados à leur maison respective, puis prit la route pour son chalet. Les vibrations la bercèrent tout au long du trajet.

Dans les brumes du sommeil, Laur se rappela l'histoire qu'elle n'avait toujours pas terminée, celle de la femme qui flottait au-dessus de la neige et qui avait recueilli des enfants qu'elle traitait comme des anges. Pour la sorcière, c'était des créatures bienveillantes qu'elle couva, jusqu'au moment de la semaine où le feu faiblit et qu'elle devait trouver de quoi l'alimenter. Enfin, elle sortit pour faire sa traditionnelle tournée zigzagante à l'arrière de la maison de ses voisins, pour leur voler une bûche, la plus friable, la plus légère. Les habitants, fatigués de chercher des yeux depuis une semaine la trace des enfants disparus, crurent voir au loin l'un d'entre eux. Leur cœur s'enflamma, ensuite ils comprirent n'avoir affaire qu'à la rôdeuse. Un habitant plus méfiant que tous les autres se souvint que la chaumière de la femme n'avait pas été inspectée pendant la battue. Il jugea bon de ne jeter qu'un rapide coup d'œil dans la maison mystérieuse, le temps de voir ce qui s'y cachait. L'habitant à peine plus curieux que les autres découvrit les enfants morts. L'homme alerta toute la ville, qui, prise dans une fureur de masse, assimila le drame au produit d'un acte de sorcellerie. Ils retrouvèrent vite la femme pliée sous la charge des bûches dans ses bras. On l'entraîna jusqu'à la rivière, recouverte d'une mince couche de glace, et lui ordonna d'y avancer pour s'enfoncer dans une mort froide et mordante. On lui attachait au dos ses bûches

pour mieux la précipiter vers sa fin. La femme avança d'un pas, puis de deux, emportant la neige au sol dans la longue trainée de sa robe. Les habitants attendirent avec angoisse le craquement mettant fin à cette morbide histoire. Alors que la femme faisait des pas miraculeusement légers sur la glace, les habitants sentaient un malaise grandir en eux. La femme fit un troisième pas. Puis, elle traversa toute la rivière sans qu'on puisse la suivre. Mais pour aller où?

L'imagination nécessaire pour trouver une vraie fin manquait à Laur. Elle s'enfonça la tête dans ses oreillers, se promettant d'y repenser demain. Alors qu'elle était sur le point de s'endormir, elle sursauta et bondit hors de son lit pour monter l'escalier — aussi rapidement et discrètement que possible — jusqu'à l'entrée où elle avait suspendu son manteau d'hiver humide. Elle dézippa la poche intérieure et en sortit un gros couteau de cuisine. Elle le replaça dans le tiroir près du four avant qu'on en remarque son absence. Toute la journée elle s'était sentie comme une psychopathe, à transporter une arme blanche, mais elle ne regrettait pas d'avoir pensé à un plan de secours, au cas où leur amie d'Internet eût été un pédophile en série comme dans le journal. Val avait quand même presque trente ans. Laur fouilla une dernière fois la poche de son manteau où elle trouva une cigarette complètement gâchée par l'humidité. Déçue, elle retourna se coucher et s'endormit vite, épuisée par tout le sport.

Hors de la maison de Laur, tout en bas de la côte, au bout d'une passerelle traversant deux terrains cachés par des haies, dans un bloc-appartements jauni, P se réveillait trop tôt. Elle ignorait quelle heure il était, puisqu'elle avait depuis longtemps débranché le réveille-matin en projecteur que ses parents lui avaient offert à son dernier anniversaire. Ça lui glaçait le sang de voir au plafond des numéros rouges formant comme un gros compte à rebours pour une bombe. Mais P savait tout de même qu'il était tôt, elle le remarquait à la qualité du silence dans la maison. Le silence d'avant le réveil de ses parents, où on entendait le frigo, les oiseaux crier dehors et le rare passage d'une voiture. Le silence d'après le réveil de ses parents, c'était le bruit des tuyaux qui craquent en laissant l'eau circuler, des calorifères allumés qui grincent, de la télévision toujours ouverte. Dans sa jeunesse, selon les dires de sa mère, P cachait des crayons de cire dans le calorifère. Elle se rappelait vaguement ses tentatives de calmer cette chose chaude et grondante, la seule à son niveau, en la nourrissant de ce qu'on peut gaspiller. On retrouvait les crayons fondus en flaque de cire multicolore solidifiée entre les lattes de bois franc. Sans quitter le lit, P se contorsionna pour attraper son ordinateur portable. En fait, c'était celui de son père, donné par le propriétaire du magasin d'informatique où il travaillait. Mais seule P l'utilisait.

Elle ouvrit Internet Explorer, choisit dans son menu « favori » le lien « ♠. Pensionnat Okuse. ♠ ». Il y avait une bannière avec plusieurs personnages de différents animés, tous harmonisés par un montage Photoshop expert. Plus tôt dans la semaine, la jeune femme avait pu terminer la fiche de présentation de son étudiant. Finalement, il n'était pas aveugle, mais avait bien été violé. Le personnage avait été accepté sur-le-champ. Quelques heures plus tard, Ailluri écrivit le premier message pour débiter une histoire en duo. P cliqua sur « nouveaux messages » et

reconnut dans la liste des discussions actualisées son R.P. « Amitiés au vestiaire [Ailluri et Neïl-kun :3] ».

Comme prévu, Ailluri entretenait la conversation avec Neïl. Il lui parlait des remèdes naturels que sa mère savait concocter, en tant que prêtresse d'un temple shintoïste. P prévoyait déjà que, dans son prochain message, elle rendrait le jeune garçon réceptif à la discussion sur les remèdes : c'était une attention touchante et ça permettait de dévier la conversation de l'intimidation. Son étudiant pourrait dire avec une pointe d'humour : « J'ai jamais vu une prêtresse avec une blessure ou une cicatrice, mais c'est peut-être parce que leurs onguents font des miracles ». P était sûre que sa plume s'harmoniserait bien avec celle de l'autre auteure de France, « 'Louva' ». Entre leurs personnages, il y avait déjà un lien impossible à identifier, surpassant les conflits de personnalités et la froideur des premières rencontres. Dans la suite du message d'introduction écrit par « 'Louva' », Ailluri avait eu l'audace de complimenter Neïl sur ses cheveux gris, en disant que c'était hypnotisant et que les intimidateurs s'en moquaient uniquement par jalousie. Ailluri mentionna qu'il savait teindre les cheveux, si nécessaire. C'était clair, le principal intéressé ne serait pas réceptif à ce genre d'assistance non sollicitée. P prévit qu'il se braquerait et dirait que ça ne sert à rien d'éviter les tourments des gens plus puissants, parce que, de toute façon, ils seraient toujours en mesure de trouver une nouvelle victime plus vulnérable. Avec une telle réponse, l'adolescente souhaitait montrer que le nihilisme de Neïl prenait racine dans un invincible altruisme. Les personnes les plus laissées pour compte, même celles qui lui sont inconnues, comptaient pour Neïl. Il ne pouvait les laisser souffrir à sa place et préférait constituer pour elles un bouclier, pour leur offrir une échappatoire.

P choisit de transformer cette dernière description en réplique et d'en faire la conclusion de son message à Ailluri. P cliqua sur le champ de réponse et régla la bannière HTML pour que sa prochaine publication apparût dans la police d'écriture et la couleur de texte désignées pour Neïl. Ses doigts tapaient à toute vitesse pour

retranscrire les idées déjà clairement organisées dans sa tête. Un malaise s'instaurerait entre les deux étrangers, et Neïl se hâterait de remballer ses affaires. Avec un peu de chance, l'auteure d'Ailluri ferait en sorte que celui-ci ne défende pas Neïl contre les attaques des intimidateurs, ça serait un peu dénigrant pour la personne qu'il cherchait à défendre. Toutefois, Ailluri pourrait se montrer utile en arrêtant le garçon mystérieux à un moment imprévu, entre deux cours, pour lui donner un baume. Évidemment, Neïl se sentirait partagé, puisque quelqu'un le soutiendrait dans sa lutte contre les harceleurs sans pourtant intervenir auprès d'eux. Ça le pousserait à puiser dans ses propres ressources pour vaincre le problème et devenir une meilleure personne, un être prêt à vivre un grand amour qui ne découle pas juste d'une relation de protection.

Le message publié, P le relut rapidement, l'édita pour enlever quelques coquilles et pour ajouter une description des vêtements enfilés par Neïl avant qu'il sortît du vestiaire. La première publication de l'histoire constituait la participation du mercredi pour Ailluri, alors la prochaine réponse se ferait attendre jusqu'à samedi matin, heure de Paris. P rabattit l'écran du portable, lança la machine sur un gros coussin et resta étendue dans son lit à faire des exercices de méditation, pour essayer de redevenir fatiguée. Il y avait une affiche de Sakura chasseuse de cartes scotchée au plafond. P en connaissait les moindres détails, elle avait l'habitude de laisser son regard parcourir la ligne ondulée de la dentelle dans le bas de la robe de l'héroïne. Elle voyageait ensuite d'intersection en intersection, jusqu'à ce que ses yeux eussent visité tout l'habit. Ce matin-là, la méditation ne servait à rien, un interrupteur dans la tête de P était bloqué en mode éveil. Malgré le voile de gouttelettes sur la fenêtre, on pouvait voir que les lampadaires étaient encore allumés. P balaya la condensation du revers de la main : c'était le même décor que la veille. Presque toutes les maisons se ressemblaient : des jumelées aux couleurs pastel. Occasionnellement se démarquait une maison avec une seule porte. Quand P était petite et qu'elle n'arrivait pas à dormir, il lui arrivait de rester debout devant la fenêtre à espionner le voisin d'en face, qui gardait toujours ses stores

ouverts et ses lumières allumées. Elle avait une vue en plongée sur son salon. En voyant quelqu'un de légèrement dévêtu, P avait cru qu'elle surprendrait finalement l'homme à faire l'amour ou quelque chose du genre. Elle se serait sentie comme une voyeuse. Mais elle ne faisait que jouer à faire semblant.

P reprit son ordinateur et regarda l'heure dans le coin inférieur droit de l'écran. Six heures du matin. Il lui fallait bientôt se lever pour se préparer à l'école. Dans le reflet de l'ordi, elle décelait ses cernes, toujours là, indélébiles comme des cicatrices. Elle fit un bond sur un site des fans d'Evanescence, où il n'y avait aucune nouvelle à lire. P avait l'impression qu'Internet ne contenait plus rien de nouveau ou de surprenant. Elle pourrait se connecter sur le forum R. P. à l'heure du dîner au labo d'informatique, au cas où Ailluri lui ait répondu. Elle rechargea la page de ses courriels, toujours rien. Elle écrivit une adresse au hasard dans la barre URL de son navigateur. Il lui fallait quelque chose d'inusité pour l'apaiser, n'importe quoi. Elle attendait que l'écran lui montre une notification satisfaisante, un signe qu'elle était arrivée à destination et qu'elle pouvait rabattre l'écran en sachant qu'elle avait tout ce qu'il lui fallait pour la journée. Une preuve irréfutable qu'elle était à la bonne place au bon moment avec les bonnes informations en tête.

www.salope...

Sur la page s'afficha des images interdites, P s'empressa de la refermer avant d'attraper un virus. Ça la troublait qu'avec tout ce qu'elle pouvait écrire, une insulte contre les putes lui fût venue en tête. Elle se croyait au-dessus de ça.

www.vacances...

Elle trouva des images de paradis tropicaux. Des plages comme sur les cartons de jus de fruits de la passion, mais à la grandeur de l'écran. Des gens minces et blancs, aux mains refermées sur de petits objets précieux en tissus colorés, probablement tressés par une méthode ancestrale enseignée par la grand-mère de la grand-mère d'un clan local. Un cadeau qui venait du plus profond de l'histoire des humains, qui avait traversé les siècles pour se rendre jusque dans les mains gluantes de crème solaire d'un touriste infiniment reconnaissant de faire partie de quelque chose d'autre. P se rappela qu'à Cuba il était à peu près la même heure qu'ici, sans décalage.

P finit par se lever. Elle alluma la télé, Radio-Canada était sortie de sa torpeur de non-diffusion du milieu de la nuit. Parfois, P se réveillait si tôt qu'il n'y avait pas encore d'émissions. Il lui fallait attendre de longues minutes vides jusqu'à ce que commence le court-métrage patriotique, un montage surréaliste montrant une vision exaltée du Québec et de la chaîne de télé en mission divine. P se fit un Quick, en plongeant directement sa cuillère pleine de poudre chocolatée dans le lait. La poudre restait collée à l'acier inoxydable, comme un corail à la tôle d'un bateau submergé. Il faudrait la déloger du doigt, passer outre à la sensation visqueuse. En continuant de brasser, P se faisait aussi discrète que possible, puisqu'elle avait préparé le breuvage dans un verre plutôt que dans un gobelet. Le tintement de l'ustensile contre le verre risquait de réveiller ses parents dans la chambre tout près.

Elle aimait croire que ce n'était pas sa maison, mais celle de ses parents. Ça lui donnait l'impression d'être plus hermétique aux graines de pain sous la table à manger, au calcium collé aux poignées de l'évier. Ça ne lui appartenait pas, la litière toujours à vider, la lumière qui filtrait difficilement dans les fenêtres sales et mal isolées. L'appartement était grand et les meubles relativement neufs. C'était tout de même mieux que l'endroit où ses parents habitaient quand ils étaient arrivés à Rimouski. Les

premiers mois après la naissance de P, ils s'entassaient à trois dans un 1 1/2 payé en partie par le gouvernement. Des logements à « loyer modique ». Ils étaient un jeune couple coincé près des commerces, à un endroit que n'importe quelle famille convenable aurait fui au lieu de s'y établir. Le père de P avait trouvé un bon travail et la famille Bélanger avait fini par se permettre un appartement un peu plus confortable en banlieue. Il y avait à proximité une école primaire, on entendait même les enfants durant la récréation s'ils étaient particulièrement excités. Une fois de temps en temps, quand il n'y avait vraiment, mais vraiment plus rien dans le frigo, les parents de P lui donnaient assez d'argent pour acheter un hot-dog géant poutine à la cantine, quelques coins de rue plus loin, juste à côté d'une église de quartier. Ania, la mère de P, avait pris l'habitude de choisir des fruits à un marché de l'autre côté du boulevard, mais il avait fermé boutique depuis quelques mois. Tout ça, la famille l'avait obtenu grâce au poste de réparateur d'ordinateur que le père de P avait décroché presque par miracle, sans avoir eu de formation dans le domaine. C'était un homme qui s'exprimait de façon familière, il savait agir avec n'importe qui comme s'il était son ami. Ça avait sûrement suffi à rassurer l'homme d'affaires grisonnant qui souhaitait se lancer à pieds joints dans un commerce nouveau et prometteur, mais pour lequel il possédait des connaissances approximatives. Il avait vu juste : les modems, routeurs et ordinateurs personnels avaient pris en quelques années ancrage dans les bureaux gouvernementaux, ensuite dans les nids les plus confortables des banlieusards rimouskois qui rêvaient de travailler à partir de leur salon. En quelques années, l'Internet parcourait le tiers des maisonnées rimouskoises en les rattachant ensemble comme une grosse toile d'araignée. Même les gens sur le B.S. trouvaient le moyen d'être « branchés », eux aussi, pour offrir un divertissement infiniment renouvelable à leurs jeunes autrement assoiffés de TV câblée, de console Xbox, de vélos BMX, de planches à neige...

La famille Bélanger avait pu payer le dépôt pour un nouvel appartement mieux isolé, avec trois chambres, et rembourser les derniers mois inutilisés du bail de leur ancien

1½. La mère de P, elle, avait commencé des cours d'éducation à l'enfance pour ouvrir une garderie en milieu familial, mais ça n'avait pas abouti. Elle était pourtant rigoureuse dans ses études. Elle avait annulé sa session dans les délais pour se faire rembourser, sans fournir d'explication. Elle n'avait pas remis le pied à la coop du cégep pour échanger ses livres de cours, ils s'empilaient toujours dans le bas de la seule bibliothèque de la maison. Ania préférait rester femme au foyer, même si elle ne consacrait jamais plus d'une heure par jour aux tâches ménagères, même si elle ne souhaitait plus avoir de bébés, même si P était relativement indépendante et demandait peu d'attention. À l'occasion, elle servait de bras droit à Yvan, le père de P : elle l'aidait à tenir les livres de la compagnie quand il devait rester au magasin et s'occuper des tâches qui urgeaient. Elle faisait aussi les impôts et le budget pour le couple, elle avait appris par elle-même et devait rarement payer une facture en retard. Elle consultait parfois les circulaires pour se garder au courant des ventes à venir, mais repoussait toujours l'épicerie au plus tard possible, jusqu'au moment où elle remplissait la valise de la voiture de viande hachée, de céréales, mais surtout de barres tendres, de biscuits de marque générique, de yogourt en petits pots, de compote de pomme, de jus en boîte. Bref, les collations étaient priorisées par rapport aux repas. Elles complétaient bien une recette trop simple et trop peu nourrissante, on pouvait les consommer sans gaspiller de temps de préparation au préalable, et ça épargnait un peu de vaisselle. La vaisselle était une source inépuisable de conflits dans la maisonnée.

Sur le sofa devant la télé, aussi loin du mur que le permettait le fil Internet, P finit par trouver à force d'errance un site à propos de la torture médiévale. Les GIFs de torches enflammées sur la bannière de la page d'accueil, en plus des signes sataniques tracés avec du sang émulé en trois dimensions, faisaient froid dans le dos. C'était quand même attirant. Parfois, P se crispait devant une machine ou un instrument de douleur particulièrement pervers. Il y avait aussi quelque chose qui la touchait dans les gravures de sorcières en plein interrogatoire, grandes prêtresses blanches aux cheveux frisés,

emmaillotées dans des guenilles jaune pisse, les mains tendues vers le ciel, comme pour réclamer l'aide des esprits sauvages dont on tentait de lui faire avouer l'existence. Après avoir lu quelques paragraphes du *Marteau des sorcières* traduit en français moderne, P actualisa sa boîte de courriel et vit un nouveau message d'un site de rencontre. Répondre lui eut donné quelque chose de substantiel à écrire avant qu'il fût l'heure d'aller se brosser les dents.

L'heure du dîner était encore plus endormante que les cours eux-mêmes. Au début de l'année, Laur et P avaient essayé de se tenir à la bibliothèque, mais les livres trop vite lus finissaient par se fondre en une longue histoire redondante. Elles avaient convenu qu'elles n'iraient pas faire de sport. Étant obligées d'utiliser le vestiaire des gars, elles risquaient de voir ces étudiants assez musclés qui prenaient leur douche nus. Une image qui glaçait le sang. Elles devaient luncher dans le local où se déroulaient les cours de musique, mais il fallait rapidement vider les lieux pour permettre au concierge de nettoyer avant l'arrivée du professeur. C'était interdit d'errer dans les corridors. Parmi les activités autorisées, il y avait le badminton, le volleyball ou la salle de gym; on pouvait aussi aller à la bibliothèque pour lire ou y faire des devoirs; certains élèves passaient carrément leur midi dehors. Dès 12 h 45, sauf quand il y avait une alerte au virus ou une maintenance, le laboratoire d'informatique était ouvert, mais P avait décidé de rester avec Laur ce midi. Si Ailluri n'avait pas répondu au R.P., il n'y aurait comme seule option que de jouer à *Doom* jusqu'aux cours de l'après-midi, et P n'aimait pas tant les jeux de fusils.

Ensemble, elles allaient dehors endurer le temps qui passe. P était contente que Laur lui consacre presque tous ses midis, surtout qu'elle avait des amis de son programme qui voulaient l'avoir aussi. Les étudiants du programme d'études internationales, surnommés les « p.e.istes », appelaient Laur par son bon nom, mais ils pensaient sûrement que c'était un raccourci de son prénom au lieu d'un nom de fille. Auprès d'eux, Laur passait pour un gars gay un peu bitch et très efféminé. Elle n'avait jamais eu de chum, alors la rumeur de son homosexualité ne venait pas de là, mais elle se tenait surtout avec des filles et portait des pantalons skinny. P, elle, ne passait pas pour un gay ou quoi que ce soit. Elle avait toujours sur le dos l'un des trois mêmes cotons ouatés noirs, elle aurait pu être assimilée aux emos. Il y avait malheureusement toujours

un logo de graffiti ou une image de dragon sur le collet qui ruinait le look. Quand sa mère l'emmenait au Zellers acheter quelques nouveaux morceaux, P essayait de trouver quelque chose qui suivrait une mode, n'importe laquelle. Mais elle était piégée entre un style « rapper » et « emo », qui n'était finalement aucun des deux styles. Au lieu d'être associée à un groupe par les élèves, elle restait une recluse indifférenciée. Le plus souvent, les deux filles passaient le temps en allant au IGA se trouver des collations. Il y avait des biscuits double chocolat tellement noirs qu'ils coloraient la langue. Des casseaux de poulet rôti qu'elles ne choisissaient jamais, mais que des gars de secondaire cinq engloutissaient d'un coup. À partir de l'an prochain, en entrant en secondaire trois, elles seraient avec les mangeux de poulet. Bernard et Benoît, que Laur surnommait les « B.B.S », achetaient chaque midi de la pâte à biscuit Pillsbury, du thé glacé Arizona, du sirop de cerise et des craquelins. Ils se cachaient ensuite dans un local vide pour tout avaler. P trouvait ça un peu extrême, mais les deux gars restaient minces alors elle les laissait faire sans poser de question. Depuis quelques semaines, Laur et P essayaient de battre leur propre record de distance parcourue, en gardant comme contrainte de ne pas arriver en retard aux cours. Des étudiants qui demeuraient à l'école avaient beaucoup de temps à tuer, puisque la pause dîner était assez longue pour permettre à d'autres élèves de manger un repas complet à leur maison de banlieue. Laur et P gobaient leur lunch à toute vitesse et pouvaient se rendre jusqu'à l'hôpital de Rimouski. Ce midi, elles décidèrent plutôt de se diriger vers le parc Beauséjour.

– Finalement, tu vas changer de nom pour de vrai de vrai?

Laur mit un moment à répondre. P se demanda si elle avait menti de bout en bout.

– Ouais, à propos de ça, j'ai rempli un formulaire que j'ai imprimé d'un site Internet. Mais je me suis rendu compte assez tôt que ça avait pas rapport. Pour avoir un prénom

de fille quand on en a un de gars, pis pour que les cartes disent « F », il faut changer de sexe avec des chirurgies. C'est pas comme passer de « Gontrand » à « Bernard », mettons.

– Je vois pas trop pourquoi quelqu'un passerait d'un nom laid à un autre nom laid...

– De toute façon, je pense qu'il faut avoir dix-huit ans et plus. En attendant, je peux quand même prendre des hormones. Mes parents veulent. Y a des experts qui en prescrivent à Montréal, on va y aller cet été.

– Des hormones? T'es assez vieille?

Laur ne répondit pas. P répéta sa question, mais ça ne servait à rien. Son amie était du genre à toujours faire des déclarations incroyables en un minimum de phrases. Le défi constituait à établir si elle mentait ou était honnête. Comme la fois où elle dit que son père avait acheté une télé plasma et que l'image était en 3D. En effet, un écran aussi gros et autant de détails les personnages paraissaient mieux ressortir. Est-ce que c'était 3D pour autant? Plus ou moins, selon P, mais Laur faisait la sourde oreille quand elle était questionnée à ce sujet. Le trottoir était recouvert d'une neige molle, alors les deux filles durent se rendre à l'évidence qu'elles ne battraient pas de record aujourd'hui. Elles étaient à hauteur du parc Beauséjour, mais pas vraiment au bout. P n'en avait jamais vu le bout, d'ailleurs, parce que les pistes cyclables asphaltées se mélangeaient à de petits sentiers de terre en forêt, et c'était impossible de deviner une frontière claire entre le parc et le reste.

– J'haïs tellement c'te statue-là, dit Laur, devant une des nombreuses installations de Roger Langevin.

C'était une femme avec des grosses fesses et de gros seins qui tirait un gros triangle, poussé par deux gars bâtis coton. Les personnages n'étaient pas vraiment sexy. Pour la femme, le mot auquel pensait P, c'était « fertile ». Elle était moulée comme la petite statuette de l'âge préhistorique, la Vénus... de Willendorf. Pour les gars, ils n'étaient pas élancés comme les garçons populaires dans les animés japonais, avec une carrure forte et protectrice. Ils étaient musclés un peu tout croche comme des fermiers. Laur leur lança une balle de neige qui resta collée. Elles se mirent toutes les deux à recouvrir les statues de neige, comme pour leur faire du linge.

– Regarde, tu vas avoir l'air de ça, si tu prends des hormones, dit Laur.

Avec la neige, Laur avait fait deux bosses sur le torse d'un des hommes de pierre. P ne trouvait pas ça drôle, qu'on la compare à une espèce de monstre androgyne. Elle était seulement un peu plus grande que Laur et pas particulièrement plus forte.

– Toi, tu vas avoir des petites fesses pointues comme ça, dit P en faisant des cônes sur sa statue.

– Val m'a dit que tu gagnes full de poids quand tu commences les hormones, je manquerai pas de courbes rendue là.

– J'avais pas vu que Val nous avait écrit?

– Non, je lui ai téléphoné, on a parlé peut-être une heure hier soir. Elle me racontait

comment c'était à notre âge, de vivre à Montréal. Son école, c'était un truc privé et religieux pour les garçons.

– Okay...

– Elle m'a aussi dit quel maquillage on peut porter pour couvrir une repousse de moustache.

P était un peu dépassée, elle ne s'était pas rendue compte que ses deux amies s'étaient autant rapprochées, et que Val conseillait Laur au sujet de la transition de genre.

– On devrait retourner à l'école, dit P. Est-ce que tu pourrais m'écrire le numéro de Val, quand on sera arrivées?

– Tu devrais peut-être lui demander toi-même, je sais pas si elle veut le donner à tout le monde.

Elles ne parlèrent pas beaucoup sur le chemin du retour. Laur, par contre, surveillait sa montre pour vérifier l'heure. Quand elles franchirent les frontières du stationnement de l'école, P signala qu'elle devait passer à la pharmacie chercher quelque chose. Laur, convaincue qu'elle serait en retard à son cours en la suivant, la laissa y aller seule. En effet, P arriva une dizaine de minutes trop tard. Ça l'énervait d'attirer l'attention de cette façon. En sortant les cartables de son sac d'école, sa paume frôla une boîte de teinture à cheveux. Elle sourit aussi discrètement que possible, fière de son achat.

Le midi suivant, Laur n'était pas disponible pour sortir. De toute façon, P était un peu fâchée contre elle. Quand P, en arrivant le matin, avait dit « eille, je me suis teint les cheveux en gris! », Laur avait juste répondu « ok », au lieu de donner un compliment et son avis. P se rendit au troisième étage de l'école, à la salle de bain la moins utilisée de l'école, pour regarder une fois de plus ses cheveux. Décidément, la couleur n'était pas aussi éclatante qu'elle paraissait sur la boîte. Il aurait fallu certainement décolorer pour ça. On pouvait quand même voir la différence. Ça la vieillissait un peu. P sourit, puis retourna dans le corridor. Le troisième étage de l'école Saint-Jean était petit et il n'y avait pas de classes à proprement parler, seulement de grands locaux qui servaient à l'occasion pour la troupe de comédie musicale ou les cours d'art dramatique. Le vrai spectacle, c'était Samuel, l'animateur à la vie culturelle. P le trouvait un peu quêtaine, et elle aimait se moquer avec Laur de son sourire édenté d'accro au meth, et de sa manie d'aborder tous les nerds en leur parlant de Donjons et Dragons, ou de Warcraft. Au sein de l'écosystème étudiant, il faisait office de personne-ressource. Dans son minuscule local sans fenêtre étaient empilées des boîtes s'enfonçant les unes dans les autres, et puis une tonne de classeurs. P se demandait ce qu'ils contenaient tous. Ou bien l'école couvrait une horde secrète d'enfants perturbés, avec chacun assez de problèmes pour bourrer plusieurs tiroirs de notes d'évaluation psychologique; ou bien Samuel gardait des dossiers sur tous les étudiants, même ceux en santé, pour faire des statistiques sur le déclin émotif des adolescents au fil des années.

Aujourd'hui, l'animateur à la vie étudiante semblait prisonnier d'une discussion à sens unique avec le gars du programme sport-études, qui avait comme réputation de raconter à tout le monde que des hommes lézards contrôlaient le gouvernement. Il disait aussi qu'un de leur Q.G. se trouvait en dessous du parc national des Portes de l'Enfer. Quand P approcha, Samuel l'interpella.

– Wow, tu t'es teint les cheveux?

– Oui.

Elle se demanda s'il l'interpellait pour quitter la conversation en cours, ou si c'était pour faire d'elle la nouvelle interlocutrice de l'expert des complots. Heureusement, le gars s'en alla sans même dire au revoir. L'adolescente se sentait un peu gênée de se tenir avec l'animateur culturel, alors qu'elle passait son temps à se moquer de lui dans son dos. Samuel lui fit répéter son nom.

– P...

– Patrice?

P hocha la tête. Ils avaient eu à se voir par le passé, à cause des démarches qu'avait entreprises une prof pour que P soit présente en classe « de corps et d'esprit ». Avec lui, elle avait parlé des défis à surmonter et avait établi une feuille de route pour « mieux se concentrer à l'école, avoir de meilleures notes ».

– Comment ça va depuis la dernière fois qu'on s'est vus? la questionna Samuel.

Tout en enroulant le fil de ses écouteurs autour de son MP3, P jetait des regards discrets à la chemise rayée de l'intervenant. Les lignes embrassaient la courbe naturelle des pectoraux, mais restaient droites à la hauteur du ventre. Samuel était beau, peut-être, si

on enlevait la tête. Quelque chose dans sa posture ou son ton de voix sollicitait le regard, hypnotisait comme un puit sans fond.

– Je pense que c’est moins pire. J’essaie de faire des jeux dans ma tête, au lieu de lire en classe. Ça dérange moins les profs et j’assimile quand même ce qui est écrit au tableau.

– C’est bien, répondit Samuel. Mais notre but, c’est que tu aies de la motivation pour les cours.

Samuel lui disait ça, mais il ne pouvait pas vraiment s’acharner sur le cas à moins d’une autre plainte d’un enseignant. P prit place à une chaise qui trainait dans le corridor, près d’un piano. C’était plus facile de lui parler ici plutôt que lors d’une rencontre formelle dans son bureau. Elle coinça ses mains entre ses cuisses.

– Comment ça se passe à la maison, avec les amis?

– Je reste dans mon coin et les gens me laissent tranquille. Je passe mes midis avec Laur, elle est au P. E. I.

– Elle est pas là ce midi?

P fit une grimace.

– C’est cool, ton look. Portes-tu encore du maquillage des fois, aussi?

À la première rencontre avec Sam, elle avait mis du Cutex blanc, et on dirait qu'il n'était pas près de fermer les yeux là-dessus. Il avait même insisté pour qu'elle parle d'homosexualité. P garda le silence, elle ne voulait pas compliquer la situation en se justifiant. Un son aigu et rythmé provenait de quelque part, elle tenta d'éteindre à l'aveuglette son MP3 rangé dans sa poche kangourou. Le hit japonais de *Dance Dance Revolution* s'arrêta. C'était toujours triste de penser à toute la musique du monde qui s'écoulait des MP3 laissés ouverts, sans jamais être entendue.

– Hier, j'ai rêvé qu'on marchait en ville, moi, Laur et une autre amie, dit P, dans une tentative pour détendre l'atmosphère.

– Tu avais pas d'école?

– Quoi? C'était un rêve de toute façon. On essayait de trouver un passage secret pour faire un rituel.

Samuel s'assit sur le banc de piano, puis se courba un peu le dos jusqu'à ce que sa tête soit à la hauteur de celle de P. On dirait qu'il tentait de lire dans ses pensées.

– Tu fais souvent ce rêve-là?

– En fait, y a toujours des petites variantes, mais c'est le motif du rêve qui revient. Souvent, je suis à l'école, ou bien chez moi, ou bien à la bibliothèque Lisette-Morin. Je suis avec Laur et des gens qui n'existent pas dans la vraie vie. Le décor a rien à voir avec la réalité, mais je peux le reconnaître quand même. D'une façon ou d'une autre,

dans mon rêve, je découvre un passage secret, ou bien je l'avais déjà trouvé avant que le rêve commence.

– Un passage secret qui mène vers quoi?

– On peut jamais vraiment savoir. Pour me rendre d'un endroit de la ville à un autre. C'est surtout l'idée d'un passage secret que j'aime, il est décoré avec des couleurs qu'on ne voit pas ici. Quand j'en sors, je vois un côté pareil, mais différent des lieux, comme si on avait construit une version de rechange de Rimouski, avec des meubles un peu différents et habités par des étrangers.

P était surprise que Samuel s'intéresse à ses niaiseries. Elle continua quand même.

– Je suis toujours vraiment excitée d'avoir découvert le passage secret, ça me donne l'impression que quelque chose d'inespéré m'attend. Que je vais être toute seule. Tout seul.

– Qu'est-ce que tu penses que ça veut dire, ces rêves-là?

– Je sais vraiment pas. Laur trouve le concept assez cool. On avait rien à faire l'autre jour, alors on a commencé à chercher des endroits secrets, derrière les bâtiments, au fond des parcs, genre. On a déniché en dessous du pont de la rivière Rimouski un banc de parc et un mur pleins de graffitis. On a décidé d'en faire notre spot pour le rituel.

– Tu veux dire que c'est un rituel d'aller là-bas avec ton amie?

– Non, des vrais rituels magiques. Ben, pas des vrais parce que la magie, ça existe pas. Mais j’avais trouvé sur Internet un rituel d’invocation pour amener un esprit de magie blanche qui réalise les vœux. On l’a pas suivi textuellement, par contre, ça demandait trop d’organisation. La liste d’ingrédients c’était cinq bougies rouges, du thym, un objet qui représente notre vœu et un don de sang. C’est pas clair si on a le droit à un vœu chacune, ou un seul au total, donc on a décidé de faire le même vœu au cas où.

– Attends, je t’arrête, vous avez fait un pacte de sang?

– On est pas débiles! Laur avait trop peur d’attraper le tétanos. À la place, on a fait un pacte de salive. On a aussi remplacé les chandelles par des bougies de fête, pour pas faire trop de gaspillage.

– Okay, c’est rassurant. Et vous avez choisi quoi comme vœu? Est-ce que tu as le droit de le dire?

– Je peux bien, de toute façon je pense pas que Laur était si sérieuse que ça. On trouvait qu’on avait un peu l’air fou, mais on l’a fait quand même. On a utilisé pour le rituel une revue *Fugues* que Laur avait achetée pour rire dans une vente de garage. Il y a un peu trop de gays en costume de cuir à notre goût, mais on aime surtout les drag queens. On a le goût d’aller au bar à Mado pour fêter nos 18 ans.

Samuel se mit à rire, un peu trop longtemps.

– C’est important d’avoir des rêves. Si tu aimes ça Montréal, tu pourrais choisir un

cégep là-bas. C'est ouvert d'esprit. Ça pourrait aider à la motivation, de savoir que chaque année de secondaire qui se termine t'approche de cette ville-là. T'en penses quoi?

– Ouais, ça fait du sens, dit P. Okay, je pense que je vais aller au labo d'info.

– Une dernière chose. Sens-toi pas gêné si tu veux parler à quelqu'un de ta sexualité. Tu sais, y'a mon ami Étienne qui est serveur, il est comme toi. On s'entend super bien quand même.

– M'en souviendrai.

P tira son gilet, elle le tirait tout le temps, comme pour en allonger les fibres et en faire une espèce de jupe par-dessus son short. Samuel avait l'air soulagé. Juste avant qu'elle eût franchi les escaliers, P l'entendit lui dire au revoir en l'appelant par le mauvais nom. Elle retira ses écouteurs de sa poche et en enroula le fil autour de son index, qui devint peu à peu gonflé et rouge. Son nouveau défi, c'était de cacher sa main dans sa poche kangourou et de ne la ressortir qu'après le premier cours de l'après-midi. Tout le temps que le prof parlerait, elle resterait éveillée à cause de la douleur. C'était jouissif de tester la limite de son corps et de sa volonté sans que personne ne le sache, ni la fille joufflue devant elle qui se frottait une règle en plastique de trente centimètres entre les cuisses chaque semaine, ni le gars à sa gauche qui étendait de la colle en bâton sur ses paumes pour faire des toiles d'araignées, ni le gars sur sa droite qui gravait une coche dans sa chaise en limant ses ciseaux dessus, histoire de laisser sa trace, jusqu'à l'abolition des écoles ou la fin du monde.

Une autre journée, une autre boîte de courriel vide. P vérifia quand même sur le site du pensionnat, mais vraisemblablement la Française laissait Neïl et Atriu en plan. Peut-être qu'elle ne répondrait jamais. C'était romantique, d'une certaine façon, de savoir que deux personnages faits pour être ensemble seraient figés éternellement dans les premières minutes de leur rencontre.

Elle rabattit l'écran de l'ordinateur. Dans son sac d'école, il y avait ses devoirs que ça ne lui tentait pas de faire, un livre emprunté à la bibliothèque qu'elle ne voulait pas lire, le formulaire pour un premier passeport. Elle avait demandé à Laur de mettre son nom sur le formulaire. Elle avait dit non, prétextant que de toute façon il fallait être majeures pour que ça fonctionne. Même avec Val, il aurait fallu à P encore deux adultes pour être conforme aux consignes. Dommage. Une pièce d'identité supplémentaire n'aurait pas été de trop pour faciliter les procédures de changement de sexe et de nom.

Laur avait beaucoup de défauts, par exemple elle fumait. À son âge, ça risquait de ralentir sa croissance. Tant mieux, elle se disait, vu qu'elle aurait moins l'air transsexuelle une fois adulte. Elle ne gardait jamais une job plus de cinq mois, mais elle était tout de même demandée en entrevue partout où elle déposait un C.V. Elle ne faisait pas d'effort pour bien articuler ses « a » ou pour utiliser de beaux mots, ce qui pouvait la faire passer un peu pour une colonne. Ça lui donnait aussi un air tough. Dans sa maison de riche, auprès de sa mère qui coupait des fromages rares en fines tranches, de ses petites sœurs qui criaient et se lançaient des crayons gel, de sa télé plasma et de son Xbox, Laur trônait comme une princesse vampire. Elle incarnait l'adolescente rebelle d'une famille comme dans une série humoristique à Vrak TV. Pour P, elle restait toujours le personnage principal par rapport au reste du monde. Si les deux filles décidaient de passer du temps ensemble après l'école, elles allaient chez Laur. P attendait sur le trottoir en face de la maison, fixait la porte d'entrée en souhaitant voir au travers, trouver la mère de Laur et entrer en pensée dans son cerveau pour lui faire dire que P pouvait être invitée.

Aujourd'hui était un jour spécial, parce que la mère de Laur avait invité P à rester souper. Au menu, il y avait de la raclette, ce qui n'évoquait rien du tout à l'adolescente. Laur était une experte : elle savait quel type de fromage elle voulait goûter en premier et avec quelle viande. P ne se sentait pas comme une profiteuse, à jouer aux jeux vidéos de son amie, à relaxer dans sa grosse maison, à fouiner dans tout ce que Laur possédait. Pour elle, c'était impensable que quelqu'un puisse vivre ici. La maison de riche de Laur servait de dessert spécial pour P, une viennoiserie qui existait pour qu'on en prît une bouchée au passage. P ne se sentait pas jalouse du fait que Laur vivait dans tant de richesse tous les jours. L'idée lui était simplement impossible à appréhender. En attendant que sa mère, Monique, finît de couper les morceaux de viande, Laur entraîna

son invitée au sous-sol, dans sa chambre. Elles pourraient passer le temps en niaisant sur le site de Jeunesse, j'écoute. Récemment, elles avaient pris goût à la lecture de la page du courrier des internautes. Elles voyaient ça comme une injection de drame à dose concentrée, un épisode de *Degrassi* épluché pour ne garder que le nœud controversé de l'histoire. Dans les nouveaux messages depuis hier, une fille disait se sentir coupable de se toucher en pensant à des amis qu'elle aimerait avoir. Plus loin, un gars écrivait qu'il avait peur d'avoir attrapé le sida en utilisant le rasoir de sa sœur pour se faire les aisselles. P lut la réponse avec attention, vu qu'elle avait pris l'habitude de piquer le rasoir de sa mère pour se rendre pure de tout poil, à chaque longue douche qu'elle prenait le soir, quand personne n'attendait après elle pour la toilette. Elle croyait vaguement qu'on pouvait attraper le sida seulement si on utilisait un rasoir rouillé. Maintenant, elle constatait qu'elle avait tout faux. Comme autre habitude, elles allaient voir presque chaque jour le forum Genre contact. Laur ne craignait pas que ses parents pussent s'en rendre compte. Ils étaient de la vieille école et accomplissaient tout leur travail avec du papier et un crayon. Pour faire ses impôts, la mère de Laur utilisait même une calculatrice imprimante. Elle était loin de savoir que son « garçon » visitait des sites de soutien pour transgenres. P se doutait que même son père exerçait une plus grande surveillance que les parents de Laur. Néanmoins, elle continuait de visiter des sites parfois assez violents sans effacer l'historique. Son père ne disait rien. Alors elle en conclut qu'il avait relâché la surveillance, que ça ne le dérangeait pas, ou bien qu'il était trop gêné pour en reparler. Laur et P aimaient surtout la section « activités sociales » du site pour transsexuels Genre contact. Il y en avait pour tous les goûts : des pique-niques entre personnes marginales pour fêter la chaleur qui revenait, des conférences à propos de figures inoubliables de l'histoire gay (dont ni P ni Laur n'avaient jamais entendu parler, évidemment). On annonçait dans les prochaines semaines des déjeuners au resto, des ateliers sur les gens qui baisaient en portant des déguisements d'animaux de compagnie, des soirées projection de film gratuites avec le popcorn inclus (des activités qui avaient toujours lieu à « deux pas » d'une station de métro, elle-même à 600 km de Rimouski). P s'amusait à faire des horaires

imaginaires avec Laur pour prévoir les activités où elles se seraient présentées. Peut-être qu'un jour ça leur servirait, d'un coup qu'elles étudieraient au cégep là-bas. Sur le site trans, les filles mettaient une photo de profil digne de mannequins de revues. Ce n'était pas des photos d'elles-mêmes, selon Laur, c'était une projection de la fille qu'elles se préparaient à devenir. Les avatars, c'était des masques en attendant la fin de la transition. La section sur les médications était assez démoralisante. Ça prenait deux types de pilules : une pour donner des seins, et une pour empêcher la pousse de poils, la perte des cheveux, le gain de muscles. Laur comme P rêvaient de mettre la main sur le bloqueur de testostérone le plus tôt possible, pour freiner la puberté. Sinon, elles seraient condamnées à un entre-deux pour le reste de leur vie. Femme géante ou garçon efféminé, selon le regard extérieur. Laur disait qu'en voyageant à Montréal avec ses parents, cet été, elle verrait précisément un spécialiste des trans capable de prescrire des bloqueurs. P lui fit promettre d'en ramener un peu plus pour elle. Sur le forum, il y avait aussi une section sur les opérations : pour avoir des seins, un pénis, pour affiner la mâchoire, pour enlever la pomme d'Adam, pour changer la voix. Considérant qu'elle allait sûrement avoir ses hormones féminisantes seulement une fois au cégep à Montréal, P avait prévu demander toutes les opérations disponibles pour être femme le plus tôt possible. Ça coûterait sûrement cher, mais elle avait l'intuition qu'elle parviendrait à trouver le cash nécessaire. Pour elle, il n'y avait qu'une seule route possible, une seule. Ça allait marcher, elle le savait.

Elles firent vite de lire les nouveaux messages depuis leur dernière visite : une fille postait une vidéo d'elle dans une robe de chambre pendant qu'elle était dans la clinique de Montréal pour les vagino-plasties, un gars trans demandait l'avis des gens sur une nouvelle coupe de cheveux, une personne « en questionnement » voulait faire une activité avec des gens comme lui-elle (à Montréal, naturellement). Les deux amies ne postaient jamais elles-mêmes des messages sur les fils de discussion. Elles avaient par

contre écrit en privé à une fille du site, qui vivait à Rimouski, miraculeusement. Cette femme était maintenant leur amie, c'était Val.

– Toi, tu voudrais ressembler à qui? demanda P.

Elle avait essayé de poser la question innocemment, mais c'était le genre de réflexion qui l'obsédait. Imaginer Laur et elle-même dans une dizaine d'années, quand le potentiel serait pleinement exploité.

– Je sais pas trop, dit Laur, j'aimerais juste avoir les cheveux encore plus longs. Toi?

– Moi, je suis pas sûre. J'aimerais ça avoir des cheveux longs, mais quand je les fais trop pousser, ça fait pas vraiment fille. Ça irait mieux avec un visage rond, mais j'en ai pas encore un. Ça va peut-être venir avec les hormones. Mais je pourrais être belle avec les cheveux courts aussi. Attends, regarde.

Elle prit le clavier des mains de Laur et tapa « Pia » suivi d'un ensemble de lettres que Laur ne se donna pas la peine de déchiffrer. Ça ressemblait à un mot allemand. P fit défiler les images sur Google jusqu'à trouver le bon portrait.

– Je trouve qu'elle me ressemble un peu.

Il y avait à l'écran la photo d'une tête de mannequin sur fond blanc. Elle avait beaucoup de maquillage et la photo était modifiée par des logiciels. Finalement, « Pia » ne pouvait ressembler à personne en particulier, aux yeux de Laur en tout cas. Quand elle vit l'excitation dans les yeux de P, Laur eut l'impression que son amie se prenait pour

la sœur séparée à la naissance de Pia. Que P se fût fait autant d'idées décourageait un peu Laur.

– Faudrait que je voie plus de photos, c'est dur à dire. Surtout avec tes cheveux gris.

Elle n'allait certainement pas encourager P dans ses délires. Laur se dépêcha de fermer la fenêtre Google et d'ouvrir « Les Sims », avant que P eût insisté pour montrer d'autres photos de Pia sous la bonne lumière et le bon angle. Laur eut le temps de noyer une famille entière dans son jeu, puis sa mère les appela pour le souper. Les deux adolescentes se rendirent à la salle de bain se laver les mains. P n'avait pas vraiment l'habitude de faire ça, sauf quand ses mains étaient sales. Mais c'était amusant de le faire chez Laur : il y avait une distributrice à savon qui crachait un mélange de menthe et d'huiles essentielles inventé par sa mère. Les plus petits détails de la maison étaient hallucinants.

Ils rajoutèrent une autre chaise à la table pour que P y prenne place. La mère de Laur lui demanda comment allait le magasin de son père. Son père n'était pas vraiment le propriétaire de la boutique, seulement le gestionnaire, mais P répondit quand même en disant que les ventes se portaient bien. Elle ignorait tout des chiffres d'affaires, mais son père avait toujours un emploi, alors les ventes devaient être assez bonnes pour que le magasin roulât. Il y avait une plaque chauffante installée au milieu de la table.

– Faudrait pas que quelqu'un échappe une napkin dessus, dit P.

La mère hochait la tête poliment, en souriant, comme si elle n'avait pas compris. Laur donna un coup de pied à P en dessous de la table.

– Qu'est-ce que vous faisiez en bas tous les deux? demanda Bruno, le père de P.

Cet homme était toujours habillé chic : il avait une chemise propre, des pantalons noirs au tissu très épais, une ceinture et une montre très, très larges. C'était le genre de vêtements que le père de P portait pour aller au travail, mais Bruno était toujours vêtu ainsi.

– Pas grand-chose, on a joué aux Sims.

P en était certaine maintenant, Laur mentait à propos des vacances à Montréal et des hormones. Elle n'était même pas capable de dire à son père qu'elle regardait des témoignages de filles trans en ligne. P se demandait ce qu'ils attendaient. Son assiette était vide. Il y avait au milieu de la table de la viande dans un plateau, de petites tranches de fromage dans une autre, et une baguette de pain tranché. Pour calmer son ventre vide, P prit un morceau de pain. Monique ouvrit la bouche, puis la referma vite sans rien dire. De l'autre côté de la table, les deux grandes sœurs de Laur se chicanèrent à propos d'un fusil à l'eau laissé dehors l'automne dernier. Il était maintenant explosé à cause de l'eau qui avait gelé à l'intérieur au début de l'hiver. Monique s'en mêla en disant qu'elles avaient juste à faire attention à leurs affaires et qu'elle n'en achèterait pas d'autres. Lydia traita sa mère de crisse de conne. Bruno émit un « eille » long et menaçant. P, mal à l'aise, prit un autre morceau de pain, Laur lui donna un autre coup de pied sous la table.

– C'est pour le fromage! chuchota Laur.

Bruno lança une tranche de jambon sur la plaque chauffante, c'était le signal, les gens

commencèrent à se servir. P espionna Laur du coin de l'œil, juste pour savoir exactement comment procéder. Elle tira de sous la plaque chauffante une espèce de porte-poussière en métal. Elle mit une tranche de fromage dedans et remit le tout en dessous de la machine. P l'imita.

– On doit le laisser combien de temps? demanda P.

Laur ne répondit pas. Finalement, P se résolut à essayer de se faire cuire un morceau de jambon. Elle le lança sur la plaque chauffante, il retomba en mottions crépitant. Laur, sans rien dire, prit sa fourchette et étendit le morceau de P pour que toute la surface soit chauffée de façon égale.

– C'est bizarre tes cheveux, dit Sybile.

– C'est de la teinture.

– Pourquoi est-ce que t'appelles tout le temps Laurent « Laur »?

P mit quelques secondes à déchiffrer la phrase, c'était devenu tellement habituel de la désigner par le nom qu'elle s'était choisi.

– Je sais pas, c'est un surnom, c'est pour aller plus vite.

– Y a une fille dans ma classe qui s'appelle Laure, c'est un nom de fille.

P ne dit rien, choisit la tranche de fromage la plus près d'elle et le lança sur la plaque chauffante.

– Non! dit Laur en se dépêchant de retirer le fromage.

Elle se brûla le bout des doigts en frôlant la surface de la plaque et le morceau retomba pour fusionner avec la nappe. P ne s'excusa pas. Monique alla chercher quelque chose pour essuyer la nappe. Quand tout le monde eut mangé, P dit « Je dois y aller » et partit sans dire au revoir à Laur. Au lieu de descendre la côte pour retourner chez elle, elle continua de marcher sur le même niveau que la maison de riche de Laur. Il y avait à proximité un champ où on pouvait rester seule.

Des gouttes d'eau froide tombaient sur le visage de P, à un rythme lent, presque imperceptible. Mais elle voulait tout de même rester étendue dans le champ. Les plants de blé faisaient le meilleur abri. Même s'il risquait d'y avoir des passants, ils n'auraient pas pu deviner la présence de l'adolescente. Parfois, P craignait qu'un de ces chiens qui se promenait sans laisse l'attaque, mais on dirait que le lieu était désert à cause de la pluie. Sa cachette lui tenait lieu d'abri inaccessible aux autres habitants du quartier.

PARTIE 2

– Mais à quoi ça sert exactement de faire du tucking? Je passe zéro seconde à remarquer la queue des gars à travers de leur pantalon, ça m'étonnerait que les gens s'en préoccupent tant que ça.

Le téléphone sans fil placé en mode mains libres sur le comptoir de la salle de bain crachait la voix de Val :

– C'est parce que tu portes pas du vrai linge de fille. Tu vas te rendre compte que ça sert dans les recoins, surtout après un corps de gars. Normalement, les filles sont supposées avoir plus de hanches, mais laisse-moi te dire que quand tu mets une jupe, y a vraiment pas l'air d'avoir de tissu en trop.

– Okay, mais répète tes instructions plus lentement, parce que tu m'as perdue à l'histoire de comment couper le bas.

Laur se permettait de parler à voix haute de transition parce qu'il n'y avait personne à la maison aujourd'hui, chose assez rare chez une famille aussi grande. L'adolescente avait fait semblant d'être malade, et son père lui avait donné congé du brunch organisé pour la fête de Sybile. Puisque Val pouvait repousser le début de son shift cet avant-midi, Laur avait décidé de sauter sur l'occasion pour lui demander de l'aide sur la question des costumes de bain.

– Pour le bas, c'est facile. Tu dois le couper dans le sens de la largeur pour enlever juste le bout fermé. T'as compris? Dans le sens de la largeur.

Son ton était un peu condescendant, mais l'apprentie avait gâché son premier bas en le coupant, en effet, sur la longueur. Elle prit la chaussette intacte dans la paire et fit l'incision.

– Okay, c'est fait!

– Est-ce que t'as acheté des bas de nylon?

– J'en ai pris à ma mère dans le panier à linge sale.

– Pourquoi t'en as pas pris des propres, tant qu'à faire?

– Je sais pas. Me semble que c'est moins suspect du linge qui disparaît au lavage que de celui qu'on se rappelle avoir lavé et rangé.

– Mettons, dit Val, dubitative. Ce que tu dois faire avec le collant, c'est le couper au niveau du bassin pour juste garder l'élastique.

Laur se débrouilla comme elle pouvait. Elle aurait voulu demander si c'était grave de garder un peu de tissu avec l'élastique, mais elle sentait que la patience de Val commençait à s'effriter. En plus, avec la mauvaise qualité du haut-parleur et l'écho sur les murs de la grande salle de bain, Laur ne comprenait pas toujours ce qu'on lui disait au bout du fil.

– Là, je fais quoi? Ça serait pas plus simple que tu me guides sur la webcam, mettons?

– D’abord, ça m’intéresse pas de te voir toute nue, et ensuite je suis certaine qu’il y a des lois contre ça. Donc non. Tu dois enfilel l’élastique dans le bas troué, mais juste assez pour que l’élastique ressorte des deux bords. Comme un... comme un genre de lance-pierre.

La comparaison n’évoquait pas grand-chose à la jeune fille et lui semblait vaguement douloureuse.

– Tu vas savoir que ça marche, continua Val, au moment où tu pourras enfilel tes jambes dans les deux petits bouts de l’élastique qui dépasse.

– Okay, dans le fond, le gaff doit faire comme un hamac. Est-ce que je dois twister l’élastique comme pour faire un huit?

– Quoi? Non!

– Okay, on se calme...

Finalement, ça avait l’air de marcher. Le gaff, une fois enfilé, ressemblait presque à un string.

– Je fais quoi avec mon paquet?

– Tu dois glisser ton pénis entre les deux testicules. Les testicules vont vers le haut, ils vont trouver leur propre place, et le pénis va se placer entre tes jambes vers l’anus.

La description était un peu trop graphique pour Laur, mais ça avait au moins le mérite d’être clair. La tâche complétée, elle prit un instant pour admirer le résultat dans le miroir. L’image d’un corps sans rien qui traînait entre les jambes était flatteuse. Par contre, avoir un harnais à la place du pénis ne donnait pas l’impression à Laur qu’elle était une vraie fille.

– Est-ce que ça marche? demanda la voix.

– Attends, je mets le maillot...

Elle enfila le vieux costume de bain de sa sœur. Grâce à la magie d’un élastique et d’une chaussette, le miroir renvoyait à Laur un entrejambe lisse. Ça faisait très propre.

– Je pense que ça a marché... Je vais essayer de le réinstaller toute seule une deuxième fois juste pour être sûre d’avoir pris le tour.

– T’es une championne! Faut que j’aille travailler. Oh, j’ai retrouvé la cassette de l’entrevue avec les parents de P. On l’écoute?

– Ben oui! Quand ça?

– Mardi, disons? Tu me confirmeras ça. Bye bye!

– Salut...

Laur raccrocha. Maintenant seule, et vraiment seule dans la salle de bain, la jeune fille se laissait pivoter devant le miroir pour voir le maillot sous tous les angles. Elle se demanda si le résultat serait aussi parfait une fois le bas gonflé d'eau dans une piscine, et si le tout resterait en place malgré le mouvement des jambes qui nagent. Pour en avoir une meilleure idée, elle remplit le bain. Tout en regardant l'eau encore trop tiède tourner dans le drain, Laur essayait de se prévoir un calendrier des événements à venir. Son coming-out devait être terminé avant d'être à l'école Paul-Hubert l'an prochain, pour son secondaire trois. Ça serait sûrement plus simple de changer d'identité en même temps que de changer d'école. Elle pensait annoncer la nouvelle à ses parents d'ici les prochains mois, avant le début de l'été. Si tout allait bien, à partir de la mi-juin, elle aurait la possibilité d'acheter du linge pour son futur look. Tout serait prêt à la rentrée, quand elle recommencerait à voir des gens. Il fallait juste que sa famille n'en fit pas tout un plat. Ses parents risquaient de bien le prendre, en tout cas ils semblaient tolérer le mononcle gay qui venait parfois aux partys de Noël. En dernier recours, si tout allait mal, il y avait toujours le plan d'aller vivre chez Val. Celle-ci ne connaissait pas encore le plan B. Le tissu noir du costume de bain se moulait bien à la peau sans trop laisser voir l'élastique ou le support du gaff. Les bulles du savon que la jeune fille avait versé par réflexe brouillaient un peu la vue, mais le résultat avait l'air potable. La texture n'avait rien à voir avec la sensation de plastique chiffonné en permanence des costumes de bain de gars. Le one-piece, foncé et lisse, la couvrait comme une peau de phoque. Son pénis maintenant invisible, Laur comprenait mieux l'obsession omniprésente pour les sirènes sur les forums trans. Dans le flou entre les bulles, c'était agréable de s'imaginer posséder une queue de poisson ou un corps sans sexe de poupée

Barbie. Le tout lui allait bien. Peut-être que les chirurgiens pourraient un jour transformer les filles comme elle en sirène, au lieu de juste leur donner une vulve.

Satisfaite, elle tira le bouchon du bain et agrippa la serviette propre la plus près. Pour sortir du costume de bain étroit et gluant, elle se débattit comme une mouche prise dans une toile d'araignée. Finalement, elle retira le gaff et le pénis reprit sa place. Ça semblait à Laur risqué de laisser sécher son costume de bain à l'air libre, elle opta plutôt pour le jet d'air tiède du séchoir à cheveux de sa mère. La maison recelait beaucoup de cachettes potentielles, mais Laur parvenait mal à en imaginer une assez sûre pour son trésor. Il y avait certainement des armoires presque vides, des casseroles entreposées ou des décorations un peu oubliées qui offriraient un abri presque infaillible. « Si quelqu'un tombe dessus dans un endroit pas rapport, c'est certain qu'il va se poser des questions ». Finalement, l'adolescente jeta son dévolu sur une boîte de Kleenex extra large dans sa chambre. Elle essaya tant bien que mal d'en retirer les mouchoirs, d'y entrer le costume de bain sans trop déchirer les contours de carton, et de replacer une petite pile de Kleenex. Sa mère ne risquait pas de jeter une boîte encore pleine. Le seul hic, c'est que l'objet se trouvait alourdi par son contenu. Néanmoins, la cachette pourrait tenir d'ici le coming-out. Généralement, Laur pouvait facilement s'arranger pour cacher ce qui était compromettant.

Avant le retour de sa famille, Laur estimait avoir le temps de finir la nouvelle version du conte pour *L'Écorce fabuleuse*. Les épreuves de la sorcière capable de flotter sur la neige s'étaient révélées un cul-de-sac. Plutôt que le paranormal, c'était désormais des images grandioses et difficiles à décrire qui inspiraient Laur. Elle se réservait chaque soir une quinzaine de minutes pour décortiquer les taches bleues et rouges derrière ses paupières. Elle essayait d'y lire des formes, comme celles dans les nuages. L'exercice était guidé par la voix d'Enya, soufflée doucement par les haut-parleurs du système de son réglé à un volume presque inaudible. Son nouveau conte était sans intrigue, y

étaient décrites des grands-mères haut perchées au-dessus de Rimouski, des sages tellement hautes que souvent on les oubliait, et qui jugeaient les petites filles à la peau lisse. Laur ignorait comment débiter ou clore le texte. Le tableau des vieilles dames dans le ciel s'était imposé à son esprit, sans explications, et réclamait d'être écrit. Mieux valait se mettre au travail dès maintenant : Laur devrait aller au lit pour une bonne partie de l'après-midi, au moins, puisqu'elle était censée être malade. Il ne lui resterait alors qu'à dormir ou lire en cachette. En ce moment, elle avait juste un roman à propos d'une fille anorexique qui s'automutilait. P et Laur entretenaient toutes deux une fascination morbide pour les livres de témoignage au sujet de la drogue, de la prostitution, de la maltraitance pendant l'enfance. Elles appelaient ça des sujets dark. Les filles dans ces livres-là avaient toujours le moyen de décrire leur vie de façon sage et psychologique, contrairement aux gens qui se coupaient à l'école et qui refusaient de répondre aux questions à propos de leurs cicatrices. Ils se blessaient, continuellement, pendant plusieurs mois, portaient des manches longues, demandaient des exemptions quand c'était le temps du volleyball à l'éduc pour ne pas faire exploser leurs cicatrices fraîches en faisant une manchette. Ils faisaient occasionnellement l'objet de rumeur, mais parvenaient mal à retenir l'attention des gens bien longtemps. L'automutilation, au final, était un peu plate. Laur ne ressentait pas une once de violence envers elle-même. Il en était de même pour P, la plupart du temps, sauf une fois où elle s'était dessinée une étoile sur le dos de la main, supposément pour faire un sort de magie blanche. Laur lui avait demandé de quoi elle souhaitait se protéger, mais P n'avait pas trop l'air d'y avoir réfléchi. Au final, le « sigil » était un peu raté, il ressemblait davantage à un triangle démantibulé. Seule la surface de la peau était coupée, d'ailleurs. En quelques jours, la blessure était partie sans laisser de cicatrice. Depuis, P n'avait plus jamais reparlé de faire de la magie avec du sang. Laur pensait parfois que son amie était folle, mais elle comprenait le désir de trouver de la magie qui eût vraiment marché. Elle-même était juste à moitié ironique quand elle louait des livres sur le tarot ou sur le destin dans les étoiles.

Tout en surveillant la page blanche de son logiciel de traitement de texte, Laur se demanda quoi faire avec le gaff mottonneux et imbibé d'eau. Le fait que ça eût touché à ses parties génitales rendait le tout encore plus repoussant. Quand il était sec, le tissu de la chaussette était doux, peut-être même davantage que des boxers. Une fois mouillé, l'inconfort d'un gaff était inégalé. Peut-être qu'il existait des modèles spéciaux pour la piscine, qu'on pouvait acheter sur Internet? Laur hésita à rappeler Val qui avait des problèmes aujourd'hui. Ce que Laur avait compris, c'est que la mère de Val l'appelait à tout bout de champ pour la faire sentir coupable et lui extorquer de l'argent. Laur ferma *Microsoft Word*, regrettant d'avoir perdu son temps. Elle n'avait plus l'esprit à créer. Elle ouvrit Internet Explorer, consulta sa barre de favoris et cliqua sur le blogue de P. « Lowlita » chargea, tout en noir et rouge, avec des images animées pour décorer les blocs de texte. La page Internet paraissait lourde d'électricité. Laur la ferma sans rien lire. Ça lui donnait la chair de poule. Elle retourna dans son lit encore défait et ne se releva que dans l'après-midi, même si ses parents et ses sœurs étaient de retour. Sans toucher à Internet Explorer, elle ouvrit les Sims et se fit une famille avec juste des filles.

On ne pouvait plus beaucoup s'éloigner de la maison et de l'école depuis les derniers dix jours. La direction ne permettait plus que les jeunes se promènent au hasard le midi. Après tout, c'était à l'heure du midi que P disparut. Laur avait d'abord cru être la cause du nouvel état d'urgence. Marise, une collègue qui vivait près de chez elle, l'avait interrogée sur la visite des policiers chez elle. Laur avait dit qu'elle connaissait un élève au régulier qui était recherché et que les enquêteurs lui avaient posé quelques questions. En rétrospective, c'est vrai que la formulation de l'anecdote avait quelque chose de sensationnaliste. Les hommes n'avaient pas parlé de délit de fuite, de meurtre potentiel ou d'enlèvement. Il y avait juste une adolescente qui manquait à l'appel. Plus les jours passaient, plus Laur saisissait la gravité de l'absence de P. Suite aux événements, sa mère lui avait dit de rester à la maison. Une semaine après la disparition de P, Laur dormit la journée entière, puis le lendemain elle avait tué le temps en se tournant les pouces. Puisque P n'avait pas l'air de revenir, le père de Laur avait conclu qu'elle ferait mieux de retourner à l'école plutôt que de rester toute seule. Un message à l'interphone rappelait aux étudiants qu'ils pouvaient confier à un prof toute information à propos de « Patrice ». Son amie avait eu le bon réflexe de ne pas révéler à quel point elle était proche de P, et les gens semblaient avoir oublié qu'elles deux se connaissaient assez pour que la police l'eût interrogée. Brouiller les pistes et faire comme si P était moins qu'une amie ne demandait pas trop d'effort à Laur. Elle avait déjà l'habitude de le faire, pour se protéger des jugements. P passait aux yeux des gens pour une bizarre, et avec raison. Les rares fois où quelqu'un tentait de lui parler, elle trouvait toujours le moyen d'aborder le sujet de son obsession japonaise du moment, même si ça n'intéressait personne. Aussi, elle avait donné l'année dernière une présentation orale sur les femmes adultes japonaises qui s'habillent en enfant, ce qui était par la suite devenu une anecdote que les gens de sa classe se répétaient quand ils n'avaient rien à dire. Il fallait mettre des limites avec P, sinon elle occupait tout l'espace disponible. Laur était

certaine que des gens pourraient l'accuser d'hypocrisie, parce qu'elle était amie avec quelqu'une tout en la trouvant parfois gênante ou conne. Les cours continuaient, les devoirs et examens aussi. La terre n'avait pas arrêté de tourner, désormais Laur passait davantage de temps avec ses collègues de classe. Ce matin, elle était arrivée en même temps que Marise, dont elle s'était rapprochée dernièrement. Laur la salua, et tout de suite elles se mirent à parler des profs, du reste du groupe d'amis, des projets à venir. Le problème le plus prenant ces temps-ci était celui du travail bénévole : toutes deux avaient procrastiné et devaient accomplir une trentaine d'heures avant l'été.

– Les profs arrêtent pas de dire que ça peut améliorer nos chances avec les employeurs, de faire le travail bénévole obligatoire du PEI, parce que ça prouve qu'on a de l'autonomie et qu'on se préoccupe des autres ou quelque chose du genre. Mais c'est pas un peu contradictoire? Être autonome parce qu'on nous dit de le faire?

– Honnêtement, je pense qu'on apprend surtout à jouer le jeu, dit Marise.

– Ça doit être ça le skill qui va être important sur le marché du travail.

Les deux filles éclatèrent de rire. Laur commençait à y prendre goût, aux conversations plus « adultes ».

– Je suis allée porter mon CV au Fou du roi. J'aime bien les décorations. Mais je m'en fous un peu des cartes Magik, je sais pas si ça va être un problème, dit Marise.

– Je suis pas sûre qu'ils engagent des filles tout court. En tout cas, j'en ai rarement vu dans les clients, je sais pas si ça veut dire quelque chose...

– Ben tu devrais t’essayer, d’abord!

Laur prit quelques secondes avant de se remettre dans les chaussures du garçon qu’elle paraissait être aux yeux des autres. Après elle put décortiquer la phrase.

– Non, je travaille déjà au McDonald. C’est moins cool qu’un magasin médiéval, mais au moins j’ai des heures facilement.

– Okay! En tout cas tu serais bon. Je sais que tu t’y connais plus dans les jeux de société.

– J’ai déjà parlé de ça?

– Je me suis juste dit que c’était ton genre. Tu vas au labo d’informatique avec les gamers, tu lis tout le temps des grosses briques...

Marise fit le commentaire avec un léger sourire et elle tourna les yeux vers sa bague d’argent en forme de serpent. Laur savait déjà qu’on la pensait homme homosexuel, mais n’avait jamais beaucoup réfléchi à la personnalité qu’on lui attribuait. On dirait que P avait un peu déteint sur elle. C’était gênant d’être l’amie nerd d’une fille aussi belle et cool que Marise. Tant qu’à passer pour un gars, pour l’instant, Laur aurait aimé être admirée. Par exemple, qu’un gars ou une fille eût été amoureux d’elle sans que ce soit réciproque. Ses amis étaient loin d’être superficiels au point de se tenir exclusivement avec des gens beaux ou distingués, mais ça aurait quand même été le fun d’avoir été une personne avec de la valeur, de ceux qui avaient une peine d’amour

ou qui en auraient été la cause. L'affection et les relations intimes semblaient inaccessibles, au moins jusqu'à la transition.

– Dans tous les cas, je pense pas que je leur serais utile dans la vente de jeux de société ou autrement, dit Laur. Je pense que je suis mieux au McDonald. J'ai un peu de misère niveau service client, mais c'est pas aussi dur que d'entretenir la réputation d'un petit magasin, ou de vraiment essayer de vendre de la marchandise. Je sais pas si tu vois ce que je veux dire.

– Moi, je trouve que tu serais bon avec les clients. Tu es très doux.

Laur choisit de ne pas explorer ce que Marise voulait dire par « doux ». Il lui faudrait définitivement travailler sur son image. Devenir fille ferait table rase, après il ne resterait qu'à se construire de zéro. L'idée de divulguer le secret des changements prochains à Marise était tentante, mais elle eut la gorge nouée avant d'en parler.

Venue l'heure du dîner, Laur n'avait pas vraiment le goût de voir Marise, alors elle s'éclipsa au labo d'informatique, au risque que sa réputation de nerd en soit renforcée. Laur prit un poste loin des gamers qui jouaient à RuneScape. Ils étaient d'ailleurs de plus en plus durs à éviter, puisqu'avec l'interdiction de sortir le midi, de nouveaux venus s'étaient mis à fréquenter le local. Laur ne pouvait pas trop se plaindre, elle contribuait aussi à cette vague. Ne jouant pas aux jeux vidéo et n'ayant jamais vraiment été attirée par MySpace, elle comptait surtout sur des échanges avec Val sur le chat MSN pour ne pas trop s'emmerder. Cette semaine, par contre, il ne fallait pas trop la déranger. Elle en avait par-dessus la tête avec son rush de job, les problèmes avec sa famille et son char qui grondait bizarrement. Pour tuer le temps, Laur décida de rassembler son courage et de retourner sur le blogue de P. Elle essaya autant que

possible de ne pas porter attention aux images gothiques et aux dessins de jeunes filles tirés de bandes dessinées japonaises : ils lui faisaient froid dans le dos. Elle souhaitait éviter que quelqu'un lût par-dessus son épaule et crût qu'elle était une otaku. Le blogue était composé de plusieurs pages, au moins une vingtaine. Laur cliqua sur la dernière d'entre elles, qui correspondait aussi au premier message posté, il y a un an environ. C'est à peu près à l'époque où P avait présenté le blogue à Laur. Sur le coup, elle ne s'y était pas particulièrement intéressée, et le sujet n'était pas revenu. Mais maintenant, c'est tout ce qu'il restait de son amie.

« J'y ai longtemps réfléchi et j'ai pu en venir à deux certitudes : la première est que quelque chose de vraiment excitant m'attend, la deuxième est que je vais mourir jeune. Ça m'a toujours fait de la peine de ne pas pouvoir m'imaginer vieille, mais maintenant je comprends pourquoi je suis comme ça. Il n'y a pas de raison d'être triste. J'ai le même destin que n'importe qui, il est juste plus condensé. »

Laur avait déjà lu ce billet signé « +Fallen-Meninn+ ». Une notification tout en bas indiquait le commentaire d'un visiteur : « Toujours un plaisir d'errer sur tes pages. Si tu peux venir jeter un coup d'œil à mon blogue, ça me ferait vraiment plaisir. Bonne soirée, continue d'écrire XOOXXOOooXO ». C'était un message de spam, probablement copié et collé sur des centaines de blogues, juste pour attirer des vues. Laur trouvait ça un peu dommage que P eût parlé au vide comme ça. En même temps, elle ne devait pas avoir écrit ça pour que de vrais humains la consolent. Elle voulait sûrement qu'une version tragique et littéraire d'elle existât quelque part. Il n'était pas question de suicide ou de quoi que ce fût d'aussi sérieux. Laur navigua, au gré de son instinct. Il y avait beaucoup de poèmes, de petits textes, d'images. En parcourant la page en diagonale, on voyait qu'ils étaient tous tristes, comme si P, dans son coin, avait écrit vingt pages pour s'habituer à considérer sa propre mort. Laur se dit qu'en ayant lu le blogue plus tôt et avec attention, elle aurait pu intervenir auprès de son amie. Au

moins P était parvenue à se construire une place pour s'exprimer sans limites. Un billet était intitulé « I lost the song for me » :

I could have been lucid.

To get over that putrid
that breaks my eyelid.
Ruptured by the tide arid
of a dangerous amid.
Born of a thought's acid
drop over the canid.
Tainting that flower it did
The ending lay insipid.

I could have been lucid.

+Fallen-Meninn+

Laur trouvait que c'était un peu too much les rimes en « id », mais elle était quand même impressionnée par tous les mots anglais que P connaissait. L'histoire du poème n'était pas très sensée, mais ça avait l'air d'être un cri à l'aide. Dans le fond, P voulait juste faire pitié, mais n'avait pas une vie assez intéressante pour le faire autrement qu'en parlant comme une emo. Laur eût aimé avoir l'idée de transcrire toutes ses pensées sur un blogue anonyme. Elle eût sûrement encore mieux réussi que P. C'était néanmoins préférable de concentrer son énergie sur les concours d'écriture. Écrire autant de pages pour presque personne, c'était quelque chose qui confondait Laur et qui la rendait un peu envieuse. Elle relut le poème d'une voix assez basse pour que personne ne l'entendît. Peut-être que l'histoire prévue pour *L'Écorce fabuleuse*, à propos des anciennes qui habitent les nuages, était si difficile à écrire parce qu'elle était destinée à la forme poétique.

C'était un peu risqué de sortir les chips pour regarder une entrevue avec les parents de leur amie disparue, alors Val fut soulagée de voir Laur piger allégrement dans le sac. Leur amitié semblait avoir assez grandi dans les dernières semaines pour permettre que les bonnes manières fissent place à des manies plus personnelles. L'écran cathodique faisait défiler les nouvelles plus importantes et urgentes que la disparition d'une jeune fille. Val aurait pu avancer la cassette, mais elle sentait qu'un peu d'attente ferait du bien à son amie.

– Ce qui est le plus bizarre, dit Laur, c'est que ça l'a pris environ 48 heures aux parents de P pour qu'ils découvrent qu'elle était partie. Et c'est juste le mercredi soir qu'ils ont appelé chez moi pour savoir si elle était restée à coucher.

– Si tu suggères que ce sont des suspects, j'y crois pas une seule seconde. C'est sûr qu'ils auraient laissé des traces que la police aurait vues, ce sont pas des pros.

– Je les soupçonne pas, je suis pas conne. J'ai vraiment aperçu P à l'école le matin avant qu'elle disparaisse. Ça aurait été bien plus facile pour eux de l'éliminer pendant qu'elle dormait dans son lit ou quelque chose du genre. La raison pourquoi je les trouve bizarres, c'est qu'ils sont pas pantoute à leur affaire. Leur enfant unique est disparue et ils s'en sont pas rendu compte tout de suite.

– Y a pas de durée de temps standard à ce que je sache. Ça aurait pris combien de temps pour le remarquer si c'était moi qui étais disparue? Ou toi?

Laur n'y avait jamais pensé. D'une certaine façon, elle n'avait toujours pas l'impression d'avoir assimilé les derniers événements. Évidemment, l'absence de P à l'école et l'appel de ses parents lui avaient fait comprendre que quelque chose se tramait. Au fond de son cœur, Laur refusait que P devienne une de ces disparues dont on ne connaissait qu'une photo souriante. Pour Rimouski, son amie n'était qu'un portrait qui datait un peu, pris dans un mariage, où elle avait les cheveux courts avec des pics de gel, un sourire aux lèvres fermées qui ne montrait pas ses dents croches. Quand le portrait avait été publié dans *Le Rimouskois*, *L'Avantage* et le *Progrès-Écho*, Laur et Val s'étaient demandé si les parents avaient sélectionné ce cliché parce que P avait l'air « plus propre » que sur ses photos d'école où elle portait des cotons ouatés noirs un peu tachés. P disait qu'elle faisait exprès de s'habiller n'importe comment pour être sûre que ses parents n'exposassent pas le portrait dans la maison. Laur avait l'impression que son amie mélangeait la cause avec la conséquence : soit Ania et Yvan avaient perdu les photos récentes de P, soit ils la préféraient quand elle était jeune. Elle était tellement dégoûtée par eux qu'elle avait volontairement manqué leur entrevue à sa première diffusion.

Près du pouf, le tapis était taché d'un petit cerne brun. Laur se demandait si c'était à cause du chocolat chaud du jour de la randonnée. Après une attente interminable, le présentateur annonça que l'entrevue suivrait la prochaine page de pub. L'adolescente sentit les muscles de sa nuque se crispier.

– Est-ce que je peux en avoir une ? demanda Laur.

Val était assise près de la fenêtre ouverte du salon et elle essayait tant bien que mal de fumer sans répandre trop de fumée à l'intérieur. Elle ne se rappelait plus à quel âge elle

avait commencé à fumer. Peut-être quand elle était aussi vieille que Laur. Après l'avoir détaillée des pieds à la tête, Val tendit une cigarette à la jeune fille. Laur prit l'allumeur à barbecue, colla la flamme au bout de la cigarette et tira une bonne bouffée sans aucune hésitation.

– J'arrive assez facilement à quêter des cigarettes à l'école. C'est les briquets qui sont fucking durs à trouver, dit Laur.

Val se sentit un peu moins compromise, il semblait que son amie avait eu son baptême de feu avant ce soir, côté nicotine.

– On en vend partout.

– Oui, mais il faut avoir 18 ans pour les acheter au dep et dans les dollos. Au moins les cigarettes, ça se remarque pas tant quand y sont volées aux parents. Mais habituellement y a juste un briquet par maison.

– C'est de même pour toute la ville? Tout le monde s'est passé le mot pour pas vendre de briquets aux jeunes?

– Euh, oui. C'est pas à cause d'une vraie loi? Je pensais que c'était une vraie loi...

Les deux amies méditèrent sur le constat.

L'entrevue avait lieu en duplex, pour que les parents dans leur foyer rimouskois puissent communiquer avec l'animateur à Montréal. Yvan et Ania étaient dans la cuisine, devant un mur blanc un peu taché. On ne voyait rien des meubles décevants ou du plancher sale. Tous deux portaient des vêtements trop chics pour l'occasion. Dans son studio, l'animateur à Montréal répéta d'abord ce que tous les habitants de Rimouski savaient déjà. Patrice Pelletier, un garçon timide de 14 ans, étudiant à l'école Paul-Hubert de Rimouski, dans le Bas-Saint-Laurent, aurait trompé la vigilance des surveillants sur l'heure du dîner pour s'échapper de l'école. On ne l'avait pas revu depuis le 13 novembre dernier. Il présenta Yvan et Ania, qui tous deux le remercièrent avec un grand sourire, comme si on les accueillait pour qu'ils discutassent de leur compagnie de sauce à spaghetti du terroir.

– Alors, si je comprends bien, Patrice est un garçon bien tranquille qui n'a jamais eu de problème à l'école.

– Non, dit Ania, il était tellement sage, autonome, tellement silencieux. Il pouvait être dans la même pièce que nous sans qu'on le remarque. C'était la même chose à l'école, de ce que les professeurs nous ont dit.

– Et comment est-ce que ça s'est passé quand il est disparu à l'école? Est-ce que c'est vrai que personne ne l'a vu partir? Pourtant il devait bien avoir l'air différent quand il est allé à ses cours dans la matinée. S'il avait un sac de voyage, les professeurs l'auraient sûrement remarqué.

Ania ouvrit la bouche et ne prononça que quelques mots avant que la voix de l'animateur, reçue avec décalage, l'eut interrompue.

– J'aimerais entendre votre époux sur la question.

Ania hocha la tête avec la vigueur d'une fillette souhaitant plaire.

– À l'école, les professeurs y peuvent rien nous dire, dit Yvan.

Il y eut un moment de silence, puis il continua :

– L'autre y nous a juste dit d'attendre le rapport de la police, mais ostie y'en a trois qui auraient pu empêcher P de partir de la classe, qu'on a fini par savoir, et pas un seul avait un mot à dire là-dessus y faisaient juste avoir la bouche grande ouverte, qu'on a su de la police, pas un mot à dire ostie. C'pas drôle.

Ania prit finalement le relais.

– On sait que son ordinateur portable est plus chez nous. Il aimait beaucoup jouer à l'ordinateur, mais c'était pas son habitude de le sortir de la maison. Sa brosse à dents est partie, et un peu de linge, on a l'impression. Même si c'est dur de deviner quoi précisément, il avait tendance à oublier ses chandails dans les cours d'éducation physique ou bien à jeter des gilets qui ne faisaient plus son affaire. C'est compliqué de déduire ce qu'il aurait emmené.

Le présentateur la coupa dans sa tangente.

– On a déjà établi qu’il était un garçon calme et un peu timide. Mais parfois c’est dur de savoir ce qui se passe dans la tête de notre ado quand il n’a pas l’habitude de communiquer. Est-ce que dernièrement Patrice semblait plus triste? Est-ce qu’il avait peur de quelque chose ou de quelqu’un?

– Il avait pas plus l’air renfermé que n’importe quel ado dans sa crise d’adolescence, selon nous. Il avait pas l’air rebelle en tout cas. Pas de drogue. Pas de sexe à notre connaissance. C’était un petit garçon normal, il aimait beaucoup faire du bicycle. Il a toujours aimé faire ça. Il savait en faire sur deux roues la première journée qu’il avait essayé. Du jamais vu!

Ania mit son poing devant sa bouche, dans un geste que quelqu’un ferait quand il s’apprête à tousser. Ensuite, elle sanglota. Yvan plaça la main sur son épaule et donna de petites tapes. Il l’embrassa sur la joue et lui chuchota un gentil « T’es capable, tite chialeuse » presque inaudible. Ania se ressaisit.

– Quelques jours avant, il s’est teint les, les cheveux en gris. J’aurais dû voir le signe... En tout cas, je pense que son plus gros problème est qu’il veut tout faire en même temps. Les ordinateurs l’intéressent, alors il écartait pas la possibilité de travailler dans le même milieu que son père. Il écrivait beaucoup. J’ai vu des textes sur son écran, de temps en temps, même s’il voulait les cacher, c’était assez long pour faire un roman. Il aurait pu faire un professeur de français.

Ania avait l'air d'hésiter dans les temps de verbe pour parler de son enfant vivant, mais absent. À l'écran défilait la photo de P issue de l'avis de recherche.

– Si P vous entendait en ce moment, qu'est-ce que vous aimeriez lui dire?

– On veut pas être trop sévère, on veut pas lui faire peur. Tu as peut-être décidé de prendre un risque, voyager par toi-même. Y a des idées comme ça qui traversent la tête à l'adolescence. Moi-même quand j'étais jeune... Juste qu'on est pas fâchés, mais on a très hâte de te revoir.

Le présentateur les remercia. Il conclut en disant qu'il fallait garder un canal de communication ouvert en tout temps avec les ados, par exemple en faisant des repas en famille. De cette façon, on pouvait éviter qu'ils se retrouvent dans des problèmes insurmontables ou qu'ils entretiennent de mauvaises fréquentations.

Laur ne pouvait s'empêcher de penser qu'Ania et Yvan portaient les ensembles achetés pour un mariage qui avait eu lieu jadis. La jeune fille s'était mordu la langue tout au long du segment, pour éviter de passer un commentaire après que Val eut exigé le silence.

– Pourquoi y dit pas que tous les jeunes, disparus ou non, rêvent de se faire une teinture. Les cheveux argent, en plus, c'est clairement pour ressembler à un personnage de manga.

– Chut! dit Val.

Laur était un peu prise de court par la rapidité avec laquelle l'entrevue s'était bouclée. Elle s'attendait pratiquement à ce que l'énigme soit percée et que son amie apparût sur le plateau, en surgissant d'un rideau.

– Comment t'as trouvé ça? demanda Val.

Laur aurait préféré voir un très gros reportage multipliant les entrevues avec des professeurs, des experts sur les fugues et des policiers. Elle pensait aussi qu'il y aurait un interrogatoire des parents, pour chercher à savoir s'ils aimaient assez P, s'ils s'étaient montrés négligents envers elle.

– J'ai aucune idée de quoi Ania parle quand elle jasait des balades en vélo de P avec

ses amis. Parfois P se rendait en vélo jusqu'à chez moi, ou on prenait nos bicycles pour aller en ville. C'est tout. Et l'affaire de « un petit garçon normal », c'est fuck top.

Laur se demanda en quels termes ses parents la décriraient. Généralement, elle ne leur révélait pas trop ses activités, surtout quand elle manigançait avec P des trucs occultes et gênants, comme tester un rituel magique, cachées en dessous d'un pont. Finalement, elle était peut-être une étrangère pour sa famille, elle aussi. Laur avait la vague image de ce à quoi pourraient ressembler ses propres funérailles, avec ses parents qui raconteraient comme elle était un garçon fan de mode, juste parce qu'elle leur avait fait acheter des pantalons rouges par Internet. Pour se sortir de ces idées noires, Laur reprit la parole :

– Les parents de P ont mentionné qu'elle s'était teint les cheveux en gris, mais ça a jamais été écrit dans l'avis de recherche. En plus, ils devaient savoir qu'elle était accro de trucs japonais, pis qu'elle rêvait d'être une fille. Dans le fond, ça fait leur affaire qu'elle soit plus là, ils peuvent s'inventer un petit gars parfait.

Val tombait de fatigue, autant à cause de sa semaine que de l'entrevue. De son point de vue, le segment remplissait sa fonction. Mais Laur n'avait pas l'air d'humeur à débattre. Val finit sa cigarette en regardant la lumière s'évanouir du paysage. Laur était trop boudeuse pour profiter de la nature, sa cigarette s'épuisait en cendres dans le cadre de la fenêtre. Ça avait un peu remonté le moral de Val, que la saison de ski commence tard cette année. Les responsables de Val-Neigette avaient essayé comme l'année dernière de prématurément accoucher de l'hiver en abusant de leur canon à neige. Mais l'automne était entêté.

Ce village l'effrayait. Au début, la vie y était calme et solitaire. Mais tranquillement,

les voisins habitant depuis longtemps avaient commencé à la piquer. Le voisin d'en haut de la côte avait ouvert le bal. Il se plaignait que les arbres d'une bande de terrain située entre leurs deux demeures poussaient de façon désordonnée, risquant de cacher la vue et de faire baisser la valeur de son chalet. Val n'était pas certaine qu'une vue bouchée soit un désavantage, dans un marché où les acheteurs vouaient un culte à l'isolement. Toutefois, selon les plans officiels, c'est vrai qu'elle écopait de la responsabilité de ce bout de terre. N'ayant ni les outils ni l'argent pour entreprendre des travaux, elle promit d'embaucher un évaluateur au milieu de l'été. C'était un mensonge blanc pour gagner du temps. De toute façon, son voisin ne comptait pas vendre son chalet de sitôt. Sinon, la peinture écaillée et les décorations de Noël décolorées sur sa propriété auraient représenté pour lui un problème plus urgent. Il y avait ensuite eu le cas de la voisine en diagonale, un peu plus bas. Chaque fois que Val sortait pour pelleter la neige, elle la saluait. Val évitait les tentatives de small talk, mais pensait être en bons termes. Toutefois, les enfants de Claudette, dehors, jouaient à l'espionner et à faire des cris exagérés quand ils la voyaient. Une fois, ils semblèrent même la qualifier de Bonhomme Sept Heures. Val ne savait pas trop si c'était le mot « Bonhomme » qui la blessait le plus, ou bien le « Sept Heure » qui y était ajouté. Dans tous les cas, depuis le temps elle avait remplacé son gros paletot noir et très chaud par un nouveau manteau rose clair qui conservait beaucoup moins la chaleur. Aussi, elle évitait simplement de sortir de chez elle quand les enfants étaient dehors, ce qui la faisait se sentir ridicule.

L'ambiance au chalet ne s'était pas remise du reportage, Laur ne parlait presque pas et Val n'avait pas vraiment envie de relancer la discussion non plus.

– Veux-tu, il se fait tard, je vais te conduire chez toi.

– Je peux-tu rester ici pour ce soir? Si ça te va, tu pourrais me reconduire à l'école demain matin, à la place.

– Tu vas dire quoi à tes parents?

– Ça, c'est mon problème, dit Laur, en allant chercher le téléphone.

Val était un peu prise de court par le ton sec de son amie. C'était difficile de s'imaginer ce que celle-ci gagnerait à rester ici, si elle ne s'endurait pas et semblait préférer qu'on la laissât tranquille. Après sa conversation au téléphone enfermée dans la chambre, elle retourna dans le salon. Val voulut lui demander ce que ses parents avaient dit, mais elle risquait d'essuyer une autre remarque sarcastique. Ne sachant pas trop comment occuper la soirée, Val ralluma la télé et alla chercher son ordinateur portable sur la table de la cuisine. Elle avait un peu de travail à faire, mais elle se dit que Laur avait peut-être seulement besoin d'une présence et ne s'en dérangerait pas.

– J'ai quelque chose pour nous, dit Val.

Elle mit son ordi de côté, se rendit dans la cuisine et fouilla dans le fond d'un placard range-tout. Sous une montagne de sacs de plastique, elle tomba sur un piège à souris, non enclenché, et trouva finalement le *Captain Morgan*. Elle lava son verre le plus beau, puis le déposa avec la bouteille de rhum épicé sur la table basse du salon.

– Tu peux en prendre un peu, je pense que ça va te calmer les nerfs.

Laur paraissait moins boudeuse.

– Pas pire.

L'adolescente se versa deux centimètres de fort et pas une goutte de plus, gardant en tête qu'il y avait de l'école le lendemain. Ça avait un goût qui saisissait la gorge, mais qui faisait chaud jusque dans le ventre. Val ne s'était pas sorti de verre. Laur but sa deuxième gorgée. Toujours piquant.

– Eille. J'ai recommencé à lire le blogue de P. Tu connais son blogue? demanda Laur, en essayant autant que possible d'avoir un ton nonchalant.

C'était peut-être sa paranoïa de fin de soirée qui commençait à faire effet, mais Laur se sentait soudainement méfiante à l'endroit de son hôtesse. Peut-être que P s'était beaucoup rapprochée de Val sans en avertir personne, et lui avait raconté des choses incriminantes sur Laur.

– Ça doit être la grosse mode chez les jeunes. Mais, non, P n'avait pas eu le temps de m'en parler, on dirait.

Laur ne savait pas trop si Val lui mentait.

– On peut checker ça maintenant, si ça te tente.

Val hoché de la tête. Elle versa un peu plus de rhum à Laur — il n'en restait pas beaucoup dans la bouteille, ça serait une bonne chose de la finir. Laur tapa l'adresse du site, s'y reprenant plusieurs fois parce qu'elle faisait des fautes de frappe. À cause de la connexion lente, la page s'afficha progressivement, les images en dernier, comme si le blogue se construisait devant leurs yeux à partir de rien. C'était la même page noire avec des écritures rouges qui avait glacé le sang de Laur quand elle l'avait vue dans sa chambre. Ça ne lui faisait plus peur. À un nouvel examen, le tout semblait un peu quétaine. Le premier billet, c'était seulement le titre du blogue rédigé dans une police stylisée, avec une image animée de torche médiévale. Ensuite, il y avait des billets où étaient recopiés des passages de « fics » provenant de Pensionnat Okuse, le site où P s'était inventé son aveugle agressé sexuellement. Plus rarement, étaient rendus disponibles des messages de Sakura Domain. Laur eut la surprise de découvrir que les textes pour ce forum étaient rédigés en anglais et que chacun était long de quelques centaines de mots. Les histoires étaient généralement impossibles à comprendre hors contexte. Vers le bas de la première page, on pouvait déchiffrer un long message rédigé dans une police d'écriture au look médiéval :

« Je rêve d'avoir une date, alors je me suis rasé le visage, le cou, le torse, les aisselles, les jambes et tout le reste sauf les cheveux. Ça pourrait être un repas au Crêpe chignon, on serait incognitos. Je ne pense pas faire l'amour dès le premier rendez-vous, mais si on dort ensemble nus, avoir la peau immaculée correspondra mieux à mon image mentale. Le gars n'aurait pas besoin d'être musclé et bourru, ou bien un jock au cœur tendre comme dans les films romantiques pour adolescentes. Suffit juste que sa photo de profil de rencontre soit assez petite, assez floue pour que mon imagination fasse du pouce jusqu'à une projection intéressante. »

Tout au long de la séance sur le blogue, Laur guettait du coin de l'œil toute réaction involontaire que Val aurait pu avoir. Sous le billet à propos de la sortie de couple souhaitée, une notification annonçait trois commentaires. Le premier était : « Super texte! Meninn, j'ai hâte de savoir ce que tu trouveras au bout de la table. Bon appétit et fais attention :o !!!! :3!!!! ». La réponse de P : « t'en fais pas, ce sera dans un lieu public et je prévois pas aller chez lui XD ». Une dernière intervention du visiteur : « c'est brillant! Alors Meninn-chou rapporte-moi du dessert. Bises xox ».

– C'est des trucs imaginaires aussi? demanda Val, perplexe.

Laur visita le profil de la personne ayant commenté, elle semblait vivre en France. Si ça se trouvait, elle croyait vraiment P. Habitant sur un continent différent, elle n'avait aucun moyen de découvrir le fond de l'histoire. Laur ferma les yeux et essaya de visualiser, en toute ouverture d'esprit et avec son imagination décuplée par les effets de l'alcool, une P à son rendez-vous romantique avec un homme qu'elle ne connaissait pas, un homme qu'elle aurait transformé en personnage de roman au préalable. L'image était trop grossière.

– Non, c'est sûr que c'est faux, dit Laur, je suis 99 % sûre!

– En tout cas, j'aimerais regarder ça à tête reposée.

– Je t'enverrai le lien...

Laur se promit d'oublier de le faire. Elle n'allait pas donner les clés de l'intimité de P

à une personne que, tout compte fait, elle ne connaissait pas beaucoup. Les heures passèrent, et Vrak TV ferma tout simplement. Val saisit l'occasion pour inviter Laur à aller se coucher. Elle lui prêta une brosse à dents, une serviette, une débarbouillette. Laur prit sa douche. Pendant ce temps, Val déroula un sleeping bag sur le divan et déposa un oreiller. Après avoir avalé un somnifère, elle alla se coucher dans son propre lit. Laur, de son côté, découvrait que la chaleur du rhum épicé dans son ventre se mariait parfaitement à celle de l'eau qui giclait de la pomme de douche. Le picotement sur sa peau qui rougissait progressivement était un tel délice qu'elle ne se donna même pas la peine d'utiliser le shampoing ou le savon. Plutôt, elle frottait ses mains contre sa peau, avalait les jets projetés dans sa gorge. Elle repensait au corps de P, puis à la coupe de cheveux de Pia. Elle imaginait un corps plus vieux, musclé, des seins qui grossissaient tranquillement, comme une goutte d'eau sur le rebord d'une feuille. Pour la première fois depuis des semaines, Laur se toucha.

Val commençait à sombrer quand elle entendit la douche s'arrêter.

– On peut dormir dans le même lit, ça me dérange pas, dit une voix près de sa tête, Laur.

Val grogna, tira de son côté tous les oreillers qui débordait sur une moitié du lit, pour former un mur entre elle et Laur.

– Est-ce que P t'a déjà parlé qu'elle datait des gars?

– Non, toi? jeta Val, dans une tentative de maintenir la discussion en utilisant le moins de mots possibles.

– Si c’était le cas, est-ce que je devrais en parler à la police?

– Je sais pas trop. Commence par vérifier si ses parents, c’était vrai, dit Val.

Le sommeil gagnait trop Val pour qu’elle pût former une phrase cohérente. Heureusement, Laur semblait avoir compris et être satisfaite, puisqu’elle gardait le silence.

– Est-ce qu’il existe des gaff exprès pour la piscine? demanda Laur, après un temps. Ensuite ce fut le noir jusqu’au matin.

L'après-coup de l'entrevue à propos de P avait donné un véritable regain de popularité à la disparue, et en plusieurs jours le choc ne s'était pas estompé. À l'école Saint-Jean, l'ambiance était aussi fébrile qu'au début du mois, quand le drame était encore jeune. Peu à peu, la thèse de la culpabilité des parents avait gagné les étudiants et certains profs. Les échanges durant les pauses étaient propices à créer des conversations si captivantes que même les élèves hyperactifs restaient scotchés à leur chaise pour écouter. Dans la classe de Laur, une fille ayant été à l'école primaire que P racontait qu'« il » portait des bottes de pluie été comme hiver, et qu'un jour « il » avait volé la tuque d'un étranger dans le bac des objets perdus. Les soupçons pesaient généralement sur le père, qui parlait très peu et très mal, plutôt que sur Ania, qui avait laissé une meilleure impression. Le prof ne prit pas position ouvertement quant à la rumeur, mais il la nourrit en racontant des histoires de disparition d'enfant datant de dix, quinze ans. Il disait aussi qu'« en général » les enfants victimes d'actes criminels l'étaient de la main d'une personne connue d'eux. Marise était toute droite sur sa chaise, comme si ça pouvait mieux l'aider à absorber tout ce qui était dit. Elle n'intervint pas, sauf pour signaler que Laur connaissait P, et que la police l'avait même interrogée. Laur refusa d'ajouter quelque commentaire que ce fût, une fois que tout le monde était tourné vers elle. L'apport de Marise tomba à plat. Elle se recroquevilla dans sa chaise. Laur se rappela que la pause du dîner lui conférait toute la liberté de quitter le local, c'est ce qu'elle fit.

Chaque soir, depuis le reportage télévisé sur P, Laur sentait la paranoïa la gagner. À cause de l'intervention de Marise, l'adolescente avait encore plus peur. Elle imaginait la police appeler chez elle et demander un nouvel interrogatoire à la lumière d'informations compromettantes récemment découvertes. Il lui semblait qu'elle était trop proche de P pour que sa disparition ne lui causât pas de problèmes. Elle était peut-

être la personne qui passait le plus de temps avec P en dehors de l'école. C'était certain que dans toutes les conversations bizarres qu'elles avaient eues ensemble, les projets de vie, les jeux avec la magie, il y avait un fait qui pourrait potentiellement être mal interprété aux yeux de la police. Val ne connaissait pas l'adresse de « Lowlita » et Laur priait pour qu'elle ne réitère pas sa demande de l'obtenir. Idéalement, il aurait fallu supprimer le blogue, mais, naturellement, seule l'auteure en avait l'accès. À la place, une fois chez elle, l'adolescente signala les publications pour motif de « contenu pornographique ». Ça valait la peine d'essayer.

Le Carrefour était vide. Laur avait décidé de s'y rendre et de manquer l'école. Sans argent de poche et n'étant pas vraiment d'humeur à faire du lèche-vitrine, elle flânait dans le coin restaurant, à une table loin de celles de tous les vieux qui prenaient un café éternellement. Elle-même s'était achetée une slush à la lime surette. Le jus était un peu dur sur la langue, mais le picotement avait des vertus cathartiques pour exorciser les frustrations refoulées. Juste l'idée de rentrer dans le hall de l'école Saint-Jean faisait battre son cœur plus vite. Ce n'était pas dans son plan de décrocher, mais elle voulait laisser le temps à l'ambiance de changer à l'école. De toute façon, elle ne croyait pas pouvoir se concentrer en classe et apprendre grand-chose d'ici à ce que P ne soit plus le sujet de l'heure. Le centre commercial se trouvait dans le quartier le plus à l'Est de la ville, alors que Laur habitait à Sacré-Cœur, à l'opposé. Le trajet était faisable en vélo, pour autant que le vent du fleuve n'allât pas en sens contraire pendant la partie du trajet sur la promenade. Auparavant, Laur aimait se rendre à « La grande place », un autre complexe de magasins plus près du centre-ville. D'année en année, moins de gens semblaient s'y rendre, et l'atmosphère devenait progressivement lugubre. Ça n'aidait pas non plus qu'une vendeuse eût déjà soupçonné Laur de vandalisme, même si celle-ci n'eut qu'ouvert un flacon de parfum pour en tester l'odeur. Les caissières faisaient office de statues religieuses austères, droites derrière leur caisse où personne ne passait jamais. La grande place était aussi chaude, grande et vide que les églises. Laur allait plutôt au Carrefour, comme tout le monde.

– Eille, est-ce que c'est toi, « Laurent »?

Laur grinça des dents. Ça l'énervait d'entendre son vrai nom. C'était Samuel, le junky du Service des loisirs, qui transportait en dessous de son bras de gros spaghettis en styromousse pour la piscine. Il devait se demander ce qu'une étudiante faisait au centre

commercial pendant les heures de cours, mais Laur se foutait trop de lui pour inventer une justification.

– Je pense que t’es l’ami de Patrice?

Laur hocha la tête.

– Ben, je voulais juste te dire qu’avec les événements, avec tout ça, hésite pas à venir me parler si tu te sens mal. Pat le faisait et ça avait l’air de lui faire du bien.

– Vous vous parliez? P... Pat disait quoi?

– Ça, je peux pas vraiment le dire, je dois garder ça pour moi. Je ferais la même chose si tu venais me parler.

– C’est bon, whatever.

Laur essaya de garder son calme. Ses yeux, invariablement, étaient attirés vers les dents de Samuel, rendues très intéressantes par la drogue. Le silence malaisant se prolongea encore quelques secondes, puis Samuel répondit :

– J’imagine que ça va, si je te dis les bouts qui te concernent. Il avait l’air pas mal content d’être ton ami. Surtout en traversant plein de choses, l’homosexualité.

Il fit un clin d’œil. Laur était maintenant aussi confuse que mal à l’aise.

– Et tant qu’à y être, continua Samuel, j’ai repensé à quelque chose récemment. Y avait un monsieur qui venait chercher Patrice, parfois, après l’école. J’ai vu son père dans l’entrevue et ça semble être deux personnes différentes. Ça te dit-tu quelque chose?

– Aucune idée...

– Okay... En tout cas merci.

La phrase fit office de salutations. Il quitta promptement l’aire de restauration, en accrochant une madame au passage avec ses jouets de piscine. Laur se dirigea aux toilettes. Elle avait besoin d’immobilité et d’un petit cubicule étroit pour décortiquer ce qui s’était passé. P avait dû beaucoup parler de Laur dans ses rencontres avec Samuel. Elle aurait pu mentionner leurs longues promenades sur l’heure du dîner, du souhait qu’elles partageaient de devenir des femmes, des sorties à trois avec Val, et tout le reste... Laur se sentait coupable, et surtout très compromise. En arrivant chez elle, elle se désinscrivait du forum Genre contact, c’était une des traces bizarres sur lesquelles elle ne voulait pas que Samuel ou la police tombassent. P, qui se faisait très discrète habituellement, et que les gens cherchaient à éviter, semblait plus présente que jamais, dans une multiplication d’incarnations différentes. P la cliente du travailleur social, P le petit garçon comme les autres, P l’aveugle en quête d’amour au Japon. Laur n’avait pas d’exacto ou de crayon permanent sur elle, mais elle comprenait un peu plus les gens qui dessinaient des graffitis au dos des portes de salle de bain. En ce moment, ça lui aurait fait du bien de laisser une trace pour garder un ancrage dans l’espace et le temps. De nouveau calme, elle retourna à son vélo. Avec un peu de chance, elle pourrait rentrer à l’école à temps pour les cours de l’après-midi. Distraite, elle avait oublié son

porte-clés engagé dans le cadenas du vélo. Aucun voleur n'était passé dans le coin, l'oubli resta sans conséquence. Tout suivait son cours, sans accidents.

Le samedi, Laur faisait son quart de six heures trente du matin à midi. Cette fin de semaine, par contre, elle travaillait avec l'équipe de nuit pour un remplacement. Elle serait fatiguée le lendemain, et ses parents seraient fâchés en l'apprenant. Toutes les soirées de la semaine s'étaient épuisées en lecture du blogue de P, dans une recherche d'un témoignage ou d'une phrase dans une fanfic qui ferait le pont entre le désordre de sa disparition et une explication claire. Jusqu'à maintenant, la tentative était peu concluante, et Laur avait le cerveau qui bourdonnait de longs textes plaintifs. Val aurait pu offrir une distraction si elle n'était pas aussi dure à rejoindre.

Le quart commençait à dix-huit heures. Devant le comptoir défilait le visage des clients habituels, à une fréquence stroboscopique. On ne pouvait les reconnaître que par leurs petits caprices : madame cheeseburger sans cornichons, monsieur hamburger nature, la famille avec les frites sans sel. Laur faisait des efforts pour rester souriante, et on dirait qu'en retour les clients la faisaient moins chier. Si ce n'était du TAG avec son nom de gars, elle se serait presque sentie confortable. Il y avait moyen de s'amuser, comme lorsqu'elle prit beaucoup de temps pour parler avec une petite fille souhaitant échanger son jouet Spy Kids, plus vieux, emballé, pour un des porte-clés Néopets en toutou. Quand elle était jeune, P avait souvent la collection complète des jouets du mois au McDonald. Laur n'était pas encore amie avec elle, mais elle trouvait ça cool et était un peu jalouse. À bien y penser, elle était contente que sa mère se fut forcée pour cuisiner. À manger autant au McDonald, P devait être devenue vraiment écœurée et elle aurait pu être obèse. En même temps, elle avait toujours été le genre de fille à manger le même lunch chaque jour, un sous-marin Pol-O-Bic avec un jus fluorescent de la cantine, sans jamais s'en plaindre. Après plusieurs heures à suer dans l'odeur de frites, à tendre l'oreille vers des clients qui parlent trop vite ou trop bas, à vider les six poubelles, à ranger les tables, le calme revint dans le restaurant. Pendant un bout de

temps, Laur se consacra aux tâches de ménage qui étaient le plus souvent remises à plus tard : « éclaircir » la porte d'entrée avec du Windex, vider les poubelles extérieures dans un gros conteneur, enlever les gommes encore enlevables d'en dessous des tables, remplir les distributeurs à ketchup. Elle sentait l'emprise de P sur son cerveau faiblir un peu. Toutes les niaiseries lues de sa plume ou entendues à son propos à l'école paraissaient moins importantes devant l'autorité souriante du restaurant. Laur n'avait jamais terminé le conte qu'elle avait prévu écrire sur les grands-mères suspendues dans le ciel rimouskois. Elle n'avait pas assez d'idées pour transformer l'image en histoire. Sa nouvelle inspiration, c'était d'écrire à propos d'un adolescent sans visage. Elle ou il — Laur n'avait pas encore décidé de son genre — mourrait dans une fusillade à son école, dans les bras du gars à qui il ou elle n'aurait pas avoué son amour. Son histoire était tirée d'un jeu flash qu'elle avait trouvé par hasard sur le web. Ça s'appelait « School Arena », et on contrôlait deux gars qui comptaient poser des bombes dans leur école. Ces derniers temps, Laur comprenait un peu plus les adolescents crasseux qui passaient leur temps à comparer les guns entre eux et qui finissaient invariablement par se faire suspendre de leur école pour avoir fait un dessin « violent ». Laur sentait que vouloir qu'une tragédie rompît le quotidien plate de l'école était un rêve valide. Par contre, c'était inacceptable de blesser des gens. L'idéal, ce serait qu'une personne extérieure s'invite dans la vie de Laur pour mettre le feu ou quelque chose comme ça. Ce fantasme la calmait à tout coup. Elle se demandait combien d'adolescentes mortes d'ennui rêvaient passivement comme elle de devenir martyres d'une tuerie scolaire. C'était peut-être ça, le destin « court et condensé » de P. Laur, supposant qu'on la tuât tragiquement, voulait que ça eût un effet persistant : qu'on ouvrît de nouvelles églises à sa mémoire, ou qu'on donnât son nom à un organisme à but non lucratif. L'essentiel, quand même, c'était de ne pas mourir avant d'être devenue une femme.

Le quart de nuit tira à sa fin, et l'équipe de « très tard la nuit/très tôt le matin » commençait à rentrer. Laur était assez fière d'elle. Elle sentait la tension dans les

muscles de ses jambes et le calme de ses pensées. Il faisait encore noir dehors, mais il y avait un éclat clair au fond du ciel. La journée débutait presque et elle avait déjà fini de travailler. Elle courut dans la salle de bain des gars, se réfugia dans le seul cubicule, défit son sac d'école pour sortir ses leggings Volcom et son polo Lacoste. C'était insupportable pour elle de passer une seconde de plus dans son uniforme suintant. Pour essayer de camoufler l'odeur de friture, elle se vaporisa trois lignes d'Axe sur le t-shirt et se lava le visage à l'eau froide avec le savon rose du distributeur. Elle gardait ses longs cheveux derrière les oreilles et ne les mouilla presque pas. Elle essaya de ne pas trop se regarder dans le miroir, son apparence physique la fascinait et elle pouvait passer un temps incalculable à inspecter les traits de son visage et la forme de sa silhouette, même si elle était pressée. Elle enfila son manteau puis se dirigea vers la sortie.

Juste avant de gagner l'air frais du dehors, elle crut voir à une table les parents de P. Leur visage aurait dû porter la trace des événements des dernières semaines, il n'en était rien. Au lieu de les analyser davantage, Laur dut se détourner. Les couleurs des murs et la forme des tables lui donnaient mal au ventre. Enfin libre, elle se laissa gagner par la quiétude du stationnement en sandwich entre un quartier résidentiel complètement éteint jour et nuit, et un boulevard où les voitures se faisaient rares à cette heure.

– Hey! l'interpella la voix d'un garçon.

Sur la petite terrasse, à une table encombrée par un parasol fermé, étaient assis deux collègues des cuisines : Jézz, un grand mince avec des tatouages tribaux et un autre plus petit avec les cheveux roux dont Laur ignorait le nom.

– Salut, dit Laur.

Elle alla s'asseoir avec eux. Ils étaient déjà au milieu d'une conversation qu'ils poursuivaient sans trop se déranger de la nouvelle arrivée. Leur échange était à propos de pièces de voitures, et Laur n'y connaissait rien. De toute façon, elle ne tenait pas vraiment à parler de quoi que ce soit. Écouter suffisait. P parlait avec autant de passion des maisons de productions de girls bands en Corée, mais puisque c'était un sujet extraterrestre, elle passait pour une folle. Il y a des gens qui se plaignaient d'être nés à la mauvaise époque, P semblait n'être d'aucune époque et d'aucun territoire. Elle n'eût même pas été à sa place en Corée ou au Japon. P était une fille d'un autre espace temps. Plutôt qu'en tant qu'humaine, elle aurait dû naître comme fille en dessin animé dans le monde de *Sakura chasseuse de cartes*. Laur repensait au blogue « Lowlita », à toutes ses histoires, et se demanda s'il contenait l'âme de P. Les deux gars lancèrent l'idée de s'échanger une « puff ». C'était en fait du pot enroulé dans un papier de cigarette. Les joints étaient rangés dans un paquet de cigarettes réutilisé, mais le subterfuge était un peu inutile une fois qu'on sentait l'odeur de la fumée.

Jézz passa le joint à Vincent, le roux — Laur apprit le nom de celui-ci au détour de la discussion —, puis la fausse cigarette se retrouva entre les mains de Laur. C'était tentant, il fallait seulement qu'elle se rappelle de cacher son manteau et de mettre son linge directement au lavage en rentrant. Elle essaya de le fumer comme une cigarette, ça avait à peu près le même goût, en moins piquant.

– C'est vraiment du bon stock, dit le gars roux.

Laur se demandait si on pouvait déterminer la qualité du pot au goût, ou si la formule

« c'est du bon stock » était une expression creuse et polie qu'on utilisait pour remercier les gens. Elle restait à la traque de la moindre sensation de « plannage », de « buzz », de « trip ». Il semblait pourtant n'y avoir que la fatigue habituelle des quarts de nuit. Laur se désintéressa pour de bon de la conversation et replongea dans ses réflexions. Elle se demandait si écrire des commentaires sur « Lowlita » pourrait établir un canal de communication avec l'au-delà, comme le ferait une planche de ouija. Laur se dit que c'est le genre de pensées qu'elle aurait si le pot avait fait effet.

– On s'en retourne en char. Tu veux-tu un lift ? la questionna Jézz.

– Okay, répondit Laur, certaine que personne ne tenterait de voler son vélo si elle l'abandonnait ici avec son cadenas.

Vincent prit place à la banquette avant de la voiture, Laur s'assit à l'arrière. Il y avait au niveau des pieds une boîte de Kleenex, beaucoup de casseaux vides portant le logo du Ying Yang Sushi, un cap de roue, du lave-vitre. On avait toujours dit à Laur que le lave-vitre était particulièrement dangereux, parce que c'était un poison au goût sucré. Quand elle était petite, elle avait prévu d'en garder avec elle une fiole pour pouvoir y goûter dans les derniers instants avant sa mort et vérifier si la rumeur était vraie. Les deux gars habitaient dans un quartier « récent » de Rimouski. Laur le connaissait bien, c'était un endroit où les maisons étaient assez belles, mais certains détours de rue laissaient voir d'énormes chantiers de construction, et on devait rouler à même les chemins de terre. Quand Jézz apprit que Laur habitait à l'autre bout du monde, Sacré-Cœur, il lui demanda si c'était okay d'arrêter pour un pit-stop au parc-bo. Elle dit oui. Le conducteur sortit son cell pour appeler un ami, « Yonel », et l'inviter à le rejoindre dans dix minutes. La nuit s'annonçait plus compliquée qu'un lift de retour à la maison. Au parc, Jézz stationna sa Subaru à côté d'une Toyota Tercel, le seul autre char dans

les parages, puis sans donner d'explication sortit tout simplement pour jaser avec le proprio de l'autre voiture, peut-être Yonel, par une fenêtre ouverte côté passager. Laur ne savait pas trop où se mettre. Le gars roux, Vincent, ressortit son joint et se mit à le fumer. Il ne s'était pas donné la peine d'ouvrir sa fenêtre, Laur entrouvrit la sienne pour ne pas mourir asphyxiée. On entendait du char voisin une musique rythmée et électronique mêlée à la voix aigüe de la chanteuse s'exprimant dans une langue inconnue de Laur. Après une quinzaine de minutes, un autre char vint se stationner. Une fille assez belle aux cheveux courts la conduisait. Par la porte arrière en sortit un gars courtaud et un autre mince avec un t-shirt deux tailles trop grandes et une casquette de travers, il tenait en dessous de son bras une caisse de douze. Ils s'installèrent sur le banc de parc à proximité et commencèrent à boire. Jézz alla les rejoindre, le roux sortit du véhicule et se rendit aussi à la table. Laur méditait sur un moyen de quitter la situation le plus discrètement possible, mais en même temps elle voulait laisser une dernière chance à Jézz de la reconduire à bon port. Elle déboucla sa ceinture de sécurité et empoigna son sac d'école avant d'aller les rejoindre. Une fois en dehors du véhicule, personne ne la remarqua. Elle s'approcha de la table. Jézz interrompit finalement sa conversation :

– Eille, Lau, j'espère que ça te dérange pas, j'ai des chummy qui étaient dans le coin. On jase pis je te reconduis tout de suite.

– Okay, pas de trouble.

Laur prit place dans un coin de la table, en s'insultant secrètement pour avoir consenti à cette perte de temps magistrale. Les amis de Jézz semblaient particulièrement intoxiqués. Celui au T-shirt large se vantait de sa nouvelle blonde, Léa, au « cul de top modèle ». La fille en question, celle aux cheveux courts, avait l'air un peu fâchée

derrière son volant, même si elle n'entendait probablement pas ce qu'on disait d'elle. Après une dizaine de minutes, elle redémarrà le char et repartit on ne sait où. Le gars de la Tercel, Yonel, monta le volume de ses speakers grinçants et rejoignit le groupe. Il avait à peu près la même taille que Laur, des vêtements convenus de rappeur, mais un visage beaucoup trop vieux. On dirait que quelqu'un avait collé la tête d'un gars de trente ans sur le corps d'un ado de seize ans. Il demanda à Laur si « il » voulait quelque chose à fumer. N'ayant pas d'argent sur elle, elle jugea plus sécuritaire de refuser. Le gars avait davantage l'approche d'un dealer que d'un fumeur social. En plus, la croix gammée tatouée sur ses jointures ne la mettait pas en confiance. Le courtaud offrit une bière à Laur, elle accepta. Il devait être quatre heures du matin, Laur comprenait mal comment ses collègues pouvaient être d'une humeur aussi festive après avoir passé une partie de la nuit debout à suer dans les cuisines.

– C'est pas dangereux pour la police ? demanda Laur.

À ce stade-ci, ça ne la dérangeait pas d'être têtueuse. Le dealer lui répondit :

– J'ai quelque chose contre ça.

Il ouvrit le coffre de sa Tercel et rapporta une espèce d'outil. Laur n'eut pas peur quand elle remarqua que c'était un gun. Elle commençait à accepter la tournure absurde de cette nuit. Après s'être imaginé une histoire de tireur fou dans une école, pour *L'Écorce fabuleuse*, ça pourrait être intéressant de voir une vraie arme. L'idée d'écrire la distrait de la musique asiatique poche vomie des haut-parleurs de mauvaise qualité, de la présence distante et inquiétante d'une statue de Roger Langevin, et du fait qu'elle était entourée d'étrangers sans aucun moyen de retourner chez elle. Laur buvait, respirait la fumée secondaire, pensait à des trucs fous qui la rendaient de plus en plus

en colère. Elle pourrait demander au nazi d'aller intimider ou tuer Samuel, elle pourrait partir avec n'importe qui et ne pas revenir, elle pourrait boire assez pour qu'on doive la reconduire à l'hôpital ou la laisser pour morte. Elle allait peut-être mourir ici, à côté de la statue comme des deux gars et de la fille soulevant un triangle.

– Comment ça marche ? demanda Laur, en pointant le fusil.

– C'est pas dur. Mais j'ai pas eu à l'utiliser souvent. Une seule fois, ça a appris à tous les crosseurs de s'tenir calme.

Le nazi lui montra comment fonctionnait le cran de sécurité, le barillet. Chaque chambre avait sa balle.

– Je peux-tu l'essayer ?

Le dealer leva le sourcil. Laur prit l'arme, juste le poids de l'objet lui faisait prendre la mesure de toute la destruction possible. Est-ce que l'objet avait vraiment craché un bout de métal qui s'était enfoncé dans le corps d'un humain ? Est-ce que ça avait cassé un os, explosé un œil dans son orbite ? Laur leva l'objet au-dessus de sa tête, le pointa vers le ciel. Les gens à la table se turent par réflexe.

– Wo wo, attention tit-gars, dit le grand gars avec une casquette.

Laur reposa l'objet.

– En passant, je suis une petite fille.

– Okay.

Les gens à la table de pique-nique reprisent la conversation. La magie folle de la soirée poursuivait son effet. Laur réalisait à peine qu'elle avait fait son premier « coming out », en s'adressant à des gens qu'elle ne connaissait pas et qui n'avaient rien à foutre d'elle.

– Je reviens tout de suite, dit Laur.

Elle traina le revolver d'une main, sa bouteille de bière de l'autre, et en renversa un peu. D'un pas sûr, elle s'approcha de la statue des trois personnes qui levaient une forme géométrique. L'œuvre plantée au milieu du parc devait porter un nom comme « les constructeurs ». Laur ne savait pas encore ce qui la mettait le plus en colère, la fille voluptueuse ou les deux gars à la silhouette grossière. Elle essayait de se rappeler lequel des deux gars elle avait associé à P en blague, pendant leur sortie sur l'heure du dîner. Tentant sa chance, elle visa le visage de celui qui était le plus près, puis tira. Elle entrevit du coin de l'œil une silhouette fantomatique, ce qui lui fit perdre pied. À cause du contrecoup, le fusil cogna l'arcade sourcilière de Laur. La douleur la dessoula d'un coup.

– What de fuck, Lau ?! demanda Jézz, aussi amusé que confondu.

La musique au loin s'était tue. Jézz et Vincent couraient vers elle, les autres

s'approchaient avec davantage de précautions. Laur ne parlait pas, elle laissa tomber le fusil par terre, regarda si son sourcil saignait. Il saignait. Elle ne trouvait plus sa bière, qui aurait dû être au pied de la statue. Les gars parlaient ensemble de la folie qui risquait de gagner la ville si la balle perçait un char ou un mur.

– Tu l'as tirée où ? demanda un des garçons.

Laur inspectait les alentours, en vain.

Si Val avait pris son somnifère, elle n'aurait certainement pas été réveillée par son téléphone contre la table à manger dans la pièce d'à côté. Il n'a vibré qu'une fois : un texto.

« rejoins-moi au quai stp »

Laur ne répondit pas aux demandes de précisions supplémentaires ni aux appels. Val avait donc pris le volant, sans savoir si elle se faisait avoir par un message qui aurait très bien pu être le résultat d'une erreur de destinataire. Fenêtres remontées, priant en silence pour que sa timing belt un peu trop usée tînt le coup pour le chemin, Val fumait pour se garder les yeux ouverts. Elle dormait difficilement sans ses somnifères, mais elle se sentait toujours somnolente quand il faisait noir. À la radio, il y avait juste de la musique disco. Aucune station dans les parages n'aurait voulu dépenser de l'argent dans l'animation pour la poignée de gens debout à quatre heures du matin. Val espérait arriver à temps pour Laur, mais elle ne souhaitait pas dépasser les limites de vitesse. Après une quinzaine de minutes, Val prit la mauvaise sortie. Elle était dans la partie de Pointe-au-Père la plus près de la sortie de la ville, alors que le quai était un peu plus près du centre-ville. Elle roula dans la voie de gauche sur le boulevard Saint-Germain, grinçant des dents à chaque lumière rouge. Elle essayait de reprendre son calme en regardant les lampadaires se refléter dans le fleuve que le boulevard longeait par le résultat d'un choix d'aménagement urbain douteux. Plus elle s'approchait de la destination, plus elle trouvait de sous-entendus terrorisants à la petite phrase textée par Laur. Peut-être eût-elle dû alerter les parents de la jeune fille, mais elle étaient trop solidaire pour courir un tel risque de trahison dans un moment critique. Finalement, Val put s'engager dans l'allée du Quai. Elle se stationna dès qu'elle put, ayant prévu de faire le reste de la recherche à pied. Dans le noir total, elle avait trop peur de foncer

sur son amie si elle gardait le volant. Une fois dehors et dans le froid, elle constata qu'une lampe de poche lui aurait été indispensable. Elle se demanda si des caméras avertiraient un gardien de sécurité de son stationnement illégal. Elle erra un peu sur le quai. Il y avait de grands lampadaires, en petit nombre, qui suffisaient à tracer le chemin devant elle. Val s'approcha du fleuve : l'eau était calme. Si Laur était tombée dans l'eau, par accident ou volontairement, elle aurait peut-être pu nager jusqu'à une échelle et retourner sur la terre ferme. En scrutant les eaux, Val ne voyait rien, qu'une grosse surface opaque comme du goudron, avec le reflet blanc de l'éclairage.

– Laur ? T'es-tu là, Laur ?

Val entendit un « oui » distant. Un mot trop court pour qu'elle ait pu en identifier la provenance. Heureusement, de longs sanglots suivirent. Le son venait de l'extrémité du quai. C'était Laur, en petit bonhomme par terre. Val s'approcha d'elle, lui toucha l'épaule.

– Scuse moi, mon cell avait pu de batterie, dit Laur.

Laur se leva, tituba un peu. Elle tenait une grosse pierre dans ses mains et son visage était taché de sang. Val ne savait pas trop si elle devait prendre Laur dans ses bras pour la consoler, mais toute la situation la paralysait. Elle réussit tout de même à glisser quelques mots.

– C'est pas grave, je suis là. Qu'est-ce qui se passe ?

Laur s'approcha en pleurnichant :

– J’ai vu les parents de P. J’ai aussi fait une grosse niaiserie.

Laur tendit à son amie la tête de statue aux traits grossiers. La sculpture de glaise plissée disait quelque chose à Val, mais elle se rappelait plus où elle l’avait vue. Laur pleurait de plus belle.

– C’est pas grave, ça arrive des accidents, la consola Val.

Laur se mit à rire un peu au milieu de ses larmes.

– Qu’est-ce que tu fais aussi loin de chez toi ?

Son amie ne répondit pas, alors Val choisit de ne pas insister. Elle alla s’asseoir près du rebord du quai. Laur vint la rejoindre sur le sol en ciment froid.

– Je suis vraiment fâchée contre P, dit Laur en flattant la tête de la statue comme si c’était un oiseau blessé.

Val remarqua l’odeur de pot et d’alcool que dégageait l’adolescente.

– Tu es fâchée qu’elle soit partie ?

– Non, je suis fâchée qu’elle revienne pas. Parce que ça veut dire que j’ai fait quelque

chose de mal. Pis si la police le découvre, je peux oublier Montréal, pis les hormones, pis le changement de nom.

Val se mit aussi à promener ses doigts sur la tête posée sur les cuisses de Laur. C'était rugueux.

– Qu'est-ce que t'as fait, Laur ?

Laur essaya de répondre, s'étrangla dans un sanglot, expira d'impatience, puis reprit :

– Je sais pas. Elle m'avait parlé qu'elle voulait partir rejoindre un gars.

Les mains de Val s'arrêtèrent dans le geste. Elle trouva tout de même la force de ne pas trop réagir fortement et de laisser Laur parler.

– Je pensais que c'était une autre histoire comme qu'elle inventait. Tu peux pas savoir comment P pouvait dire des choses pas rapport en une journée. Elle disait avoir rencontré un gars ici, un serveur dans un resto, mais je l'ai jamais vu et elle voulait pas me dire où il travaillait.

– C'était lui que P voulait rejoindre ?

Val posa la question doucement, mais avec fermeté pour empêcher que l'adolescente divague et perde son fil de pensée.

– Pas lui. Apparemment un gars qui vit à New York. L'état, pas la ville. Ils chattaient ensemble. Mais P a même pas de passeport et a jamais voyagé de sa vie, j'étais persuadée qu'elle laisserait faire.

– Peut-être que oui, peut-être que non, dit Val, en souhaitant se montrer rassurante.

– Penses-tu que je devrais aller voir la police ?

– Oui, ou les parents, au moins. On peut faire ça ensemble.

Laur souleva le morceau de statue à la hauteur de sa tête.

– J'ai aussi tiré un gun là-dessus. Je suis vraiment dans la merde.

Val lui prit la tête des mains. Elle se dirigea d'un pas sûr vers le garde-fou, puis lança dans un grand arc le bout de pierre, pour le faire disparaître à tout jamais dans le fleuve, ou jusqu'à la prochaine marée basse. Laur ne pleurait plus. Elle s'approcha de Val, colla son épaule à la sienne. Elle scanna la rivière noire à la recherche d'un petit bout de roche gris clair. Il n'y avait pas la moindre trace d'une onde sur la surface de l'eau, mais il faisait noir. Pour une première fois, Laur était admirative envers sa ville. C'était formidable d'être entourée d'autant de vies qui ne disparaissaient pas.

– Veux-tu encore me raconter l'histoire de la sorcière qui flotte sur l'eau? demanda Val.

Laur essaya de se creuser la mémoire. Dans un coin de son cerveau baigné d'ombre, elle retrouva la soirée de patinage. Le souvenir était brûlant comme un morceau de glace qu'on eût saisi à mains nues.

– Maintenant, l'histoire a changé. Il était une fois une fille ben normale qui ne pouvait pas marcher sur la glace, qui vivait dans une ville plate où personne ne faisait particulièrement attention à elle, qui n'allait pas mourir jeune dans un drame.

– Okay... Et il se passe quoi ensuite?

– J'ai pas encore décidé.

Salut encore ! J'espère que ça te surprend pas trop que je t'écrive à nouveau, après la grosse période de silence. J'espère que t'es pas fâché contre moi, c'est juste que j'avais besoin de penser à des choses de mon côté. Ça m'a vraiment fait plaisir nos tours en voiture pour aller manger des gâteaux au fromage, et la fois où tu m'as fait la surprise de m'emmener dans ton quartier d'enfance. Ça m'a un peu excitée, je trouvais que ta maison, celle de ton meilleur ami, la façon dont tu me parlais de ta jeunesse, ça faisait tellement un tableau lumineux et agréable. J'ai pensé que je pourrais en faire partie, moi aussi, et ça m'a fait chaud au cœur. Par contre, quand je me suis rendu compte que tu n'en étais pas là, ça m'a fait un peu mal.

Je tenais juste à te remercier pour les bons moments. Quoiqu'il arrive, ça va toujours être un lieu chaud dans ma tête, le souvenir. J'aurais aimé que tu sois prêt, que tu me présentes à ta famille et à tes amis, qu'on puisse être ensemble en public sans se méfier d'être vus. C'est oublier les petits rêves qui fait le plus mal. Toutefois, ce sont des choses qui ont juste existé dans ma tête de toute façon. Quand on était ensemble, c'était plaisant, et ç'a existé pour de vrai.

T'es pas obligé de me répondre. C'est juste que je me retourne dans mon lit en pensant à tout ça, et je me suis dit que de me vider le cœur m'aiderait à m'endormir.

Même quand je vais être une vraie femme, avec une vie à moi et entourée de gens qui n'ont jamais entendu ton nom, je ne vais jamais t'oublier.

+Fallen-Meninn+

ÉCRITURE TRANS DE RÉGION ET MÉTRONORMATIVITÉ

Many stories matter. Stories have been used to dispossess and to malign. But stories can also be used to empower, and to humanize. Stories can break the dignity of a people. But stories can also repair that broken dignity¹.

— Chimamanda Ngozi Adichie

¹ Ngozi Adichie, Chimamanda (2009). *The danger of a single story*. [Acte de colloque]. Oxford, Royaume-Uni. Récupéré de : https://www.ted.com/talks/chimamanda_adichie_the_danger_of_a_single_story/transcript

J'écrirai une histoire à propos de femmes trans en région, le roman que j'aimerais lire. Je veux être celle qui abordera le sujet dans une histoire fictive, plutôt que dans un témoignage, et ce geste me paraît audacieux. Ma plume à l'arrogance propre aux auteures dans la mi-vingtaine qui se croient capables d'engendrer leur propre lignée dans une chambre vide où leur voix résonne sans entraves. Pourtant, j'entends d'autres femmes : sous le plancher, derrière les planches des murs autour de moi. Il y a toujours l'héritage de mes prédécesseuses qui trouvent le moyen de se faire entendre et de m'influencer. Je n'écris jamais seule. Je ne pourrais pas écrire seule, même si je le voulais.

Il était une fois les femmes trans² : notre passé est littéraire et se subdivise en mille variations d'un nombre restreint de motifs. Des corps de femmes entrent dans une ronde populeuse à la danse prévisible : ils ont été battus, contrits, transformés, puis progressent sur une route prometteuse. Les visages kaléidoscopiques se racontent parfois de leur voix propre, parfois un médecin debout derrière tient lieu de porte-parole. Ces histoires sont primées pour ce qu'elles révèlent de la condition humaine, des constructions sociales, du déterminisme biologique. Les femmes trans, d'une certaine façon, tiennent lieu de prisme qu'utilise un lectorat cis³ pour décomposer ses propres zones floues. Dans d'autres circonstances, nous aurions pu être élevées au statut d'oracle, notre témoignage faisant office de constellation contenant les secrets de

² Selon certaines interprétations, le mot « transsexuel » renvoie uniquement aux personnes qui ont eu recours à des interventions médicales pour vivre dans un genre autre que celui assigné à la naissance. Le mot « transgenre » a été couramment utilisé pour inclure toutes les variations qui existent en dehors des normes de genre d'une société donnée (voir Stryker, 2008, p. 6). Je choisis d'utiliser la dénomination « femme trans », que j'accolerai à la conception qu'a Serano de « trans woman » : « any person who was assigned a male sex at birth, but who identifies as and/or lives as a woman » (Serano, 2007, p. 9). Les « hommes trans » vivent un parcours similaire, en étant assigné femme à la naissance et en revendiquant leur identité ou leur vécu d'homme. Le terme « personnes trans » peut recouper ces deux groupes, en plus des gens qui rejettent leur genre assigné à la naissance sans en revendiquer un spécifiquement homme ou femme.

³ Les mots « cis » et « cisgenre » renvoient aux personnes qui ne sont pas trans, donc qui s'identifient au genre qui leur a été assigné à la naissance. Ce mot permet de limiter une utilisation de « homme » et « femme » comme synonymes d'« homme non trans » et de « femme non trans » (Stryker, 2008, p. 9).

la sexualité humaine, de la force de vivre, de la souplesse de la chair. Néanmoins, peut-être nos mots ne sont-ils bons qu'à servir d'arme supplémentaire au front d'un combat pour une vie mieux intégrée à celle des autres.

L'héritage littéraire de ma communauté pèse sur mes épaules, même si parfois il me semble que le legs se résume à une seule histoire répétée *ad nauseam*. Je ne suis plus épatée par la nouveauté des mots qui cachent un mantra pratiquement centenaire, une femme déshéritée qui déclare : « je suis humaine, je suis digne, je savais tout ce temps ». On pourrait nous associer aux sirènes, un personnage typé aux centaines de déclinaisons hiérarchisées luttant les unes contre les autres pour la légitimité aux yeux des civilisations en mouvement. Simplement, il est dangereux pour nous femmes trans de laisser les gens nous attribuer un rôle trop symbolique : contrairement aux sirènes, nous ne sommes pas des êtres fictifs et nous avons nos propres intérêts à défendre, notre propre récit à proposer. Nous, femmes trans du Québec, malgré toute la protection dont nous bénéficions si nous avons notre citoyenneté et sommes adultes, restons humaines et vivantes, et c'est ce qui nous rend vulnérables vis-à-vis des discours que nous émettons sur notre condition. Nous devons prendre en compte la fragilité de nos droits acquis, de notre intégration dans la société, de la constitution de nos groupes et de notre perception de nous-mêmes. Et si nous faisons preuve de négligence, les conséquences indirectes de notre écriture ne nous oublieront pas. Peut-être est-ce pourquoi nos histoires me fascinent tant?

I - J'ÉCRIS SUR NOUS : JEUX DE FRONTIÈRES⁴

⁴ Certains passages de cette prochaine section peuvent constituer une forme modifiée des essais que j'ai publiés sur le blogue Le Fil Rouge : <https://chezlefilrouge.co/author/roxanenad/>

Étant une auteure trans, je ressens une certaine retenue quant à la possibilité de m'approprier l'identité trans. C'est un peu comme si j'avais le choix d'écrire sur moi ou bien d'écrire sur l'identité trans, mais jamais les deux simultanément. Si j'avais à chercher l'origine du « nous » trans, je saurais mal comment baliser mon exploration. Établir la généalogie de l'identité trans, c'est exposer au grand jour le facteur artificiel et fragile des frontières entre les concepts. L'histoire trans, selon mon interprétation de cette identité, a commencé à s'écrire au moment de la création du lexique entourant la transsexualité, au vingtième siècle, pour répondre à un besoin du monde médical, lequel cherchait à identifier le phénomène des patients qui réclamaient chirurgies et traitements pour vivre selon un genre différent de celui assigné à la naissance. Susan Stryker mentionne que le terme transsexuel

was used in the title of a 1949 article by D. O. Caldwell, “psychopathia transexualis”, but it was popularized by Dr. Harry Benjamin in the 1950s and became widely known as a result of a spectacular publicity given to the 1952 “sex change” of Christine Jorgensen, [...] whose genital conversion operation made headlines around the world⁵.

De cet outil médical a découlé une utilisation plus communautaire de la catégorie « trans ». Au Québec, l'introduction aux questions de changement de genre s'est faite par la médiatisation et la judiciarisation de cas comme celui de Lana St-Cyr, une drag queen arrêtée en 1962 pour avoir donné un « spectacle obscène »⁶. Au cours des années, ce qui fut interprété comme un acte immoral au milieu du 19^e siècle a progressivement été redéfini comme un moyen d'expression artistique valide, pour le cas des drag queens, et une variation naturelle et inoffensive au sein de la diversité humaine, pour ce qui est des personnes trans. Selon l'avis de nombreux groupes

⁵ Stryker, Susan. (2008). *Transgender History*. New York : Perseus Books Group.

⁶ (sans auteur, sans pagination) *Danseuse arrêtée en plein spectacle : le juge devra-t-il l'appeler mademoiselle ou monsieur ?* (1962, 26 mars). Nouveau journal.

communautaires LGBT au Québec et d'intervenants du milieu médical s'intéressant à ces populations, qui se sont prononcés en 2015 lors de consultations québécoises sur des règlements concernant les personnes trans, c'est plutôt le manque de soutien par l'entourage ou la société, et le malaise que le rejet provoque qui représentent un danger pour les personnes trans, et non pas leur acte de se réclamer d'un genre différent de celui assigné à la naissance ⁷.

La création d'un vocabulaire autour des réalités trans ne peut être définie comme *le commencement* qu'en omettant la possibilité que ces nouveaux mots ne faisaient qu'identifier une réalité qui les précédait. En effet, les concepts trans pourraient être associés à certaines réalités de peuples non occidentaux, non blancs. Les Two-Spirits, déjà présents dans beaucoup de peuples autochtones nord-américains avant la période de la colonisation, vivaient une ambiguïté quant à leur rôle social et à leur comportement genré qui peut rappeler l'expérience trans, selon une variante qui prend racine dans le spirituel. De plus, plusieurs figures historiques sont reconnues pour leur rapport novateur au genre : il serait facile de faire de leur vie le « passé » de l'identité trans. Un tel travail sémiologique soulève plusieurs enjeux éthiques. Certes, Louise Labbé ne montait pas son cheval en amazone, Rachilde écrivait des histoires de femmes bourgeoises prêtes à essayer les moqueries de la haute société pour se prêter au travestissement, Jeanne d'Arc a transcendé les limitations attribuées à son genre pour prendre part à des conflits armés. Toutes ont été dissidentes vis-à-vis de leur genre. Le phénomène pourrait toutefois moins relever d'un parcours trans, et davantage d'un féminisme embryonnaire ou d'un acte de résistance rendu révolutionnaire par un

⁷ Les interventions lors des consultations particulières et auditions publiques de 2015 sur le projet de règlement relatif au Règlement sur le changement de nom et d'autres qualités de l'état civil pour les personnes transsexuelles ou transgenres, rassemblant autant les gens trans, les organismes de la province s'intéressant à leur condition, et des professionnels du milieu de la santé, donnent une vision juste de la conception au Québec des réalités trans. L'on peut voir qu'une interprétation pathologisante, s'écartant du modèle de l'auto-détermination, est marginale parmi les intervenants (<http://www.assnat.qc.ca/fr/travaux-parlementaires/commissions/ci-41-1/journal-debats/CI-150415.html>).

contexte historique particulièrement restreignant. Peut-être que de marquer un début définitif à l'histoire trans est non souhaitable, puisque le risque est grand d'aplanir des singularités historiques ou culturelles sous le rouleau compresseur des interprétations anachroniques ou invasives. Je préfère ne pas me prêter à une analyse portant des ambitions universalisantes et faire place à l'intime, afin de retracer comment mon identification au groupe des femmes trans est venue à naître, même si je sais que l'histoire du mouvement dépasse les limites de mon passage sur terre. Je veux tester l'élasticité de ce « nous » une fois que je me le suis approprié, voir comment il me propulse, comment il me limite.

Mon premier contact avec le phénomène trans a été par des entrevues aux émissions de type *talk-show*, dans des épisodes où on invitait des femmes ou des hommes du Québec ayant récemment entamé leur transition de genre pour qu'ils témoignent de leur parcours et satisfassent la curiosité d'un public nouvellement sensibilisé à la question. J'ai depuis longtemps oublié le titre de ces émissions, attrapées au hasard, mais je me souviens d'un homme qui décrivait le fonctionnement de l'érection de son néophallus, d'une femme qui expliquait comment les gens l'identifiait sous le bon genre grâce à ses implants mammaires. J'ai aussi grandi en consultant des articles de journaux, des documentaires ou des reportages télévisés qui abordaient la question en entretenant la même mission de vulgarisation, toujours pour qu'une personne trans explique ses choix à un public cis présumé ignorant de la question. Plus rares ont été les œuvres d'art traitant de l'expérience trans pour elle-même (comme *Laurence Anyways*⁸ de Xavier Dolan, dont je parlerai plus tard), ou celles créées par les personnes trans et pour les personnes trans (comme *Fierce Femmes and Notorious Liars*⁹ de Kai Cheng Thom, dont il sera aussi question plus loin). Ces œuvres, dépassant la stricte fonction

⁸ Dolan, Xavier. (2012). *Laurence Anyways*. [Film]. Montréal : MK2 Productions.

⁹ Thom, Kai Cheng. (2016). *Fierce Femmes and Notorious Liars : A Dangerous Trans Femme Confabulous Memoir*. Montréal : Metonymy Press.

pédagogique, me semblent rares et nouvelles dans le champ discursif trans. Certains événements historiques vont dans le sens de mon constat, puisque la fondation d'une vision « moderne » de l'identité trans, avec son jargon spécialisé que nous utilisons aujourd'hui, s'est faite dans un rapport de sensationnalisme médiatique et de sensibilisation du grand public, plutôt que par des discours ou des initiatives intracommunautaires. Les œuvres comme *Man into Woman* de Lyly Elbe¹⁰ (1931) et l'autobiographie de Christine Jorgensen¹¹ (1967) ont été parmi les premiers discours adoptant une approche médicalisée du vécu trans. Ils étaient dotés d'un vocabulaire assez spécialisé pour élever leur parcours personnel à une condition plus large, et leur trame narrative était assez attrayante pour plaire au grand public. Les récits ont suscité l'émerveillement en abordant des exploits médicaux, en plus d'un passage de l'ombre à la célébrité pour des miraculées prêtes à tout afin de vivre leur rêve.

Les biographies trans ont créé ce que Bernice L. Hausman appelle une hégémonie littéraire, le transfert d'une seule façon d'écrire d'une génération à l'autre. Selon lui, un facteur déterminant dans cette situation a été le désir de personnes trans d'analyser et de reproduire un changement de genre complété avec succès chez leurs prédécesseurs : « Collecting the autobiographies of successful transsexuals [...] constitutes an important part of transsexual self-construction, self-education, and self-preparation for encounters with clinic personnel¹². » Dans les dernières années, plusieurs auteurs trans, comme Julia Serano et Kai Cheng Thom, ont déploré la quantité écrasante des autobiographies trans. Je ne crois pas que leurs mots appellent à une disparition du genre littéraire. Plutôt, je pense que leur prise de position signale un

¹⁰ Elbe, Lili. [1931] (2004). *Man Into Woman: The First Sex Change, a Portrait of Lili Elbe*. London : Blue Boat Books.

¹¹ Jorgensen, Christine. (1967). *Christine Jorgensen: A Personal Autobiography*. New York : Bantam Books.

¹² Hausman, Bernice L. (2006). Body, technology and gender in transsexual autobiographies. Dans Stryker, Susan. et Whittle, Stephen (dir.). *The Transgender Studies Reader*(p. 337). New York : Routledge.

manque de diversité de messages dans le champ littéraire trans. Le partage de témoignages et l'éducation du grand public ont été une excellente pierre d'assise pour la construction d'une nouvelle communauté. Néanmoins, j'abonde dans le sens des critiques et je partage cette même démarche visant une recherche thématique et formelle. Serano et Thom ont adopté une position critique vis-à-vis de leur propre héritage littéraire et ont écaillé un peu le vernis des (auto)biographies¹³ trans. Celles-ci, nonobstant leur valorisation, ne représentent pas toujours la voix libre d'une femme trans qui s'exprime sur sa vérité ; c'est aussi la construction fictive, dans une certaine mesure, fondée par des exigences de personnes non trans en position de consommateurs, d'éditeurs, de médecins. Julia Serano, dans son texte « Transgender Manifesto », décrit la réaction de son entourage lorsqu'elle a annoncé le projet d'écrire un livre. Parce qu'elle est trans, nombre de personnes ont tenu pour acquis que son premier livre serait une autobiographie. Serano dit que son entourage attendait probablement un de ces récits ayant comme prémisse qu'elle est une femme enfermée dans un corps d'homme :

one that distorts my desire to be female into a quest for feminine pursuits; one that explains the ins and outs of sex reassignment surgery and hormones in gory detail; one that completely avoids discussions about what it is like to be treated as a woman and how that compares to how I was treated as a male; one that white-washes away all of the prejudices I face for being transsexual; a book that ends not with me becoming an outspoken trans activist or feminist, but with the consummation of my womanhood in the form of my first sexual experience with a man¹⁴.

¹³ La formulation (auto)biographie est ici utilisée pour faire simultanément référence aux formes de la biographie et de l'autobiographie.

¹⁴ Serano, Julia. (2007). *Trans Woman Manifesto*. Dans Serano, Julia, *Whipping Girl : A Transsexual Woman on Sexism and the Scapegoating of Femininity* (p.9-13). Berkeley : Seal Press.

Pour Serano, l'archétype qu'elle critique dans son propos était majoritairement présent dans le monde de la publication, jusqu'à récemment. S'écarter de cet archétype, pour elle, ouvre la porte à une diversité de perspectives et d'expériences qui reflète mieux la communauté trans. Thom remet en question le champ littéraire d'une façon similaire, dans un langage très imagé. Une préface, de sa plume, à son livre *Fierce Femmes and Notorious Liars* annonce un désir de renouveler les discours dominants à propos des femmes trans : « someone had to write us girls as dangerous story: a transgender memoir, but not like most of the 11, 378 transgender memoirs out there, which are just regurgitations of the same old story that makes us boring and dead and safe to read about¹⁵. » Les (auto)biographies trans ont encore leur utilité : elles permettent à nombre de personnes trans en début de parcours de trouver les mots pour affirmer leur identité aux yeux de la famille et des intervenants du milieu médical dont ils dépendent. Par contre, la stagnation du corpus trans, malgré toute la diversité des parcours et la nature dynamique des communautés, me semble peu souhaitable.

Selon Kai Shaffer et Sidonie Smith, le témoignage est une arme à double tranchant : d'un côté, il permet l'identification par empathie, les actions politiques ; de l'autre, il est susceptible de provoquer l'apathie et un contrecoup¹⁶. Le grand nombre d'autobiographies, ou de discours trans s'approchant du témoignage, m'a donné l'impression que c'était un moyen particulièrement efficace de rendre compte de la réalité trans, à un tel point que je n'avais que rarement réfléchi aux failles et aux risques de ce modèle. Shaffer et Smith soulignent que les témoignages peuvent transformer la douleur de quelqu'un en spectacle, aplanir les différences entre les vécus : « While affect offers a potential for change, for becoming, it is impossible to predict how sensations will be channeled into knowledge or practice¹⁷. » Selon moi, l'écriture

¹⁵ Thom, Kai Cheng, *op cit.*, p. 3.

¹⁶ Shaffer, Kay et Sidonie Smith. (2004). *Human Rights and Narrated Lives: The Ethics of Recognition* (p.6-7). New York : Palgrave MacMillan.

¹⁷ *Ibid.*

d'histoires fictives, l'expérimentation sur la forme, l'audace dans le choix des thèmes peuvent accomplir les mêmes buts que les (auto)biographies et « témoigner » d'aspects de la réalité trans. De plus, ce sont des démarches qui permettent de développer des réflexions ou de représenter des réalités sans qu'il soit nécessaire qu'un auteur soumette son identité ou ses souvenirs au jugement du public.

Cette prise de conscience quant aux limitations des (auto)biographies trans a été nécessaire à la poursuite de ma démarche d'écriture. Autrement, il aurait été difficile pour moi d'accepter que l'écriture d'une histoire de fiction puisse avoir sa place dans l'héritage trans, alors que cette forme a été longtemps marginale. J'aurais pu assimiler mon manque d'intérêt pour la forme autobiographique à un rejet d'une démarche artistique s'inspirant des questions trans. Certaines caractéristiques des autobiographies trans me sont peu attrayantes, comme l'utilisation d'un « je » maître dans la perspective sur l'identité trans et le faible recours au registre de l'imaginaire. En rendant compte de plusieurs perspectives qui s'entrechoquent, sans la vision absolue d'un narrateur personnage, je crois pouvoir illustrer les différentes visions du genre et de la sexualité qui évoluent en parallèle et s'influencent les unes les autres, au sein d'une même communauté. Je pense aussi que l'utilisation de plusieurs personnages permet de mieux cerner l'influence de la pauvreté, de la situation géographique, de l'éducation sur le vécu trans. Avec l'histoire d'un seul personnage trans qui s'exprime au « Je », cette intersection de facteurs et tous les obstacles et réussites d'un personnage risqueraient d'être assimilés à « l'expérience trans ». Je veux montrer une vision de l'identité trans qui témoignerait que cet aspect de l'identité n'englobe pas l'entièreté d'un individu, mais influence tout de même de nombreux aspects de sa vie.

1.1 - Relativiser sa place dans le temps

Chercher le lien intime qui relie mon processus créatif à ma communauté nécessite une perspective quant à la singularité du moment et du lieu où je me situe. Comme je l'ai déjà mentionné, le « début » de l'identité trans ne peut pas facilement être distingué, et il y a une incertitude quant à ce qui appartient à cette histoire. Néanmoins, j'ai conscience que ma position de femme trans au Québec en 2017 est privilégiée par rapport à celle de beaucoup de femmes des générations qui m'ont précédée : j'ai profité, de mon adolescence au début de mon âge adulte, d'un contexte culturel sans pareil qui a permis un contact avec une multitude de figures trans, et certaines avancées concrètes dans le domaine légal. Peu avant ma transition, j'ai pu assister à la légalisation de changements de mentions de genre sans nécessiter d'opération de réassignation des organes sexuels, et à la généralisation de ce règlement pour répondre aux besoins des mineurs¹⁸. Je discutais avec certaines amies du « pic trans », un concept tiré d'un article du *Time*¹⁹ à propos du tournant dans l'histoire trans près de l'année 2010 : une acceptation grandissante des réalités trans à la suite d'une série de coming outs de la part de célébrités, couplée à des sorties du placard de populations toujours plus jeunes. Non seulement les gens trans se font de plus en plus voir, mais désormais leur famille et proches ont les mots pour appréhender leur réalité. Le phénomène connaît un sommet sans précédent dans l'attention médiatique consacrée aux gens trans, laquelle a sculpté mon propre rapport au genre. Dans mon groupe d'amies, beaucoup d'entre nous sommes un peu artistes, un peu activistes, alors nous profitons de nouvelles plateformes pour émettre nos discours et d'une qualité d'écoute jamais vue chez la population. Nos propos, soumis à l'arbitrage d'un tiers parti cis ou non, se font chaque jour un peu plus entendre dans les salles de classe, dans les expositions

¹⁸ La Presse canadienne. (2016). *Le changement de sexe maintenant légal dès 14 ans au Québec*. Récupéré de : <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/786811/transgenre-jeunes-droit-sexe-genre-adolescents-transphobie>

¹⁹ Steinmetz, Kary. (2014). *The Transgender Tipping Point*. Récupéré de : <http://time.com/135480/transgender-tipping-point/>

d'art alternatif, sur les réseaux sociaux. Pour les filles comme nous, ce climat est générateur de grands espoirs, mais aussi de grandes anxiétés. La visibilité n'est pas un substitut direct à la proposition de projets de loi, à la création d'organismes et à toutes les initiatives qui sont nécessaires pour provoquer un changement durable. La visibilité est dangereuse : aussi nombreuses les plateformes soient-elles, il y aura toujours une hiérarchisation des discours, ne serait-ce que parce qu'on ne peut pas toutes être mises de l'avant en même temps. Et malgré toutes les avancées que peut faire un travail invisible, il y aura toujours le risque qu'un déséquilibre dans les voix entendues vienne porter atteinte à des combats ciblés. Parmi le « public » des discours trans, il y a entre autres les juristes, les médecins, les policiers qui exercent un pouvoir au sujet des revendications des groupes d'activistes trans. Quel est le risque si leur conception stéréotypée d'un parcours trans, construite à force de discours encouragés par un public cis, contredit directement le vécu de femmes racisées, immigrantes, travailleuses du sexe, pour ne nommer qu'elles? La sphère médiatique et l'hypervisibilité ne paieront pas de chirurgies, ne changeront pas les lois, ne sauveront probablement pas de vies sans le travail complémentaire d'activistes qui se présentent aux commissions parlementaires, qui intentent des poursuites judiciaires, qui forment des groupes de soutien. Néanmoins, je peux imaginer une façon judicieuse d'utiliser les tribunes auxquelles j'ai accès. Vivre ce moment inégalé jusqu'à présent, c'est aussi la possibilité de travailler sur l'aspect symbolique de la condition trans : faire évoluer les mentalités des familles, amortir certains chocs qui accompagnent inévitablement les changements sociaux, relever des préjugés inconscients qui peuvent influencer l'activisme ou la recherche universitaire. Toutefois, ce qui m'intéresse le plus, c'est d'utiliser tous les outils à ma disposition pour inclure la communauté trans, mon « nous », à ma démarche artistique, dans un mariage qui serait respectueux de ma singularité. Trouver une raison d'être à mon écriture en prenant en compte mon contexte historique ne suffit toutefois pas à expliquer mon besoin d'écrire sur la région. Mon écriture semble dépendre autant de l'espace que du temps. Sans me questionner sur mon rapport à Montréal et à ma ville de naissance, il serait impossible de me rallier à un « nous » trans.

1.2 - État des lieux et introspection

Quand j'imagine des histoires pour un roman, elles se déroulent toujours dans ma ville d'enfance, comme si mon imagination était moulée par les rêveries naïves de mon âge immature. Ce passé imaginé est miné de mille incohérences et perception trompeuses comme des énigmes irrésolues. Mon écriture, aussi « mature » soit le thème que je choisis, en tire toujours ses racines. L'écriture au sujet des femmes trans m'est aussi problématique pour cette raison : il y a incohérence entre mon royaume créatif rural et la connotation fortement urbaine des modèles trans auxquels j'ai pu être exposée. Toutes les œuvres de mon bagage cherchent à m'éloigner de ma maison d'enfance. Les femmes qui viennent d'où je viens ont-elles si peu de choses à dire qu'elles ne prennent pas la peine de l'exprimer? Ont-elles été confrontées à la censure, à l'indifférence générale?

Les femmes trans, ou les personnes trans en général, on les retrouvera autant dans les télé-réalités, les films prisés aux Oscars, les livres. Différents publics entendront parler d'elles : les enthousiastes d'art, les consommateurs passifs de télévision, les étudiantes et étudiants qui cherchent à parfaire leur éducation. Les représentations, malgré leurs spécificités, partagent des caractéristiques communes quant au rapport à la grande ville, à la maison de naissance, à la famille. Ma conception de l'identité trans est une histoire écrite à plusieurs mains, et qui a fini par constituer un parcours typé. Ce récit n'est finalement qu'une histoire qui incarne plusieurs femmes sans en représenter aucune à titre individuel.

Si j'essayais de cerner la définition de l'identité trans et son rapport avec le lieu, je pourrais me tourner vers des documentaires qui m'ont influencée comme *Je suis*

*trans*²⁰, produit au Québec et diffusé sur la chaîne *Moi & cie* afin de permettre la vulgarisation des questions trans. J'ai longtemps eu l'impression que les documentaires créaient un portrait organique de certains individus appartenant à un groupe, pour ainsi permettre un coup d'œil dans leur réalité sans l'interférence des stéréotypes en circulation. Néanmoins, Caroline Trottier-Gascon, une essayiste sur les questions trans qui a été témoin en amont du processus de sélection des participants de l'émission, révèle que cette étape a été savamment pensée dans le but de créer un tableau conforme à des idées déjà en circulation à propos des personnes trans. L'équipe cherchait des gens qui incarnaient différentes étapes de la transition : « pas d'hormones encore, début d'hormones, sans opérations, préopératoire, post-opératoire ». La « diversité » prônée par l'équipe de tournage n'était pas destinée à faire la lumière sur le vécu de gens issus de parcours habituellement occultés dans les productions médiatiques. Trottier-Gascon témoigne : « je leur ai souligné qu'ils passaient à côté de plusieurs enjeux, tels que les travailleuses du sexe, les personnes trans de couleur et les personnes non binaires [...]. Ils m'ont répondu que ce n'était pas intéressant pour eux²¹ ». Les intervenants et intervenantes pour le documentaire *Je suis trans* croyaient s'exprimer librement sur leur vécu, alors que l'action de l'équipe de production transforme leurs mots en la pièce d'assise d'un projet déjà écrit. Ce phénomène que Trottier-Gascon a nommé la « médiation cis » fait jaillir une histoire qui précède le témoignage. Le récit aurait aussi bien pu être créé du début à la fin.

Ce qui m'a sauté aux yeux dans les vidéos d'introduction des intervenantes et intervenants sur le site de *Moi et cie*, plutôt que les mots prononcés, c'est le non-dit dans leur message. J'ai vite perçu un manque de curiosité pour le rapport au territoire, un désintérêt pour le choc provoqué par un passage de la région à la ville. Il semble

²⁰ *Moi & cie*. (2016). *Je suis trans*. [Série Télé].

²¹ Trottier-Gason, Caroline. (2016). *Cis media & cis mediation – Tranny Tyranny! #4*. [Vidéo]. Récupéré de : <https://www.youtube.com/watch?v=GReTEzzaAAE>

impossible de penser un mode de vie trans au Québec qui ne se déroulerait pas en grande ville. En tant que femme trans née en région, à Rimouski, j'ai été particulièrement sensible à cette occultation des questions géographiques. Dans toutes les interventions, seule une personne inclut à son histoire une perspective de déplacement à Montréal. Il s'agit de Danielle, une femme trans qui est arrivée à Montréal à l'âge de 19 ans. Elle dit : « Ça a pris du temps avant vraiment de comprendre quand je suis arrivée à Montréal : en dedans de 6 mois j'ai compris que j'aimais les hommes et qu'ensuite je me sentais comme une femme²² ». Dans ce témoignage, l'arrivée à Montréal est indissociable de la découverte de l'orientation sexuelle et de l'identité de genre. Danielle n'est donc pas la porte-parole qui pourra représenter le mode de vie LGBT+ en région. Les autres participants et participantes de la série n'échappent non plus à cet écueil : on verra parfois en arrière-plan un paysage vaguement campagnard, mais il n'y aura aucune mention du lieu ou du mode de vie dans l'espace non montréalais. De plus, le parcours rapporté par les intervenants et intervenantes est assez solitaire : l'appartenance à la communauté de leur ville ou de leur village, ou même les amitiés significatives ne font pas partie de ce qui est digne de mention.

D'une production culturelle québécoise à l'autre, je constate le même manque d'intérêt pour le mode de vie trans en région. Le film *Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau*²³ (un film auquel je référerai sous l'abrégié *Ceux qui font les révolutions...*) de Mathieu Denis et Simon Lavoie offre une « carte » restreinte pour le personnage trans de l'histoire. Projeté pour une première fois en 2016, le film de fiction propose une suite, quelques années plus tard, aux manifestations étudiantes de 2012. Les quatre personnages principaux vivent en commun, et se battent pour

²² Moi & cie. (2006). *Je suis trans : | Danielle*. [Vidéo]. Montréal. Récupéré de : <http://tv.moietcie.ca/series/je-suis-trans/videos/video-je-suis-trans-danielle-47184>

²³ Denis, Mathieu et Simon Lavoie. (2016). *Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau*. [Film]. Montréal : Art & Essai.

retrouver une cohérence dans leur activisme après avoir essuyé une démobilisation généralisée du corps étudiant. Les héros illustrent plusieurs ambiguïtés dans le genre et dans l'orientation sexuelle. Tous les personnages principaux viennent de Montréal et y vivent, sauf une femme trans, « Klas Batalo », dont on ignore le lieu d'origine. Celle-ci n'a ni passé ni famille, les péripéties qu'elle traverse comprennent les défis d'un mode de vie urbain. La géographie de Montréal proposée est plus riche et nuancée que celle offerte dans *Je suis trans*, qui n'abordait la grande ville qu'en termes d'exploration et d'expression de soi. Dans *Ceux qui font les révolutions...*, Klas Batalo vivra des démêlés avec la police et de mauvaises expériences en tant que travailleuse du sexe. Le personnage s'enfoncera peu à peu dans la pauvreté, laissant voir que la ville n'est pas qu'un monde de possibilité. C'est un lieu où la division entre les riches et les pauvres continue d'exister, et où la marginalité sexuelle est un facteur vulnérabilisant.

Laurence Anyways de Dolan est un autre exemple de film intégrant des questions trans et situant son histoire dans un milieu urbain. Le film consacre davantage de temps d'écran que *Ceux qui font les révolutions...* aux questions trans en illustrant pendant presque l'entièreté du film des situations d'oppressions et des défis vécus par le personnage principal, Laurence, un professeur dont la transition vers le genre féminin bouleverse le couple et la carrière. La ville où se déroule l'histoire pourrait être définie comme « périurbaine » plutôt qu'urbaine : l'endroit semble situé à proximité de Montréal, alors que l'aménagement des constructions et la densité de la population s'approchent davantage de celle qu'aurait une ville de région. L'intrigue aurait pu miser sur l'aspect « région » du lieu, puisque Laurence y vit un climat suffoquant où sa transition de genre est exposée au grand jour. Toutefois, l'intrigue fait un rapprochement entre la banlieue et la ville elle-même, pour mieux se distancer d'une région connotée négativement. Ce rapport binaire se constitue lors d'une excursion du personnage principal à l'Île au Noir. Cette île est inventée ; la construction de son nom

et la présence d'une église à l'architecture unique permettent toutefois un rapprochement avec le lieu réel de L'Isle-aux-Coudres, dans le Saint-Laurent. Les plans et la composition des scènes permettent de définir l'Île au Noir selon des stéréotypes ruraux. D'abord, l'accent est mis sur la distance entre la ville et la région. L'île est introduite à la suite d'un long plan sur le fleuve glacé, vu de l'intérieur d'une voiture, alors qu'un personnage explique à ses proches qu'elle sera en voyage pendant plusieurs semaines. Une fois que les personnages, Laurence et son ancienne copine Fred, sont parvenus à destination, l'île se révèle être un lieu austère au milieu d'un désert de glace. Avant de retourner à Montréal, Fred définit l'endroit comme un « village » où les gens qui les accueillent « font de l'opium à soirée longue » dans leur « communauté consanguine ». Selon le point de vue de l'héroïne, elles ont sacrifié les contacts sociaux et la civilisation pour vivre dans un cocon isolé, ce qui est considéré comme un destin peu souhaitable.

1.3 - Autocritique, intertextualité, une incursion dans la modernité des récits trans : le cas de *Fierce Femmes* de Kai Cheng Thom.

Écrire sur des produits culturels issus d'une démarche avec laquelle je ne suis pas d'accord et suggérant un propos incompatible avec mon geste d'écriture serait pour moi une réflexion incomplète si je ne faisais pas place aux artistes qui sont proches de moi, autant géographiquement que par leurs idées. Thom, notamment, était établie à Montréal lors de l'écriture de *Fierce Femmes and Notorious Liars*, et sa démarche s'inscrit dans la continuation de la littérature trans, tout en actualisant celle-ci par l'innovation formelle et l'inclusion de questions d'oppressions en dehors du genre. Explorer le travail de mes pairs est une façon de contrer un écueil important des

autobiographies trans, un sous-texte individualiste où la sororité des écrivaines était improbable, où tout livre était la nouvelle vision totalisante de l'identité trans.

Le roman *Fierce Femmes and Notorious Liars* de Thom raconte le parcours fictif d'une femme sans nom, qui déménage dans la ville de la Fumée et des Lumières afin d'y vivre sa transition de genre. Le lieu est inventé, mais certains indices, comme le bilinguisme, le rattachent à la ville de Montréal où le roman a été écrit. L'auteure évoque, puis enrichit plusieurs thèmes communs aux autobiographies trans, tel que celui du déménagement en ville, du succès d'une transition de genre évaluée en fonction d'une relation amoureuse avec un homme. Non seulement les thèmes, mais la forme même du texte est éclatée : on peut trouver des entrées de « journal intime », des poèmes et des passages de type scénaristique. Le fil conducteur de l'histoire, avec la prémisse commune d'un témoignage d'une femme qui déménage en ville pour vivre une transition de genre, est subverti par un élan de l'imaginaire remettant en question le rapport du corps au lieu physique, à la ville. Mon écriture ne se situe pas dans un rapport aussi assumé « d'imitation suivi de la subversion ». D'une certaine façon, mon geste critique est plus implicite que celui de Thom : plutôt que de faire un clin d'œil aux biographies trans, mon projet est de me séparer d'elles, par l'utilisation de plusieurs narrateurs personnages, au sein d'une intrigue qui ne représente pas l'arrivée en ville d'un personnage *queer*.

L'histoire de *Fierce Femmes...* débute par la prise de parole d'un jeune garçon, enfant d'immigrants chinois, incompris par son entourage et qui déçoit les attentes de ses parents en se révélant être une jeune fille. Le texte laisse savoir qu'un fils, pour les parents qui sont vus comme étrangers dans leur pays choisi, représentait la promesse d'une plus grande sécurité financière ou de meilleures chances d'intégration sociale. Pour être libre, la jeune fille choisit de déménager dans la grande ville. À son arrivée à la « City of Smoke and Lights », l'héroïne trouve la rue des Miracles. On raconte que

cet abri pour les femmes trans a vu le jour quand a été déversé le sang de la « First Femme », la première de toutes les femmes trans. Le texte marie de façon remarquable les passages vraisemblables à d'autres évoquant le conte ou la parabole. Le personnage principal vient d'une ville de région nommée « Gloom », un territoire longeant la mer et baigné dans les nuages et le gris, un lieu qui lui promet bien peu, contrairement à la ville de la Fumée et des Lumières, où la pleine expression de sa marginalité et la réalisation de son désir de transition de genre seront à portée de main. Comme le soulève Lesley Marple, les discours *queer*²⁴ ont souvent placé les territoires urbains et ruraux dans un rapport dichotomique et hiérarchisé : « the bias towards the urban queer experience results in a categorization of queer experiences that devalues the rural and exalts the urban²⁵. » L'héroïne sans nom de *Fierce Femmes* est assujettie à une fascination pour l'univers urbain. L'expérience de vie fera voir à l'héroïne sans nom un tableau plus nuancé de la métropole, mais son parcours reconduira dans son ensemble un trajet typique valorisant la vie en ville : l'héroïne pourra trouver en ville des ressources médicales nécessaires et des gens semblables à elle. Les autres femmes trans que l'héroïne rencontrera vivent en communauté, et elles se différencient les unes des autres par leur apparence et leur fonction typées. Notamment, elle rencontrera Rapunzelle, si énorme qu'elle peut cacher le soleil partout où elle va ; ou bien Valaria, grande déesse de la guerre aux cheveux rasés. La description des communautés, ainsi que la « déification » des femmes trans constituent l'éloge qu'adresse Thom aux communautés trans. Dans mon roman, je fait un portrait bien différent, celui d'une « communauté » composée d'à peine trois personnages, qui peuvent difficilement s'aider les uns et les autres tellement ils se ressemblent dans leur soif de trouver mieux dans une ville qui n'a pas grand-chose à leur offrir pour les accompagner dans leur transition de genre. Plutôt que la « déification » des femmes trans et de leurs

²⁴ Pour les besoins de cet essai, je définirai « queer » comme un synonyme de « personnes LGBT », bien que je sois consciente que le terme porte une histoire riche.

²⁵ Marple, Lesley. (2005). *Rural Queers? The Loss of Rural in Queer*. *Canadian Women Studies*, vol. 24, no 2/3, p. 71

communautés, je privilégie dans mon écriture une vision quelque peu pessimiste, souhaitant ainsi proposer un autre regard sur la région en tant que lieu où les minorités sexuelles ont nombre d'occasion d'entraide pour franchir des obstacles parfois insurmontables.

Fierce Femmes, comme beaucoup d'œuvres trans, fournit nombre de raisons pour considérer la famille et la ville d'origine comme un fardeau, ou du moins un obstacle à surmonter pour réussir une transition de genre. Dans les communautés LGBT, l'attrait de la ville et sa construction comme paradis pour les personnes marginalisées « [tell] rural LGBTQ-identifying people that they cannot be happily queer right where they are and should expect hostility – and in fact deserve it – if they do stay in their communities²⁶. ». Dans *Fierce Femmes*, le racisme, la pauvreté qui en a découlé et l'espoir d'ascension sociale exprimé par la famille de l'héroïne viennent accentuer un sentiment d'urgence chez la jeune fille. Elle arrive à un constat : « You have to let go of your mother and father, the crooked starving house you grew up in and that wanted to devour you and digest you whole²⁷. » L'histoire réussit toutefois à contrevenir aux classiques « avant » et « après » liés à l'événement du déplacement géographique. Le tour de force est accompli par la mise en place d'un échange épistolaire entre la fugueuse et sa sœur Charity. L'héroïne lui confie : « I'm going away to become a woman. I've always felt uncomfortable as a boy, and you know Mom and Dad are never going to be into it. So I'm leaving tomorrow²⁸ ». La jeune femme racisée ne parvient toutefois pas à simplement écarter sa famille, avec laquelle elle se sent liée par l'expérience d'avoir affronté le racisme de leur ville. Des forces contradictoires sont exercées sur le lien familial, puisqu'un motif de discrimination fragmente la famille, alors qu'un autre suscite un sentiment d'appartenance et de solidarité. Ultimement, la

²⁶ Gray, Mary. L., Johnson, Colin R. et Gilley, Brian J. (dir.) (2016). *Queering the Countryside: New Frontiers in Rural Queer Studies* (p.14). New York University Press.

²⁷ Thom, Kai Cheng, *op. cit.*, p. 21.

²⁸ *Ibid.* p. 13.

protagoniste privilégiera son besoin de s'épanouir. Sa vie familiale se résumera à un échange épistolaire avec Charity. Une histoire racontant un mouvement unilatéral vers la ville, sans sentiment de déchirement ou de doute quant aux gens laissés derrière, risquerait de balayer du revers de la main la puissance des liens familiaux et de l'allégeance envers une communauté d'origine. L'imaginaire métronormatif, en représentant le déménagement ou la fugue comme une rupture absolue et souhaitable avec la vie passée, ne montre pas l'emprise émotive que peut avoir la famille. Le déplacement géographique ne suffit pas toujours à couper court à des relations personnelles douloureuses. En grande période de changement, certaines gens voient décuplé leur besoin d'être accepté et leur désir d'être entouré par des figures familières, aussi toxiques soient-elles dans le processus de transition : « it is elitist and reproductively hegemonic to dismiss bad attachments simply because they are bad by normative standards, particularly given the fact that bad attachments are often the best attachments that many people can afford²⁹. » La relation conservée avec la sœur n'est pas violente, mais elle est quelque peu obscurcie par le sentiment de solitude et de faiblesse. On peut reconnaître une sorte de dissonance entre la vie rêvée par l'héroïne, et les péripéties qui sont réellement survenues à la ville de la Fumée et des Lumières. Par exemple, l'héroïne écrit dans sa lettre son projet de trouver un emploi dans le milieu des cosmétiques, d'y travailler une année ou deux et de suivre un cours du soir en français. Ce mensonge à propos d'un emploi jamais obtenu et d'un projet de formation qui ne sera jamais entrepris trahit une tentative de convaincre sa famille que les sphères normatives lui sont encore accessibles, qu'elle peut grimper dans l'échelle sociale et économique. Lors de son trajet vers la ville, la fugueuse a vécu une altercation violente avec un homme l'ayant harcelée sexuellement, mais l'incident ne sera pas nommé dans l'échange de lettres. Plutôt, l'héroïne mentionne son arrivée en ville comme elle aurait voulu qu'elle soit : par un passage dans l'autobus sans mauvaise rencontre ou danger. L'échange épistolaire avec Charity, à mes yeux, représente le clivage psychologique

²⁹ Gray, Mary. L., Johnson, Colin R. et Gilley, Brian J., *op. cit.*, p. 14.

qu'induit le récit métronormatif, un récit persuasif qui m'a fait croire un certain temps que le déplacement en ville, la transition et l'ascension sociale étaient interreliés. Sans examiner cette association de concepts, il me serait difficile d'écrire sur les questions trans de manière à intégrer ma vision de la pauvreté, du sexisme ou de la vie rurale. Mon histoire traite d'une relation avec la famille qui est soumise à des enjeux bien différents : mes personnages ne sont pas reliés à leur famille par un sentiment de nostalgie ou de culpabilité suivant une fugue. L'écriture du vécu de jeunes trans en région devrait, selon moi, montrer en avant-plan le lien matériel qui rattache la personne minoritaire à sa famille. Une personne mineure dépend en effet de ses parents pour bénéficier d'un logement, pour se nourrir. Cette dépendance vient directement disjoncter le mouvement d'indépendance que nécessite le récit métronormatif du départ en ville. Plutôt que de devoir négocier les conflits émotionnels que provoque un détachement avec la famille, mon roman montre la lutte constante de deux adolescentes pour trouver un peu de liberté dans leur environnement familial.

Bien que *Fierce Femmes ans Notorious Liars* ne soit pas une œuvre déployant tout le potentiel du vécu trans en région, j'ai tout de même trouvé inspirants la construction et le démantèlement d'une vie urbaine idéalisée. Le portrait qui est fait de la grande ville me semble moins artificiel, moins partisan. Au cours de l'histoire, un personnage se demande : « Trans girls flow through the Street like blood in an artery, feeding the illusions, the miracles that everyone is so hungry for. Does the Street shelter or sacrifice us³⁰? » La rue des Miracles demande des sacrifices de vies pour conserver son unité ; le récit trans métronormatif demande des sacrifices de perspectives et de voix pour persister. Plutôt que de poursuivre une démarche d'aveuglement volontaire, je préfère écrire une histoire qui propose des idées nouvelles, en dehors de celles des histoires auxquelles j'ai été exposée. Tout en créant un roman sur de jeunes trans en région, je

³⁰ Thom, Kai Cheng, *op. cit.*, p. 67.

participe au bagage littéraire trans en aspirant à l'intégrité, sans simplement répéter des gestes appris.

II - ÉCRIRE LA REGION

« Trans », c'est une histoire qui se répète à chaque fois qu'on dit le mot. La vedette, souvent une femme, traverse un parcours embrouillé pour passer de l'horreur à l'enchantement. S'il y a de la lumière, c'est de la ville qu'elle provient. Pourrait-elle venir d'ailleurs? Alors, verrait-on des gens qui attendent depuis longtemps qu'on les découvre? Mon rapport au « nous » trans se situe en région, et son époque correspond environ à l'année 2007. Cette époque est celle de mon adolescence, mais elle m'est aussi plus facile à écrire que l'époque actuelle, où des changements légaux importants concernant les personnes trans ont eu lieu et ont changé le visage de la communauté telle que je la connaissais.

Peut-être que si la société avait su défendre une vision nuancée et complexe de la région, alors celle-ci n'en serait pas venue à être dépeinte en des traits aussi grossiers dans l'imaginaire populaire. Si on dit « la ville », on peut imaginer Los Angeles, Seattle, Montréal ; on peut voir apparaître la couleur des rues, la forme d'un chef-d'œuvre architectural, la trace d'événements historiques mémorables. La région manque de corps, il lui faudrait plus de substance pour qu'elle soit digne d'être racontée. Pour parler de ce territoire étendu dans ma création littéraire, je mise sur le caractère spécifique en choisissant ma ville de naissance, Rimouski. Je connais la distance que l'on peut parcourir à pied, sur l'heure du dîner, lorsqu'on étudie à l'école secondaire Paul-Hubert. J'ai imaginé des contes à partir des plaques commémoratives qui se souviennent du grand feu de 1950. Si on parle de « la région », je vois ma ville de naissance remplie d'histoires, imaginées ou non, digne d'être écrites. Ma démarche d'écriture n'a pas pour but de « clore » la région dans un roman, dans une illustration exhaustive. Plutôt, je souhaite donner un aperçu de ce qu'elle a d'obsédante, de contradictoire, et tout le potentiel qu'elle contient : il y a plus d'un Rimouski, son visage dépend de l'observateur. Pour y parvenir, il me faut illustrer plusieurs parcours uniques qui s'entrechoquent, faire le roman de plusieurs voix.

Mon histoire portant sur deux adolescentes et une femme adulte, respectivement deux Rimouskoises de naissance et une *outsider* tout juste arrivée de Montréal, est la suite de ma réflexion sur l'apport de la classe, du genre, de la trajectoire géographique sur le vécu trans. Je crois que le vocabulaire autour des questions trans, notamment le terme « minorités sexuelles », pourraient d'une certaine façon nier à quel point les expériences de marginalisation peuvent différer les unes des autres. Il faut cesser de traiter les questions trans dans des discussions séparées des préoccupations au sujet de la pauvreté (sur les plans économiques, mais aussi des ressources médicales et sociales manquantes) et, du sexisme, par exemple. Parler des femmes trans en souhaitant faire l'unanimité risque de réduire à une caricature nombre de vécus riches. Pour représenter le vécu trans, composé de parcours si différents les uns des autres, je préfère abandonner de prime abord l'ambition de trouver une représentation consensuelle et écrire sur un petit nombre de possibles, des personnages vraisemblables qui représentent une petite partie de tout ce que peut comprendre le mot « trans ».

2.1 - Laur et P, jeunes LGBT en région : vie publique et lieux secrets

Laur et P ne se souviennent plus de la façon dont leur amitié a débuté. De toute façon elles ne s'aimaient pas assez à l'époque pour que le moment s'inscrive à leur mémoire. Elles ont simplement pris l'habitude de s'asseoir sur le même banc dans le bus, le seul qui était encore disponible quand celui-ci passait à leurs arrêts respectifs. Elles ont fini par se parler. Laur trouvait que P était un peu excentrique, mais cool. En étant séparées pendant leur parcours scolaire (Laur étudiant au programme d'étude international et P, au régulier), les rumeurs et les idées préconçues n'ont pas pu faire obstacle à leur amitié naissante.

Éviter d'écrire les femmes trans de façon trop caricaturée, afin de privilégier une vision de la région prenant en compte les questions de classe, c'est aussi éviter les clivages trop faciles entre les « riches » et les « pauvres ». Une ville comme Rimouski offre une mixité particulière entre les différentes classes sociales des enfants et adolescents. Si les écoles primaires offrent des ressources selon le nombre de familles et le niveau de vie, le petit nombre d'écoles secondaires et l'absence de collèges privés permettent aux gens de différents quartiers et de différentes classes sociales d'être mêlés les uns aux autres. Une division subsiste néanmoins, celle du choix du programme d'étude. Lors de mes études secondaires, le Programme d'éducation intermédiaire du Baccalauréat international (surnommé « programme d'étude international » ou « PEI »), lequel à ce jour est menacé de disparaître³¹, offrait à un nombre restreint d'élèves (s'étant qualifiés lors d'un examen d'aptitude payant) la possibilité de suivre des cours enrichis et d'être initiés au bénévolat. Ces élèves, le plus souvent issus d'une famille bien nantie, vivaient séparés du reste de la population étudiante, tout en partageant le même bâtiment qu'elle. Les élèves qui n'étaient pas inscrits au PEI étaient désignés comme les « réguliers », dans un vocabulaire suggérant une division de classe. Néanmoins, l'appartenance à une classe d'élite, basée sur des critères de sélection douteux, ne mettait pas les élèves à l'abri d'une anxiété de performance. Finalement, peut-être étaient-ils victimes d'une promesse d'accès facilité aux grandes sphères de la société, au prix d'une charge déraisonnable de travail ? Selon ma vision du système d'éducation rimouskois, la frontière entre la classe « élite » et celle « régulière » d'une école secondaire rimouskoise est floue : elle est compromise par l'absence de ressources et l'existence d'une école secondaire commune.

³¹ Beauchesne, Léa. (2016). *Vers un programme enrichi au lieu du PÉI pour les élèves de Rimouski*. Récupéré de: <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1072578/programme-enrichi-pei-pour-eleves-rimouski-commission-scolaire-phares>

C'est peut-être par le peu de stimulation qu'offrait leur environnement que P et Laur sont devenues si proches. Une ville de région, quand on est adolescent, c'est comme être emprisonné dans une cellule construite sur une île déserte. Il faut franchir un mur temporel et spatial : un âge trop jeune et une position en région privent une personne trans de tous les services dont elle aurait besoin pour vivre au grand jour son identité ressentie. Les contraintes légales entourant le droit de changer sa mention de genre sur les documents d'état civil, et la liberté de consulter sans l'autorisation des parents un docteur qui prescrirait des hormones féminines fait de l'expérience trans adolescente une situation complètement différente de celle des gens trans adultes. Le sentiment d'urgence et d'impuissance est exacerbé chez un individu qui n'a pas de maison à lui-même, de flexibilité quant à son horaire d'école, d'argent à dépenser comme bon lui semble. L'adolescence trans, c'est le terrain fertile à la rêverie et à la construction d'un monde intérieur profond. Le niveau socio-économique vient teinter cette expérience : une adolescente trans provenant d'une famille aisée pourrait apaiser son sentiment d'impuissance en des activités coûteuses comme le ski (le laisser-passer de saison, lorsque j'étais jeune, dépassait les 300\$), la baignade avec des amis dans sa piscine privée ou encore faire acheter à ses parents des vêtements qui lui permettent d'explorer sa féminité, sans pour autant trahir son identité de genre supposée masculine par les collègues d'école. Une adolescente plus pauvre serait menacée d'une indéfinition inquiétante. Ni sportive, ni excentrique à la fine pointe de la mode, elle passerait son adolescence à rêver, à s'ennuyer, dans des vêtements qui la rendent mal à l'aise. Deux adolescentes d'un niveau socioéconomique différent trouveraient refuge dans l'espoir d'un futur où elles seraient populaires, et où elles jouiraient sans limites des ressources sociales et médicales de Montréal. Néanmoins, la perspective d'une vie meilleure est encore plus attrayante pour les gens qui n'ont rien, qui ressentent l'urgence de grimper dans l'échelle sociale.

Le rapport des personnes LGBT avec la ville découle d'événements historiques précis. Les recherches de Gayle S. Rubin³² sur le sujet sont concentrées sur Paris et les États-Unis, mais elles offrent tout de même une perspective éclairante pour comprendre le contexte québécois. Un mouvement d'urbanisation et d'exode rural en marche depuis le 19^e siècle a participé au déplacement des minorités sexuelles des régions vers les grands centres, ce phénomène a entraîné ce qui a été appelé « métronormativité » dans les études gaies et lesbiennes. Jack Halberstam³³, à la source du concept, suggère que la région est rattachée dans sa conceptualisation à la suspicion, la persécution, le secret. La ville, à tort ou à raison, est vue comme un lieu de tolérance. La métronormativité est une mise en récit d'un lieu physique qui entre en circulation dans l'imaginaire populaire. Dès la fin du 19^e siècle, la plus grande densité de population dans les villes a permis l'agglomération de communautés choisies. Les gais et lesbiennes isolés et épars en région ont pu créer une masse critique en ville. Dès 1890, l'on pouvait déjà voir nombre de cafés à Paris, près de la place de Pigalle, offrant leur service à une clientèle lesbienne. Les personnes trans ont longtemps été oubliées dans le discours public, ou assimilées aux homosexuels, aux travailleurs et travailleuses du sexe, aux artistes drag-queens ; leur passé en région ou en ville est donc moins discernable dans les archives. Rubin avance que leur rassemblement en communauté et la revendication de leur identité se sont déroulés à la suite du succès obtenu par les homosexuels et lesbiennes pour acquérir des espaces sociaux, de petites entreprises, des ressources politiques, et des moyens de répondre aux punitions liées à l'hérésie sexuelle. Ainsi, selon Rubin, les personnes travesties et transsexuelles ont combattu pour leur place au

³² Rubin, Gayle S. (1982). *Thinking Sex. Notes for a Radical Theory of the Politics of Sexuality*. Dans Carole S. Vance (dir.). *Pleasure and Danger. Exploring Female Sexuality* (p. 286). Boston : Routledge and Kegan Paul. La traduction des propos est de moi.

³³ Halberstam, J. Jack. (2005). *In a Queer Time and Place: Transgender Bodies, Subcultural Lives*. New York : NYU Press.

soleil, de la même façon que les bisexuels, les sadomasochistes, les gens à la recherche de relations intergénérationnelles...

Laur et P, dans leur ville de naissance, ne sont pas « à la maison ». La maison, pour de jeunes filles trans, n'est pas de simplement rester où elles sont. Se sentir « chez soi », c'est appartenir à un corps qui ne les fait pas souffrir, à une identité qui n'est pas contredite par le regard extérieur, et pouvoir participer aux sphères hétéronormatives blanches sans y constituer un trouble³⁴. Le fantasme, profondément blanc, occidental, capitaliste et hétéronormatif reflète l'uniformité qui a consolidé les bases de la définition de l'identité trans. Loin de moi l'idée d'associer l'identité trans aux structures de pouvoir dominantes. Plutôt, je crois que le « récit trans » et les promesses d'une idéologie métronormative reflètent un rêve de succès et d'acceptation selon les standards des groupes dominants. Après tout, les succès littéraires et les battages médiatiques qui ont contribué à construire le concept d'identité trans médicalisée ont été permis par les gens situés en position de pouvoir, plutôt que les gens minoritaires. La perception de succès chez les personnes trans pourrait être teintée d'exigences de gens privilégiés, mais ceci ne vient en rien modifier les iniquités matérielles et les violences symboliques qui font des gens trans un groupe marginalisé. Bien que je ne souhaite pas représenter par l'écriture certaines des réalités qui sont les plus effacées dans le discours commun, comme celles des femmes trans qui sont noires ou travailleuses du sexe, je peux au moins ouvrir la porte à une réflexion qui aborde la manière dont le récit métronormatif trans est porteur d'un idéal inatteignable pour beaucoup de gens. Laur et P discutent d'un futur imaginaire à Montréal, et le rêve devient de plus en plus structuré, ce qui les encourage à se désinvestir de leur milieu de vie immédiat et à ignorer son potentiel de transformation. Jordon Johnson dit :

³⁴ Gray, Mary. L., Johnson, Colin R. et Gilley, Brian J., *op. cit.*, p. 15.

Contemporary transsexual narratives are often accounts of linear progression: the journey from one location to another - "from fragmentation to integration, from alienation to reconciliation, from loss to restoration" - where one is meant to leave the transgressive space and transition toward one's fully embodied identity³⁵.

Les deux adolescentes sont équipées bien différemment pour remettre de la cohérence et de l'ordre dans leur identité morcelée. En ce qui concerne Laur, elle continue de jouir d'une vie sociale active, elle passe d'un emploi à un autre, mais elle réussit néanmoins bien à l'école. Son identité trans et les discussions avec P la poussent à compartimenter sa vie de femme. P a moins de facilité à marier sa vie fantasmée à sa vie quotidienne, peut-être parce que celle-ci est inconfortable. Trouver sa place en région est un défi, même sans être trans. Un jeune issu d'une famille plus pauvre serait à risque de se prêter à des fantasmes d'exils, même si ceux-ci n'impliquent pas Montréal. Il y a plusieurs échappatoires à une vie peu stimulante : l'attrait des produits culturels du Japon, le refuge d'un monde médiéval fantastique, le contact avec des gens de l'extérieur par le biais de l'Internet. Une personne pauvre et trans serait doublement à risque de perdre tout intérêt pour son quotidien « de la vraie vie ». L'exigence de vivre en ville et d'y vivre une transition avec succès s'est inscrite de façon pernicieuse dans l'inconscient collectif. Un moindre nombre de gens ouvertement trans à Rimouski entraîne un manque de contre-discours promouvant la vie trans en région, laquelle vie est déjà difficile à définir au sein des communautés trans solidement établies en ville. D'une certaine façon, la vie de femme trans en région est impensable.

Dans les milieux les plus activistes des grandes villes du Canada et des États-Unis, il y a une pression pour que les actions politiques s'intéressent aux dynamiques de visibilité

³⁵ Johnson, Jordon (2015). *Complicating Transgender: White Privilege and the Politics of Rurality* (p. 131). [Thèse de doctorat]. The University of New Mexico, Ann Arbor. Récupéré de : <http://search.proquest.com/docview/1765405214?accountid=14719>.

dans le discours public. C'est de là que découle l'idée de marche dans les rues, de « sit-in », de distribution de tracts, d'actions collectives autour de la sortie du placard. En région, les personnes trans ne sont pas en carence de visibilité, particulièrement si elles appartiennent à une communauté tissée serrée qui a été témoin en premier rang de « l'avant » et « l'après » de la transition. Néanmoins, ce genre de visibilité découle davantage de la curiosité du voisinage plutôt que d'un acte politique réfléchi, et il n'est pas assimilable à la vision d'une « bonne visibilité » promue par les organismes communautaires ou les communautés d'activistes. Ainsi, Laur et P ne sont pas conscientes de la portée révolutionnaire de leur présence queer hypervisible. Plutôt, elles ne perçoivent que les obstacles de leur différence et attendent avec impatience de rejoindre des groupes et des communautés où leur situation deviendra un atout. Elles veulent rejoindre un lieu où elles pourront sortir avec des semblables au restaurant, se réunir au village gai de Montréal où on a défendu une place pour elles, participer à des conférences ou à des projections documentaires portant sur « l'origine » de leur identité. Pour des adolescentes trans, semblables en tout point à Laur et à P, mais situées dans un grand milieu, il aurait été possible de bénéficier des services de groupes de rencontre pour les jeunes LGBT. À Rimouski, un tel groupe pourrait difficilement exister : les deux plus grands obstacles sont le manque de transport en commun accessible et la difficulté, pour les participants autant que pour les organisateurs, de maintenir un climat de confiance garantissant leur anonymat³⁶. Une faible densité dans la population réduit la marge de manœuvre des adultes organisateurs qui souhaiteraient se mettre en position d'éducateur ou d'intervenant auprès des jeunes LGBT : en s'impliquant dans un tel projet, ils risqueraient d'être identifiés comme minorité sexuelle auprès de leur voisinage, des employeurs ou des jeunes présents dans leur emploi quotidien.

En région, les possibilités de visibilité, d'invisibilisation et d'anonymat sont différentes

³⁶ Marple, Lesley, *op. cit.*, p. 73.

de celles qu'on trouve en ville. En région, la prépondérance des liens familiaux, l'interdépendance d'une communauté et la culture de la surveillance (permettant aux rumeurs de circuler rapidement) créent le flou entre les catégories distinctes de l'intérieur et l'extérieur du « placard ». Une personne qui est née en région parviendra difficilement à cacher à sa communauté le fait qu'elle a changé de genre, ou bien qu'elle a une ou un partenaire du même genre. Cassidy-Crawford, dans ses travaux sur la corporalité trans, avance que le vécu en région peut être associé à la notion d'imperceptibilité. Ce terme, découlant des travaux de Deleuze et Guattari, renvoie à notion d'être « comme tout le monde ». Pour rapprocher le concept d'une illustration concrète, l'on pourrait associer une personne gaie « imperceptible » à un homme qui mène une vie active en région, où il est valorisé pour son apport à la vie de quartier, mais dont le partenaire est désigné comme « son cousin ». Plutôt que d'être reconnu et accepté comme minorité sexuelle, sa communauté met à l'avant-plan toutes les caractéristiques qui le rapprocheraient de la masse. Une adolescente trans pourrait être réduite au statut de « semblable, mais différente » en étant associée à l'image d'un garçon un peu efféminé, possiblement gai mais sans partenaire. Kelly Baker dit : « rather than simply being “out and proud,” [sexual minorities in the country side] may express their nonheterosexuality within and through the norms of their communities³⁷. » Si ce n'est pas possible pour une femme trans d'être vue comme telle, sa réalité sera niée, puis changée pour une figure moins troublante. L'assignation de la nouvelle identité se fait dans une dynamique bidirectionnelle, où la femme trans est à risque d'agir inconsciemment selon les attentes de son entourage, pour préserver le secret de son état trans, difficile à appréhender même pour elle.

Dans les récits trans traditionnels, l'arrivée à la ville a souvent été associée comme une « sortie du placard ». Le sujet, une fois en métropole, remplit les conditions nécessaires

³⁷ Baker, Kelly. *Out Back Home*. Dans Gray, Mary. L., Johnson, Colin R. et Gilley, Brian J., *op. cit.*, p. 40.

pour vivre au grand jour. La région, dans cette logique, est donc indirectement associée à un placard où l'aspect « différent » de l'individu est invisible et dormant. Pour des personnes trans en région, l'appartenance à l'identité trans n'est pas dormante ou invisible. Plutôt, elles ne sont ni complètement niées ni complètement perçues. Pour vivre sa différence dans le genre ou dans la sexualité, selon la chercheuse Mary Gray, une personne a besoin de trois choses : « the privacy to explore one's queer differences, [...] a visible [queer] community [...] and the safe space to express queer difference. ». Les trois conditions sont remplies pour Laur et P, même si leur situation géographique les force à s'appropriier la notion de « communautés » et « d'espace sécuritaire » pour l'adapter à elles. Comme le relève Katherine Schweighofer, un individu *queer* peut reprendre contact avec son individualité par l'écriture d'un journal intime, le dessin, la collection d'objets (des magazines, des images, des romans) qui évoquent l'identité sexuelle latente³⁸. L'avènement de l'Internet a permis aux ordinateurs de tenir à la fois lieu d'« objet queer » et de communauté pour les personnes trans. Je ne crois pas qu'il serait bénéfique, ou juste, de faire des communautés virtuelles un substitut parfait aux communautés « physiques » auxquelles ont accès nombre de personnes LGBT dans les milieux urbains. Reconnaître que les femmes trans en région sont résilientes, créatives, et capables de construire leur identité et de rejoindre leurs semblables en utilisant des moyens ingénieux, ne devrait pas se faire en niant les difficultés et manques qui persistent en région. Il ne faut pas répondre à une exaltation de la ville par une exaltation de la région. Une adolescente trans issue d'une famille à faibles revenus a besoin de davantage de mécanismes et de ressources qu'une autre plus fortunée pour honorer son identité de femme. Celle-là, par manque d'alternatives, peut en arriver à se construire un « espace sécuritaire » virtuel, où elle multiplie les alter ego et transcrit une version romancée de sa vie, une à la hauteur de ses attentes. Le théoricien Shin'ichi

³⁸ Schweighofer, Katherine. Rethinking Closet. Dans Gray, Mary. L., Johnson, Colin R. et Gilley, Brian J., *op. cit.*, p. 229.

Nakazawa, en parlant des mondes imaginaires où vivent nombre d'enfants (cette fois, en consommant des jeux et des jouets du Japon) mentionne que ces lieux fictifs :

offer children a way of imaginatively engaging a world beyond that dictated by the rules and rationality they must usually abide by. Here kids play with make-believe, test new territories, have thrilling adventures, and meet fantastic beings. Such a magical space is not merely at odds with the orderly, sanitized, and disciplined lives kids normally inhabit; it is especially scarce today at a time when « play » for children has become cannibalized by the demands of school and the hyperregimentation of daily schedules³⁹.

Une adolescente pourrait se réapproprier le royaume imaginaire reflété par les bandes dessinées japonaises pour répondre à ses besoins plus matures. Ainsi, par le biais d'avatars, elle pourrait explorer sa sexualité, exposer la douleur qu'elle ressent, obtenir l'attention positive dont elle ne bénéficie pas dans le monde ordonné et élitiste de son école. Nakazawa indique que le processus peut être un « soin » pour les jeunes qui souffrent des exigences élevées de leur milieu. Dans le cas d'une adolescente trans, le rapport à la fuite dans l'imaginaire pourrait s'élever quelque peu au stade d'obsession, ce qui compliquera son intégration à l'école, où les jeunes sont étrangers à la culture japonaise méconnue au début des années 2000.

Enfin, le maintien d'une vision idéalisée de la ville se fait au prix du dénigrement de leur existence en région. Malgré qu'elles soient différemment équipées pour l'affronter, une adolescente trans issue d'une famille à faible revenu et une autre issue d'une famille plus fortunée verraient l'existence d'un récit métronormatif avoir des conséquences généralement négatives sur leur vie. En l'absence d'un contre-discours,

³⁹ Nakazawa, Shin'ichi. Dans Allison, Anne. (2006). *Millennial Monsters* (p. 27). University of California Press.

le surinvestissement d'une existence fantasmée pourrait en venir à freiner l'exploration de leur identité et tout mouvement de repossession de leur milieu de vie.

2.2 - Val : la ville sobre contre le fantasme

Val est une femme dans la trentaine, née à Montréal et récemment déménagée à Rimouski. Une personne nouvellement arrivée à Rimouski risque d'être vue comme extérieure à la communauté. Son intégration dans un milieu rural sera possible par la recherche de « l'imperceptibilité ». Suivant cette logique proposée par Cassidy-Crawford, une minorité sexuelle en région aurait la capacité d'intégrer son milieu par le travail agricole ou la participation à la vie de voisinage. Le sujet reste visible, par sa différence exposée au grand jour, mais celle-ci est assimilée à un trait distinctif négligeable. L'imperceptibilité, c'est d'adopter une image conforme à celle que les autres attendent de nous en échange d'une meilleure acceptation de ses différences dans sa communauté, et ce phénomène a des répercussions négatives sur le plan personnel pour la minorité sexuelle. Plus la personne s'éloigne de la norme, plus le travail à fournir sera grand afin de paraître « comme tout le monde ». Chaque individu minoritaire doit soupeser l'énergie qu'il investit pour se confirmer à son milieu, et la liberté qu'il souhaite revendiquer pour préserver sa singularité.

Les représentations de femmes qui ont terminé leur transition sont souvent clivées entre deux extrêmes : l'archétype de la femme trompeuse, qui s'est intégrée avec succès à son milieu mais qui risque d'en être rejetée à tout moment, et celui de la femme « pathétique », selon Serano, toujours vue comme « l'autre » dans sa communauté. L'étymologie, telle que rendue par Serano, témoigne de nombreuses anxiétés du public cis vis-à-vis du phénomène trans. La « femme trompeuse⁴⁰ » (*deceiver*) a toute

⁴⁰ Serano, *op. cit.*, p. 15.

l'apparence d'une femme cis et possède même des traits exceptionnellement désirable pour les hommes. Le point culminant de son histoire, c'est la révélation qu'elle est « véritablement un homme ». La découverte du « subterfuge » est la fonction ultime du personnage, l'histoire (ou la péripétie incluant la femme trans) se terminera après la réaction, souvent négative à l'extrême, d'un partenaire romantique ou sexuel cis. Le revers de cette représentation, c'est la femme (trans) pathétique. Pour emprunter les mots de Serano :

The « pathetic transsexual » characters aren't deluding anyone. Despite her masculine mannerisms and five o'clock shadow, the « pathetic transsexual » will inevitably insist that she is a woman trapped inside a man's body. The intense contradiction between the « pathetic » character's gender identity and her physical appearance is often played for laughs [...] While we are supposed to admire their courage [...] we are not meant to identify with them or to be sexually attracted to them, as we are to « deceivers »[...]⁴¹.

Une femme trans qui vivrait hors de ses deux archétypes restrictifs pourrait chercher à améliorer sa condition, sans toutefois se leurrer en croyant qu'une transition terminée permettra une acceptation absolue de son genre féminin par tout le monde. Si le personnage de la femme trans pathétique, telle que l'héroïne de *Laurence Anyways* de Dolan, cherche une acceptation inconditionnelle et instantanée auprès de son entourage, des étrangers et de son milieu de travail, un personnage moins typé pourrait se différencier de cette figure en ayant une perspective sur sa transition et son destin plus étendue dans le temps et plus détachée de la reconnaissance extérieure. Le recours à l'écriture fictionnelle permet de proposer un tel modèle : une femme trans qui n'est ni trompeuse ni pathétique serait capable d'entretenir des relations habituellement égalitaires avec son voisinage, alors que plane l'ambiguïté sur son genre, ou du moins

⁴¹ *Ibid*, p.16

un doute sur l'authenticité de sa féminité. Tout en souffrant de l'invalidation que les autres lui infligent, elle garderait un rôle proactif en adaptant son expression de genre, ses habitudes de vie pour minimiser l'impression de discordance entre son genre ressenti et celui perçu par les autres. Une femme trans qui vit sa transition en gardant des attentes réalistes investirait ces dernières relations, au lieu de pourchasser indéfiniment une acceptation par des gens hostiles. Alors que la femme trans pathétique ne peut connaître un destin heureux que dans une transition fortement médicalisée qui réglerait son mal intérieur ou dans une relation amoureuse avec un homme cis (notons à ce sujet que *Laurence Anyways* se conclut sur une fin « heureuse », alors que la protagoniste se fait séduire par un passant dans la rue), une femme trans moins caricaturale ne connaîtrait pas une « conclusion » à son état. Sa vie n'est ni heureuse ni pathétique. Elle rechercherait des relations auprès du groupe restreint composé de personnes prêtes à la voir telle qu'elle est, et parviendrait à vivre des amitiés riches. Son futur serait tourné vers une confiance en l'acceptation progressive de sa féminité auprès des gens. À la rage des « femmes trans pathétiques », qui souhaitent réparer leur corps au plus vite, j'imagine une femme habitée d'optimisme. Une telle attitude nécessite une vision plus nuancée du corps : au lieu de percevoir son corps comme masculin, il faudrait le percevoir comme un rassemblement de différentes caractéristiques neutres, masculines et féminines, qu'on peut mettre en valeur ou camoufler par certaines stratégies.

Depuis la région, le mode de vie LGBT en ville paraît flamboyant, spectaculaire. Plusieurs homosexuels en région souhaitent se distancer de manifestations ostentatoires de la différence telles que tenir la main d'un partenaire en public ou participer à une marche de la fierté. La mentalité en région prend pour acquis que les personnes LGBT sont acceptées ou non selon ce qui est « respectable ». Les gais et lesbiennes peuvent être acceptés, pour autant que leur attitude n'ait pas le caractère de « provocation inutile ». Durant l'annuelle couverture médiatique de la parade de la fierté, fréquents sont les commentaires s'apparentant à « on peut être gai sans se mettre des plumes dans

le cul ». Les démonstrations plus sobres de différence sont aussi dénoncées : qu'un garçon porte des accessoires féminins est extravagant à l'excès « parce qu'être gai ça veut pas dire qu'il doit s'habiller en fille ». Sous le couvert de l'acceptation des gens LGBT qui ont une attitude discrète, une certaine mentalité rimouskoise promeut une culture de l'invisibilisation des différences qui empêche les personnes LGBT de s'imaginer un futur à Rimouski. De jeunes personnes *queer*, embourbées dans l'intériorisation de l'homophobie et de la normativité de leur entourage, risqueraient d'entretenir un rêve d'exil. Je souhaite mettre de l'avant que le rêve métronormatif des minorités sexuelles est un récit collectif puissant, qui dépasse même l'épreuve des faits réels. Connaître une personne LGBT qui vit en région, ou bien un individu qui a vécu l'expérience *queer* à Montréal sans y avoir trouvé un mode de vie cosmopolite composé de sorties dans les bars, d'aventures romantiques ou sexuelles éclatantes, d'acceptation de son genre ne suffirait pas à surpasser le récit métronormatif intériorisé par des jeunes en région. Les espaces pour minorités sexuelles à Montréal sont souvent qualifiés, comme le souligne Baker⁴², d'insulaires et d'exclusifs : ils créent des hiérarchies au sein même des gens marginalisés. Dans le village gai, il y a nombre de bars, mais très peu d'espaces destinés aux femmes, et encore moins pour les femmes trans. Les lieux sont généralement la propriété de personnes cis et hétéros qui tentent par tous les moyens d'attirer avec la musique et l'alcool des corps masculins, jeunes, musclés au centre d'une stratégie promotionnelle. Pour un adolescent *queer* en région, le déménagement est une fin en soi, sans possibilité de sentiment d'étrangeté ou de choc culturel. Pourtant, même une intégration réussie dans les milieux LGBT comporte ses propres défis, notamment relativement à des enjeux de santé sexuelle et de prise de drogue⁴³. Les gens trans à Montréal sont d'ailleurs souvent absents des plans de communication autour de la prévention des infections transmises sexuellement et par le sang, lesquels s'adressent plutôt aux hommes cis homosexuels.

⁴² Baker, *op. cit.*, p. 36.

⁴³ *Ibid.*, p. 37.

Si les jeunes en région peuvent entretenir une vision réductrice de la ville, les gens de Montréal risquent aussi d'entretenir une vision de la région baignant dans le stéréotype. Pour beaucoup de gens, il va de soi que la vie des LGBT+ devait être « plus difficile » en région. Les défis concrets que pourraient rencontrer des minorités sexuelles en région restent méconnus, mais on imagine leur vie pénible au sein d'un univers présumé hétéro, cis et conservateur. L'absence de scénarios ou de modèles trans en région est le résultat d'un préjugé entretenu par les principaux canaux d'information à l'échelle provinciale, le plus souvent situé à Montréal. Même les organismes et les médias spécialisés des questions LGBT font peu de cas des initiatives pro-LGBT en région, alors que celles en ville sont parfois considérées comme dignes de l'intérêt public, puisqu'elles mobilisent un plus grand nombre de participantes et participants. Les rares fois où l'on peut voir ou entendre quelque chose concernant les LGBT en région, c'est généralement en des termes larmoyants. Le film *Boys Don't Cry*⁴⁴, par exemple, établit un lien si fort entre la vie rurale et le meurtre des homosexuels que l'association est restée gravée dans la mémoire de milliers de gens. Les individus qui ont vu ce film risquent de voir la région comme un milieu hostile, peu importe l'époque ou le lieu géographique. Les représentations de Brandon Teena dans *Boys Don't Cry*, comme le soulève Cassidy-Crawford : « Work in tandem with such representations of urban queer freedom, attributing Brandon's murder to regressive purportedly rural, attitudes that are seldom imagined as characteristics of urban communities⁴⁵ ». Le fait de déménager en région lorsqu'on est *queer* n'évoque pas les mêmes images que l'idée d'y être né. Le fait d'être adulte et de ne pas vivre avec sa famille tient lieu de facteurs de protection, peut-être est-ce parce que les représentations de gens LGBT correspondent souvent à des adolescents ayant tout juste fait leur coming out au sein d'une famille fermée d'esprit. Comme Cassidy-Crawford le souligne, le fait de vivre

⁴⁴ Peirce, Kimberly. (1999). *Boys Don't Cry*. [Film]. États-Unis : Hart-Sharp Entertainment.

⁴⁵ Cassidy-Crawford, *op. cit.*, p. 128.

en région en tant qu'adulte, hors du champ discursif habituel des grilles LGBT, confère un certain potentiel créatif de « *not being recognized, not being counted, of being ignored by urbantrans theories and cultures, and of finding or crafting ceaseless mobility in seemingly static and conservative locales in ways that may never move trans-urbanities*⁴⁶ ».

L'imaginaire du déménagement d'un adulte *queer* en région peut évoquer un désinvestissement de la vie sociale. Rarement imagine-t-on quelqu'un arriver dans une ville comme Rimouski afin de militer pour les droits LGBT+. Comme le soulignent les responsables de l'ouvrage *Queering the Countryside*, il y a une attente selon quoi la région doit être un lieu de grands espaces, une sorte de canevas prêt à accueillir n'importe quel fantasme, comme le sentiment que la vie en région est inchangeable⁴⁷. Ainsi, si le sujet déménagé en région est confronté au manque de reconnaissance du vécu trans chez ses voisins, ou quand il constate le mal-être des jeunes LGBT+, il n'est pas attendu de cet individu qu'il instaure des programmes ou qu'il organise des actions coordonnées pour changer sa condition et celles de ses semblables. Plutôt, il serait porté à croire que la région est immobile, et même qu'elle devrait rester ainsi. Après tout, même le mot « ruralité » semble avoir pris une connotation conservatrice par rapport aux notions de genre :

« rural » seems to imply certain things these days, not the least important of which is a stubbornly persistent attachment to highly traditional views regarding gender and sexuality and, by extension, an aggressive, sometimes even murderous, antipathy toward gender and sexual difference⁴⁸.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 130.

⁴⁷ Gray, Mary. L., Johnson, Colin R. et Gilley, Brian J., *op. cit.*, p. 2.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 11.

En imaginant que la région doit forcément être oppressive, l'individu nouvellement arrivé en région perd l'occasion de chercher activement les milieux qui accueilleraient son vécu trans, comme les milieux féministes, l'université et les organismes qui s'y trouvent.

Ne pas avoir d'attaches familiales en région peut permettre à un individu *queer* de mener sa vie avec une plus grande liberté, mais cette situation peut aussi la priver du facteur de protection qu'offre les liens traditionnels. Baker dit : « while rural areas do contain varying levels of homophobia, the power of small-town loyalty and familial ties should not be overlooked⁴⁹ ». La marginalisation découlant du fait d'être une minorité sexuelle peut être balayée du revers de la main pour un individu qui est inclus dans la chaîne d'interdépendance du vécu en région. D'une certaine façon, le vécu non problématique de la différence peut être « acheté » par la famille, si la personne *queer* elle-même ne fournit pas tous les efforts de conformisme nécessaire.

2.3 - Legs et héritages

Les parcours de Laur, Val et P ne révèlent en rien une issue victorieuse ou catastrophique. Je ne cherche pas à nier toute l'importance du genre chez un individu trans. Plutôt, j'aimerais démontrer que cette caractéristique n'a pas d'essence prédéfinie, de « parcours types » qui serait isolée du genre, de la richesse, de la situation géographique. Puisque l'identité trans n'est qu'une facette d'un individu complexe, le résultat d'une transition ne devrait pas marquer la conclusion d'une vie humaine. Au lieu d'une héroïne comme celle de *Laurence Anyways*, qui publie avec le sourire un livre sur sa vie, enfin femme et en paix avec elle-même, je veux proposer un roman dont les péripéties ne prétendent pas englober le destin entier des personnages. Mon

⁴⁹ Baker, *op. cit.*, p. 38.

art, c'est un morceau de la vie d'un morceau de la communauté trans. C'est un morceau minuscule et soigneusement forgé, plutôt qu'une construction bâclée qui essaie de faire tenir par la colle nauséabonde des lieux communs toute la vie d'une femme.

Essayer de faire des observations générales à propos de la région à partir de lectures pertinentes, mais fortement infléchies par ma subjectivité d'ancienne rimouskoise, risque de remplacer les stéréotypes sur la région par d'autres images typées. Néanmoins, imaginer ce que pourrait être, en général, la vie d'adolescents en région, au-delà d'un vécu pénible et vite oublié au profit d'une arrivée éclatante en ville, permet de mettre du discours là où il n'y avait que de l'ombre.

Imaginer toutes les implications de l'arrivée à Rimouski d'une personne qui a toujours vécu à Montréal, c'est une façon pour moi de jeter un regard extérieur sur mon propre vécu. Ce qui me pousse à écrire une histoire de fiction comportant plusieurs personnages principaux, plutôt que de coucher sur papier une mise en récit de ma vie, c'est mon envie d'empêcher un consensus sur la définition de l'identité trans en la confrontant à des parcours nuancés, voire dissidents. Je cherche à renouveler l'héritage littéraire trans par la mise à nue des partis pris, des perceptions distordues, des voix tuées. Créer des personnages qui, au sein de la même histoire, sont habités de buts différents et sont issus de niveaux socioéconomiques distincts me permet de me départir du rôle d'autorité sur les questions trans. Au lieu de donner une réponse simple, mes personnages exposent au grand jour leurs questionnements à propos de la féminité, du vécu trans.

L'essentiel de ma démarche reste mon besoin de créer des histoires pour moi-même : si je ne songe pas retourner vivre à Rimouski, le fait d'écrire les défis et les réussites de personnages trans qui y habitent me donne l'opportunité de m'approprier ma ville

de naissance, de savoir que j'ai autant la possibilité d'y appartenir que si j'avais mené ma vie sous le genre assigné à ma naissance. Cette réflexion passe par la rédaction d'un roman, parce que ce processus artistique me permet de surpasser l'individualisme et l'hégémonie discursive qui a créé mon sentiment d'exclusion en premier lieu. Je garde la certitude que mon passé et mon allégeance à la région restent intacts, quelque part, dans une œuvre artistique. Les discours fréquents ou stéréotypés ne seront pas parvenus à complètement m'effacer.

BIBLIOGRAPHIE

Ressources essayistiques et textes universitaires

- Bell, David et Valentine, Gill. (1995) *Queer Country : Rural Lesbian and Gay Lives*.
Journal of Rural studies, 11(2), p. 113-122.
- Cassidy Crawford, Lucas. (2009). *Transgender without Organs? Mobilizing a Geo-Affective Theory of Gender Modification*. Women's Studies Quarterly, 36(3/4), p. 127-143.
- Gabiam, Koessan. (2009). *Plaidoyer pour une géographie interscalaire et intersectionnelle des homosexualités*. Academia. Récupéré de : http://www.academia.edu/4325752/Plaidoyer_pour_une_g%C3%A9ographie_interscalaire_et_intersectionnelle_des_homosexualit%C3%A9s A plea for an interscalar and intersectional geography of homosexualities
- Gray, Mary L. (2007). *From Websites to Wal-Mart: Youth, Identity, Work, and the Queering of Boundary Publics in Small Town, USA*. American Studies, 48(2), p. 49-59.
- Gray, Mary. L., Johnson, Colin R. et Gilley, Brian J. (dir.) (2016). *Queering the Countryside: New Frontiers in Rural Queer Studies*. New York University Press.
- Halberstam, J. Jack. (2005). *In a Queer Time and Place: Transgender Bodies, Subcultural Lives*. New York : NYU Press.
- Harvey, David. (1993). *Social Justice and the City*. Oxford : Blackwell.
- Herring, Scott. (2007). *Out of the Closets, Into the Woods: RFD, Country Women, and the Post-Stonewall Emergence of Queer Anti-Urbanism*. American Quarterly, 59(2), p. 341-372.
- Herring, Scott. (2010). *Another Country: Queer Anti-Urbanism*. New York : New York University Press.
- Johnson, Jordon (2015). *Complicating Transgender: White Privilege and the Politics of Rurality*. [Thèse de doctorat]. The University of New Mexico, Ann Arbor. Récupéré de : <http://search.proquest.com/docview/1765405214?accountid=14719>.
- Luibhéid, Eithne. (2008). *Queer/Migration: An Unruly Body of Scholarship*. GLQ: A Journal of Lesbian and Gay Studies, 1(2-3), p. 169-190.

- Marple, Lesley. (2005). *Rural Queers? The Loss of Rural in Queer*. Canadian women studies, vol. 24, no 2/3, p. 71-74.
- Allison, Anne. (2006). *Millennial Monsters*. University of California Press.
- Ngozi Adichie, Chimamanda (2009). *The danger of a single story*. [Acte de colloque]. Oxford, Royaume-Uni. Récupéré de : https://www.ted.com/talks/chimamanda_adichie_the_danger_of_a_single_story/transcript
- Prosser, Jay. (1998). *Second Skins: The Body Narratives of Transsexuality*. New York : Columbia University Press.
- Riordan, Michel. (2000). *Out Our Way : Gay and Lesbian Life in the Country*. Toronto : Between The Lines.
- Rubin, Gayle S. (1982). « Thinking Sex. Notes for a Radical Theory of the Politics of Sexuality ». Dans Carole S. Vance (dir.), *Pleasure and Danger. Exploring Female Sexuality*. Boston : Routledge and Kegan Paul.
- Serano, Julia, *Whipping Girl : A Transsexual Woman on Sexism and the Scapegoating of Femininity*. Berkeley : Seal Press.
- Shaffer, Kay et Sidonie Smith. (2004). *Human Rights and Narrated Lives: The Ethics of Recognition*. New York : Palgrave MacMillan.
- Stone, Sandy. [1987] (2014). *The Empire Strikes Back: A Posttranssexual Manifesto*. Récupéré de : <http://sandystone.com/empire-strikes-back.pdf>
- Stryker, Susan. (2008). *Transgender History*. New York : Perseus Books Group.
- Stryker, Susan. et Aizura, Aren. (dir.) (2013). *The transgender studies reader 2*. New York : Routledge.
- Stryker, Susan. et Whittle, Stephen. (dir.) (2006). *The Transgender Studies Reader*. New York : Routledge.
- Trottier-Gason, Caroline. (2016). *Cis media & cis mediation – Tranny Tyranny! #4*. [Vidéo]. Récupéré de : <https://www.youtube.com/watch?v=GReTEzzaAAE>
- Phillips, R., Shuttleton, D. et Watt, D. (dir.). *De-Centering Sexualities : Politics and Representation beyond the Metropolis*. New York : Routledge.

Œuvres artistiques

- Davis, Kate. (2001). *Southern Comfort*. [DVD]. Toccoa: Q-Ball Productions.

- Denis, Mathieu et Simon Lavoie. (2016). *Ceux qui font les révolutions à moitié n'ont fait que se creuser un tombeau*. [Film]. Montréal : Art & Essai.
- Dolan, Xavier. (2012). *Laurence Anyways*. [Film]. Montréal : MK2 Productions.
- Elbe, Lili. [1931] (2004). *Man Into Woman: The First Sex Change, a Portrait of Lili Elbe*. London : Blue Boat Books.
- Jorgensen, Christine. (1967). *Christine Jorgensen: A Personal Autobiography*. New York : Bantam Books.
- Mock, Janet. (2014). *Redefining Realness: My Path to Womanhood, Identity, Love & So Much More*. New York: Atria Books.
- Muska, Susan et Ólafsdottir, Gréta. (1998). *The Brandon Teena Story*. [VHS]. Falls City: Bless Bless Productions.
- Peirce, Kimberly. (1999). *Boys Don't Cry*. [Film]. États-Unis : Hart-Sharp Entertainment.
- Thom, Kai Cheng. (2016). *Fierce Femmes and Notorious Liars : A Dangerous Trans Femme Confabulous Memoir*. Montreal : Metonymy Press.

Articles journalistiques

- Beauchesne, Léa. (2016). *Vers un programme enrichi au lieu du PÉI pour les élèves de Rimouski* Récupéré de : <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/1072578/programme-enrichi-pei-pour-eleves-rimouski-commission-scolaire-phares>
- (sans auteur, sans pagination) *Danseuse arrêtée en plein spectacle : le juge devra-t-il l'appeler mademoiselle ou monsieur ?* (1962, 26 mars). Nouveau journal.
- La Presse canadienne. (2016). *Le changement de sexe maintenant légal dès 14 ans au Québec*. Récupéré de : <http://ici.radio-canada.ca/nouvelle/786811/transgenre-jeunes-droit-sexe-genre-adolescents-transphobie>
- Steinmetz, Kary. (2014). *The Transgender Tipping Point*. Récupéré de : <http://time.com/135480/transgender-tipping-point/>

Documentaire

Moi & cie. (2016). *Je suis trans*. [Série Télé].

Compte rendu d'assemblée

Assemblée Nationale. (2015). *Journal des débats de la commission des institutions*.

Récupéré de : <http://www.assnat.qc.ca/fr/travaux-parlementaires/commissions/ci-41-1/journal-debats/CI-150415.html>